

2 mil. 274 2.3

Université de Montréal

**L'évolution des perceptions concernant Erich von Manstein
depuis la Deuxième Guerre mondiale**

par

Philippe Sarrasin

Département d'histoire,

Faculté des arts et des sciences

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)**

Février, 1999

©Philippe Sarrasin, 1999



2011.054.2.3

D

7

054

1999

V.033

Université de Montréal

L'évolution des perceptions concernant l'école non mixte
depuis la Déclaration Gagné mondiale

par

Philippe Gervais

Département d'éducation

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise en éducation (M.É.)

Été 1999

Philippe Gervais, 1999



Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

L'évolution des perceptions concernant Erich von Manstein
depuis la Deuxième Guerre mondiale

présenté par :

Philippe Sarrasin

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Louis Michel, président rapporteur

Paul Létourneau, directeur de recherche

Florence Gauzy, jury

Mémoire accepté le : 26 mai 1999

Sommaire

Erich von Manstein est perçu par la majorité des auteurs comme étant, sinon le plus grand génie militaire de toute la guerre 1939-1945, du moins le meilleur stratège de l'armée allemande durant la Deuxième Guerre mondiale. Ce titre lui est non seulement accordé par ses pairs allemands, mais aussi par l'opinion étrangère. Il n'en demeure pas moins que notre connaissance de ce maréchal risque de demeurer assez mince si l'on ne lit pas l'allemand. En effet, l'historiographie occidentale pêche par ethnocentrisme, car elle néglige l'histoire du champ de bataille germano-soviétique. Comme la plupart des actions d'Erich von Manstein se sont déroulées sur le front de l'Est, l'intérêt que lui porte l'Occident est minime, voire médiocre, en comparaison avec Erwin Rommel, cet autre maréchal, qui toutes proportions gardées, avait des responsabilités bien moindres que celles de von Manstein.

Bien que la majorité des spécialistes occidentaux s'entendent pour dire que le sort de la guerre en Europe ne s'est joué ni en Afrique ni sur l'Atlantique, mais bien en Russie où l'Allemagne engage la quasi-totalité de ses efforts de guerre¹, cette certitude ne se reflète pas dans leurs ouvrages, qui résument trop souvent les actions militaires, ignorant les facettes politiques et idéologiques qui permettent de mieux analyser le conflit et les participants.

Par conséquent, l'objectif de ce mémoire est de présenter l'évolution de la perception des spécialistes à l'égard du maréchal allemand à partir de la Deuxième Guerre mondiale. Il s'agit donc d'un mémoire à caractère historiographique ayant comme dessein principal d'illustrer les différentes opinions vis-à-vis d'Erich von Manstein, tout en tenant compte des domaines d'études choisis par les divers auteurs qui se sont penchés sur le sujet depuis la Deuxième Guerre mondiale.

Notre but n'est pas de recenser les faits et gestes du stratège allemand, mais bien de présenter les changements d'opinions au cours des ans d'après les différents auteurs. Notre recherche pourra se classer sous la rubrique d'un mémoire-compilation puisque l'une des cibles visées sera de rassembler l'essentiel de la littérature disponible sur Erich von Manstein et d'en faire une présentation critique.

La première partie de ce mémoire sera consacrée à un bilan quantitatif de la production sur Erich von Manstein. Nous présenterons les ouvrages majeurs et les auteurs qui traitent de von Manstein et sur lesquels repose principalement notre analyse. Ce n'est qu'à la suite de cette

¹ En effet, l'armée allemande subit 80% de ses pertes sur le front de l'Est entre juin 1941 et mars 1945. A. Blum, « Pertes démographiques et enjeux de la population dans l'histoire soviétique », *Stratégique*, 4/92, p. 202.

opération de débroussaillage bibliographique et à la lumière de nos lectures que nous pourrons, en seconde partie, dégager une synthèse des perceptions concernant l'homme. Cette dernière sera donc de nature analytique, de manière à mieux dégager et comparer les diverses interprétations. En guise de conclusion, nous relancerons les recherches sur de nouvelles avenues, notamment en ce qui a trait aux origines juives du maréchal von Manstein. Cette question demeure quasiment inexplorée et mérite que l'on s'y attarde davantage, puisque l'opinion et les actions du maréchal envers la communauté juive peuvent nous aider à mieux cerner la pensée politique, voire idéologique du personnage. Par ailleurs, force est de constater que, malgré l'abondance des écrits sur la participation d'Erich von Manstein à l'élaboration du plan d'invasion de la France et sur son rôle lors de la bataille de Stalingrad, les débats qui entourent ces deux grandes questions demeurent toujours inachevés. Non seulement les auteurs ne s'entendent pas tous pour lui attribuer la paternité de la manœuvre de Sedan, mais certains tiennent von Manstein, en partie, responsable du sacrifice et des souffrances de la VI^e armée de von Paulus. Nous consacrerons donc l'essentiel de ce chapitre portant sur le rôle militaire de von Manstein à ces deux questions.

Quant au rôle joué par von Manstein et à son impact sur la guerre en URSS, dont on connaît maintenant les buts réels, notamment l'extermination d'une grande partie de la population civile, la question est de savoir si les exploits militaires de von Manstein sont dissociables des enjeux de la guerre sur le front de l'Est. Certains experts remettent en question la tendance à sectorialiser l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale et penchent plutôt en faveur d'une étude interdisciplinaire des différents aspects de la guerre (économique, militaire, idéologique, etc.). De plus, l'idée d'une armée allemande ignorante et innocente des crimes perpétrés par les unités paramilitaires et policières du régime nazi est de plus en plus contestée. Il semble que la non-collaboration entre la *Wehrmacht* et les nazis sur le terrain ne soit qu'un mythe. De nos jours, l'accusation de pleine coopération entre les différentes unités semble être le courant majoritaire alors que les apologistes de l'armée se rabattent sur une « politique de l'autruche ».

En effet, la présentation d'une exposition par l'*Institut für Sozialforschung* de Hambourg sur les crimes de la *Wehrmacht* durant la Deuxième Guerre mondiale, en particulier sur le front de l'Est, soulève actuellement une polémique en Allemagne. Le nom de von Manstein y est impliqué, étant donné l'importance de son rôle militaire dans cette région, notamment en Crimée. Les spécialistes s'entendent désormais pour affirmer que la *Wehrmacht* a définitivement collaboré et cautionné les politiques d'extermination nazies en secondant les *Einsatzgruppen*. Ceci a eu pour effet de susciter des remous au sein d'une partie de la

population qui semble vouloir oublier ou s'efforce de ne pas entacher la réputation d'anciens héros, parents ou amis ayant servi la patrie. D'autres trouvent qu'il est grand temps de mettre un terme à cette légende selon laquelle la *Wehrmacht* était totalement innocente de tous les crimes qui se déroulaient, selon elle, dans son dos et non sous ses yeux. Bref, les questions et les débats demeurent.

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Pages.</u>
SOMMAIRE	II
TABLE DES MATIÈRES	V
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : MÉTHODOLOGIE	4
1. Méthode utilisée pour l'accumulation des données	
4	
2. Chronologie et thèmes de production	6
3. Étude de la production par secteur	15
3.1 Volumes	
3.1.1. biographies	
3.1.2. mémoires et témoignages	
3.1.3. ouvrages spécialisés	
3.2 Articles scientifiques et engagés	
CHAPITRE II : ÉLÉMENTS DE BIOGRAPHIE	28
CHAPITRE III : ÉVOLUTION DES PERCEPTIONS CONCERNANT LA CARRIÈRE MILITAIRE DE VON MANSTEIN DURANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE	44
1. L'époque de la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945)	

2. Le temps des procès (1945-1953)
3. L'ère de la Guerre froide (1953-1990)
4. La période actuelle (1990-1997)

**CHAPITRE IV : PERCEPTIONS DE L'ESPRIT POLITIQUE ET IDÉOLOGIQUE
DE VON MANSTEIN DURANT LA DEUXIÈME GUERRE**

MONDIALE 66

1. Les années de guerre (1939-1945)
2. Le temps des procès (1945-1953)
3. L'ère de la Guerre froide (1953-1990)
4. La conjoncture actuelle (1990-1998)

CONCLUSION 92

BIBLIOGRAPHIE 97

INTRODUCTION

Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, Erich von Manstein a exercé diverses fonctions au sein du commandement allemand. Il a participé à l'élaboration des plans d'invasions de la Pologne et de la France à titre de chef d'état-major pour le maréchal von Rundstedt et terminé sa carrière comme maréchal du groupe d'armée Sud, en mars 1944, sur le front de l'Est. Combinant un bon sens moderne de la manoeuvre, une grande maîtrise des questions techniques et beaucoup de dynamisme, le maréchal von Manstein s'est gagné le respect et la loyauté de ceux qui ont servi sous ses ordres². Il fut, néanmoins, condamné par un tribunal de guerre britannique pour des crimes commis sur les prisonniers de guerre et les populations civiles de la Pologne et de l'URSS par des troupes agissant sous son commandement ou des unités parallèles à l'armée opérant sur un territoire qui était alors sous sa juridiction³.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'objectif de ce mémoire est de tracer une esquisse de la carrière d'Erich von Manstein en se basant sur l'évolution de la perception de l'homme par ceux qui l'ont connu ou étudié. La question principale est donc divisée en deux parties : d'une part, quelle est la perception, voire la position des spécialistes à l'égard d'Erich von Manstein et, d'autre part, quelles sont les conclusions qu'il faut en tirer. Comme ce mémoire vise d'abord à recenser les diverses opinions qu'ont eues les spécialistes, la définition des bornes thématiques constitue l'une des facettes essentielles à l'élaboration de ce projet.

Erich von Manstein fut un des stratèges et un des dirigeants majeurs de l'armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale. Il est donc normal que l'un des chapitres abordé par ce projet de maîtrise porte sur l'aspect militaire et stratégique de sa carrière. Par ailleurs, comme Erich von Manstein a choisi de combattre sous les ordres d'Adolf Hitler, on peut pertinemment se demander s'il était ou non un nazi. Ainsi, les aspects politiques et idéologiques d'Erich von Manstein formeront les autres bornes thématiques de ce mémoire et constitueront le troisième chapitre de notre deuxième partie telle que définie plus haut. En ce

² James L. Collins Jr et al. *Les Généraux d'Hitler et leurs batailles*. Paris, Bordas, 1981, p. 166.

³ En effet, Szymon Datner affirme que la responsabilité de la *Wehrmacht* est applicable à tous les crimes commis par les Allemands dans les territoires occupés. Il affirme que cela inclut les crimes qui n'ont pas été commis directement par les unités ou les personnes faisant partie de la *Wehrmacht*, mais par des ressortissants de formations paramilitaires ou policières entrés avec les troupes régulières ou à leur suite. Pour Datner, cette responsabilité découle des principes du droit international qui tiennent les forces de l'ennemies responsables de la vie et des biens de la population civile du pays occupé au cours d'une campagne de guerre. Si dans ce territoire d'opération des détachements de meurtriers sévissaient, soi-disant à l'insu du commandement de la *Wehrmacht* ou sans son consentement, cela ne modifie pas la responsabilité du commandement de la *Wehrmacht* pour les

qui a trait à l'idéologie, nous pousserons davantage la recherche en matière de politiques nazies face à la communauté juive et nous mesurerons leur impact sur la philosophie du maréchal qui, de son véritable nom, Erich von Lewinski, était d'origine juive⁴. Il portera plus tard le nom de sa famille adoptive.

La définition des bornes chronologiques constitue une autre facette importante de ce mémoire. Étant donné que les divers écrits à propos des faits et gestes du maréchal furent fortement influencés par la période durant laquelle ils furent rédigés, il va de soi que les articles qui ont paru durant la guerre ne bénéficiaient pas du même recul que ceux qui ont été écrits durant les années 1990. Chaque thème de chapitre sera, par conséquent, divisé en quatre sections chronologiques. La première portera sur la période de la Deuxième Guerre mondiale, de 1939 à 1945. On y retrouvera l'opinion de deux dirigeants nazis qui ont côtoyé von Manstein durant la guerre. Il sera notamment question de sa relation avec Hitler. Nous présenterons également quelques propos tenus par les Alliés dans leur presse à son sujet. La période suivant la victoire des Alliés donna lieu à l'un des plus grands procès de l'histoire du XXe siècle, le procès de Nuremberg, où Erich von Manstein participa à titre de témoin contre certains dirigeants de l'Allemagne nazie. Il se fit un devoir de défendre avec véhémence la *Wehrmacht* contre toute charge criminelle pesant sur elle et ses dirigeants. Vu l'importance de son rang militaire et ses responsabilités, Erich von Manstein fut condamné, en 1949, à dix-huit ans de prison par un tribunal militaire britannique et relâché en 1953 pour des raisons de santé.

Le second volet de ces divisions chronologiques au sein des chapitres thématiques portera justement sur cette période, celle de 1945 à 1953. Les textes choisis de cette époque baigneront donc dans l'ambiance de son procès et des accusations pesant contre lui et contre la *Wehrmacht*, dont von Manstein s'était fait le défenseur à Nuremberg. La troisième composante chronologique de ce mémoire portera sur la période de la Guerre froide, de 1953 à 1990. Il est à noter qu'à l'amorce de la Guerre froide, plusieurs anciens combattants et responsables des renseignements allemands du front de l'Est furent récupérés, à titre de spécialistes et conseillers par les forces de l'OTAN, qui voulaient bénéficier de leurs connaissances de l'Armée rouge. Erich von Manstein fut rappelé pour agir comme conseiller lors de la création de la *Bundeswehr*.

crimes commis sur ce territoire où seule la *Wehrmacht* était le maître légal. Szymon Datner et al. *Le Génocide nazi 1939-1945*. Pologne, Wydawnictwo Zachodnie, 1962, p. 13.

⁴ En fait, comme son fils Rüdiger von Manstein nous l'a affirmé, cette origine juive n'est pas absolument confirmée puisque les preuves matérielles ont été perdues durant la guerre, mais l'important ici c'est que von Manstein se considérait juif et était perçu comme tel par plusieurs nazis éminents.

L'année 1990 marque en quelque sorte la fin de la Guerre froide et constitue ce que l'on appelle désormais, « l'après après-guerre ». La décennie actuelle a donné lieu à de nouvelles discussions et suscité de nouveaux débats sur la période de la Deuxième Guerre mondiale, notamment en ce qui a trait aux crimes commis par l'armée allemande. Ceux-ci ne furent pas déclenchés par la découverte de nouvelles sources; il s'agit plutôt d'un éveil, d'une réaction de plus en plus critique envers la *Wehrmacht*. On refuse désormais de blanchir l'armée et de croire ces commandants qui juraient non seulement ne rien savoir, mais surtout ne pas avoir collaboré. On délaisse de plus en plus l'histoire militaire pour se tourner davantage vers les aspects idéologiques et criminels du conflit germano-soviétique. La période de 1990 à nos jours constituera le quatrième volet de ce mémoire.

Comme il s'agit d'un mémoire-compilation à caractère historiographique, tous les documents doivent être répertoriés et analysés. On se doit cependant de savoir qu'Erich von Manstein a passé une grande partie de la guerre sur le front de l'Est et qu'il existe, par conséquent, quelques témoignages sur sa personne et ses actions, rédigés en russe. Si la connaissance du français, de l'anglais et de l'allemand nous est familière à différents degrés, la situation est tout autre en ce qui a trait à la langue de Tolstoï. Nous devons donc faire face à une borne linguistique, qui aura pour effet de restreindre le cadre documentaire de notre recherche.

Dans la première partie de ce mémoire, basée sur une analyse quantitative, il sera question de méthodologie et de l'utilisation de nos sources. Nous définirons d'abord notre corpus bibliographique pour effectuer ensuite une classification des ouvrages consultés en fonction de leur genre et de leur discipline. Nous analyserons par après les ouvrages clés qui nous ont permis de dégager notre synthèse du sujet. Ce n'est que dans la seconde partie de ce mémoire que nous comparerons les diverses interprétations portant sur von Manstein. Nous serons ainsi en mesure de vérifier l'enracinement de certaines interprétations, infirmant ou confirmant ces dernières à la lumière des lectures conduites sur les différents débats. En guise de conclusion, nous dégagerons les acquis et tracerons de nouvelles perspectives de recherche sur Erich von Manstein.

CHAPITRE I : MÉTHODOLOGIE

1. Méthode utilisée pour l'accumulation des données

Ce mémoire de maîtrise se veut un mémoire de nature historiographique, un mémoire-compilation. L'utilisation des sources diffère donc sensiblement du mémoire-recherche. Le terme source prend ici une tout autre signification. L'un des objectifs de ce travail est d'effectuer une analyse quantitative de ce qui a été écrit à propos d'Erich von Manstein. Il ne s'agit pas d'étudier les propos rédigés par le maréchal, mais plutôt de recréer une banque de données historiographiques sur Erich von Manstein de façon méthodique et structurée. Il faut donc procéder d'abord à un rassemblement de la documentation disponible. Afin de satisfaire cette prémisse de base, nous avons utilisé quelques guides bibliographiques⁵. Nous avons concentré notre attention sur les volumes et les articles scientifiques, excluant toutefois un dépouillement exhaustif des journaux de l'époque. Nous avons, par ailleurs, ajouté témoignages et mémoires à notre corpus, car ils ont eu un impact majeur sur la perception de von Manstein non seulement de la part de l'opinion publique, mais aussi de la part des chercheurs. Aucune thèse de maîtrise ou de doctorat n'a été décelée au cours de notre recherche.

La première étape de cette recherche consiste à rassembler le maximum de documentation sur la personne d'Erich von Manstein et son environnement. Nous nous sommes consacré exclusivement à la période de la Deuxième Guerre mondiale, soit de 1939 à 1945. Le cadre chronologique ne sert qu'à remettre dans leur contexte historique les propos tenus par les divers auteurs qui se sont penchés sur Erich von Manstein. Afin de nous assurer de l'utilisation de la quasi-totalité des ouvrages majeurs en français, anglais et allemand pour

⁵ Nous avons sélectionné nos ouvrages à partir des index bibliographiques que voici:

Harry James Cargas. *The Holocaust: an Annotated Bibliography*, Chicago, American Library Association, 1985, 196 p.

A.G.S. Enser. *A Subject Bibliography of the Second World War : Books in English 1939-1974*. Londres, Andre Deutsch, 1977, 592 p.

A.G.S. Enser. *A Subject Bibliography of the Second World War and Aftermath: Books in English 1975-1987*, Worcester, Billing & Sons Ltd, 1990, 287 p.

Christoph M. Kimmich. *German Foreign Policy 1918-1945. A Guide to Research and Research Materials*. Wilmington, Scholarly Resources Inc., 1991, 264 p.

Vera Laska. *Nazism, Resistance & Holocaust in World War II. A Bibliography*. Londres, The Scarecrow Press, 1985, 181 p.

Michael Parrish. *The U.S.S.R. in World War II. An Annotated Bibliography of Books Published in the Soviet Union, 1945-1975*. New York, Garland Publishing Inc., 1981, 2 volumes.

Jacob Robinson et Philip Friedman. *Guide to Jewish History under Nazi Impact*. New York, Yivo Institute for Jewish Research, 1960, 425 p.

Gail Schlater et Pamela R. Byrne, dirs. *The Third Reich at War. A Historical Bibliography*. Santa Barbara, ABC CLIO, 1984, 270 p.

cette recherche, il fallait élargir l'éventail des thèmes traitant directement d'Erich von Manstein. Nous avons donc dépouillé les guides bibliographiques énumérés plus haut, systématiquement retracé tous les ouvrages traitant de la Deuxième Guerre mondiale en général; la guerre en Pologne; la campagne de France et ses préparatifs et la guerre sur le front de l'Est⁶ et examiné les ouvrages traitant de l'armée allemande en général, du régime nazi, de ses dirigeants et de l'état-major prussien. Vu qu'il était par ailleurs tout à fait impossible de ne pas tenir compte des écrits traitant de l'extermination des Juifs et des crimes de guerre, nous avons dépouillé quelques guides traitant de l'Holocauste et du sort réservé aux prisonniers de guerre durant le conflit. Les écrits traitant des procès de Nuremberg et de Hambourg nous ont également semblé incontournables pour bien circonscrire notre sujet.

Une fois les différents thèmes définis et dépouillés, il fallait examiner les possibilités réelles d'approvisionnement littéraire. En effet, la prise de conscience de l'abondance des ouvrages traitant de près ou de loin de notre sujet ne signifie pas pour autant qu'ils soient entièrement disponibles. Il était tout à fait impossible, par exemple, de nous pencher sur les divers dépôts d'archives militaires européens. L'étude des sources primaires, mis à part les mémoires ou les témoignages de personnages ayant côtoyé Erich von Manstein, ne relève donc pas de nos compétences. Le dépouillement complet des journaux de l'époque n'était guère plus réalisable en raison de l'absence de certains index pour répertorier les articles de journaux européens et de la dispersion bibliographique (beaucoup trop vaste). De plus, comme nous l'avons déjà mentionné, les ouvrages rédigés en russe nous échappent également. Nous nous sommes donc concentré sur les ouvrages disponibles à travers le réseau universitaire auquel nous avons accès et sur nos contacts personnels. Les articles de revues et d'encyclopédies, les mémoires et témoignages, les ouvrages généraux et spécialisés forment donc le cadre bibliographique de ce mémoire.

Ceci fait, il était impératif de se livrer à un exercice de triage. En effet, la lecture de tous les ouvrages disponibles sur les thèmes mentionnés ci-dessus dépasse largement les objectifs visés par notre recherche. L'exhaustivité d'une telle liste risquerait d'ailleurs de diluer la qualité de nos travaux au profit d'une large opération encyclopédique où l'accumulation d'une série d'articles et d'ouvrages aux sujets répétitifs servirait de base à nos activités. Nous avons donc enclenché un processus de sélection. Tout d'abord, nous avons recensé les ouvrages majeurs consacrés en totalité ou en partie à notre sujet, qui feront l'objet

⁶ Il va de soi que tous les ouvrages traitant de Barbarossa, de la première poussée vers Leningrad, de la conquête de la Crimée et de Sébastopol, Stalingrad, *Zitadelle* et les grandes retraites de 1943-1944 ont tous été répertoriés.

d'une présentation détaillée un peu plus loin dans ce chapitre. Ces ouvrages forment le coeur de notre recherche et la base de notre analyse.

Il se trouve également une multitude d'ouvrages dont les commentaires, parfois très courts, demeurent tout de même importants et méritent que l'on s'y attarde, car ils viennent parfois confirmer ou infirmer certains jugements et relancer le débat. Nous les retrouverons principalement dans la seconde partie de cette recherche. Viennent ensuite les dizaines d'ouvrages qui se contentent d'énumérer les multiples actions militaires ou de recenser les faits et gestes d'Erich von Manstein que nous avons utilisés uniquement pour des motifs biographiques. Comme ceux-ci ne constituent pas une fin en soi pour ce projet, les quelques ouvrages sélectionnés ne feront pas l'oeuvre de discussions approfondies et nous en tiendrons simplement compte dans la bibliographie finale.

Après avoir complété notre accumulation de données, nous avons divisé la production littéraire en deux secteurs bien précis, soit les articles scientifiques et les volumes. Ces derniers sont divisés à nouveau en sous-secteurs : biographies, mémoires et témoignages, ouvrages généraux et spécialisés. Les articles sont aussi subdivisés en articles engagés ou scientifiques. Nous n'avons pas la prétention d'avoir consulté et répertorié la totalité des écrits traitant de près ou de loin notre sujet, mais croyons néanmoins en avoir retracé un nombre suffisant pour en dégager une analyse significative. C'est en effet afin de regrouper le maximum de renseignements sur le maréchal que nous avons élargi nos bornes documentaires pour inclure des sujets qui traitent non seulement d'Erich von Manstein et de sa participation au conflit, mais aussi de thèmes plus généraux qui peuvent le toucher. Tous ces ouvrages, témoignages ou articles sont répartis en fonction de notre repère chronologique, qui s'étend de 1939 à 1997 inclusivement, et dont les sous-groupes ont été mentionnés plus haut. Nous avons par ailleurs tamisé une seconde fois notre corpus bibliographique en fonction de notre analyse quantitative. Pour cette première partie, seuls les ouvrages et articles jugés de première importance donneront lieu à une présentation détaillée. Nous les avons utilisés pour préciser ou mousser certains aspects de l'analyse qualitative. Ils seront tout de même employés de façon thématique et chronologique, tout comme les écrits formant le coeur de notre recherche.

2. Chronologie et thèmes de production.

La structure d'une analyse quantitative nécessite que l'on procède de façon ordonnée. La présentation des ouvrages sélectionnés pour l'exercice doit donc être divisée selon une échelle chronologique bien précise. Il faut diviser en fonction de l'année de parution des

articles ou des volumes de sorte que le lecteur puisse comprendre dans quel contexte historique ces ouvrages ont été écrits. Ceci nous renvoie donc à la borne chronologique déjà énoncée parmi nos idées-forces. Nous effectuerons ensuite une seconde analyse quantitative visant à rassembler les ouvrages par thèmes, en fonction de leur genre ou de leur nature. C'est ainsi que nous procéderons pour réaliser l'analyse quantitative exigée par ce type de mémoire.

Ce travail historiographique nécessite également que l'on se penche sur la qualité des ouvrages recueillis. En l'occurrence, il sera important non seulement de vérifier la véracité, mais aussi le sens des propos tenus par les divers auteurs qui ont porté des jugements sur von Manstein. Cela fait partie des objectifs de réévaluation et d'actualisation des perceptions sur von Manstein que vise ce travail. De cette façon, il sera possible de procéder à une analyse quantitative et qualitative relativement complète pour cette recherche. Les ouvrages sélectionnés pour leur pertinence et leur étendue constituent la seconde partie de ce premier chapitre consacré à la présentation bibliographique de notre recherche. Ces ouvrages ont été classés de façon chronologique ainsi que par champ d'intérêt (militaire, politique ou idéologique). Ils sont accompagnés d'une brève description de la thèse de l'ouvrage. Une courte mise en contexte historique des périodes durant lesquelles ces livres furent rédigés précède la présentation de notre étude par secteur.

Le lecteur sera ainsi en mesure de bien différencier les divers tons et multiples interprétations consacrés à la personne d'Erich von Manstein. C'est dans cette optique que l'on pourra suivre l'évolution de la perception selon les différents auteurs. Les divers jugements portés à l'endroit de von Manstein se doivent absolument d'être remis dans leur contexte historique afin de mesurer la qualité, voire parfois le dessein réel de l'auteur, à l'endroit du maréchal. De plus, le recul apporté par les années joue également un rôle sur la perception qu'ont les auteurs des événements et de von Manstein. La définition de notre cadre chronologique en quatre parties bien définies a donc comme objectif de replacer les divers propos dans le contexte dans lequel ils furent rédigés. Le prélèvement d'ouvrages et d'articles parmi ces quatre bornes temporelles permet non seulement de suivre l'évolution des perceptions concernant le maréchal, mais aussi de bien cerner les divers champs d'intérêt qui, eux aussi, ont évolué au fil des ans.

La première tranche chronologique, de 1939 à 1945, est celle de la guerre proprement dite. On y retrouve des articles allant du simple reportage analysant la situation d'une attaque de von Manstein à Sébastopol aux propos de table tenus par Hitler sur son maréchal, en passant par les commentaires personnels de certains dignitaires nazis à l'endroit de von Manstein dont,

notamment, le journal de Goebbels. Il s'agit donc très souvent de jugements purement personnels, d'impressions laissées par von Manstein sur des pairs, des supérieurs ou des ennemis qui l'ont côtoyé de près ou de loin, ou d'articles purement propagandistes. On songe ici à la remarque du *Time Newsmagazine* du 10 janvier 1944 où Erich von Manstein figure en gros plan sur la première page: « Retreat may be masterly, but victory is in the opposite direction »⁷. Par ailleurs, la propagande allemande à son endroit est telle que lorsque les assiégés de Stalingrad apprennent qu'on l'envoie pour les délivrer, les soldats crient de joie en se racontant ses exploits militaires, convaincus que leur statut de « rats dans une souricière » tire à sa fin⁸.

Le second volet temporel, de 1945 à 1953, est celui de la période des procès, une période fortement influencée par son contexte historique. On y retrouve les témoignages de participants, procureurs de la défense ou de la couronne, accusés ou simples observateurs. On se doit donc d'informer le lecteur de quel côté se situent les auteurs, car malgré l'objectivité qu'ils prônent, leurs diverses interprétations ont tendance à diverger en fonction du camp qu'ils ont choisi, soit celui de la culpabilité ou de l'innocence d'Erich von Manstein. On y retrouve les ouvrages de ses avocats, soit *Verteidigung Manstein* de Paul Leverkuehn et *Manstein, his Campaigns and his Trial* de Reginald T. Paget, qui sont en quelque sorte des plaidoyers pour sa défense. Ces oeuvres traitent surtout du procès de Hambourg, mais il ne faut pas oublier que cette période est d'abord et avant tout celle de Nuremberg. Or, si von Manstein n'y figure pas à titre d'accusé, son témoignage se veut celui d'un soldat se faisant un devoir de défendre l'armée. C'est principalement en raison de son témoignage que la *Wehrmacht* fut acquittée des charges pesant contre elle. Or, il s'en trouve déjà à cette époque qui contestent cette décision. C'est le cas de Telford Taylor dans son livre *Sword and Swastika. Generals and Nazis in the Third Reich*, paru en 1952.

C'est aussi à cette époque que naît l'opinion populaire selon laquelle le scepticisme, voire l'opposition de l'armée allemande à l'endroit du régime hitlérien n'était pas une exception, mais bien la norme. En ce qui a trait au front de l'Est, la défense plaida que l'armée s'était distancée des actions regrettables effectuées par diverses unités SS ou, dans la mesure du possible, s'y était objectée. Il fut aussi allégué que dans la plupart des cas, l'armée ignorait le véritable caractère et l'ampleur de ces événements. Or, nous dit Theo J. Schulte, si 40 ans après les procès il apparaît surprenant que des preuves évidentes incriminant l'armée

⁷ Voir la couverture du *Time Newsmagazine* du 10 janvier 1944 où l'on stipule qu'il est possible d'être un maître du repli, mais que la victoire se situe dans l'autre direction (traduction de l'auteur).

⁸ William Craig, *Enemy at the Gates. The Battle for Stalingrad*, New York, Ballantine Books, 1973, p. 204.

allemande ne furent pas décelées parmi la documentation présentée à la cour, il ne faut pas oublier l'ambiance de l'époque. Selon lui, ce besoin de légitimer le passé allait devenir un leitmotiv pour l'historiographie. Il ajoute que les témoignages selon lesquels la *Wehrmacht* était une institution en dehors du Troisième Reich et que toute participation de l'armée était automatiquement reliée au dilemme du soldat, c'est-à-dire à l'obéissance totale aux ordres ou aux contraintes imposées par le devoir, devinrent un passage familier de plusieurs mémoires de guerre tout au long des années 1950 et au début des années 1960. C'est aussi durant cette période que naît l'*Alleinschuld des Führers* où les apologistes de l'armée affirment que la responsabilité pour la défaite revient entièrement à Hitler. Schulte prétend que ce type de littérature pro-disculpation est toujours décelable de nos jours parmi les ouvrages influencés par ces oeuvres apologistes. Pour Schulte, l'appui de ces sources à cette littérature constitue un parfait exemple de la « politique d'occupation constructive » nécessaire à l'insertion de la RFA dans l'hémisphère Ouest, tant souhaitée par l'OTAN⁹. Ces deux périodes historiques sont donc, en majorité, formées de témoignages et d'articles engagés, en comparaison avec les deux autres, qui sont davantage orientées en fonction d'ouvrages spécialisés et scientifiques. La troisième partie historique englobe la période de la Guerre froide. Il s'agit de la plus longue portion de notre mémoire, de 1953 à 1990. Celle-ci est très variée sur le plan des sujets, mais traite en très grande majorité des exploits militaires et se borne la plupart du temps à des ouvrages narratifs qui s'en tiennent à une description événementielle et quantitative des faits sans nécessairement apporter une analyse sur des sujets autres que militaires. C'est là une période très riche en parution de mémoires d'anciens militaires, durant laquelle von Manstein fait paraître les siens sous le titre de *Verlorene Siege* en 1955. C'est également au début de cette période que se consolide le mythe, auquel von Manstein a contribué, selon lequel Hitler serait seul responsable de la défaite et l'armée allemande n'aurait jamais pris part aux activités criminelles du régime nazi. Les témoignages d'anciens combattants ou dirigeants sont donc très importants car ils ont contribué à entretenir cette légende tout en influençant les chercheurs, qui se sont inspirés de leurs ouvrages.

Le révisionnisme et la réhabilitation de la caste militaire allemande ne sont pas sans lien direct avec la montée de la tension entre l'Union soviétique et les États-Unis, les deux nouvelles superpuissances. Le début de la Guerre froide a fait en sorte que d'anciens militaires du camp allié occidental se sont joints au processus d'authentification de la légende. On voulait principalement réinsérer les anciens commandants du front de l'Est au sein de la nouvelle armée allemande afin de bénéficier de leurs connaissances de l'Armée rouge. Ce n'est

⁹ Theo J. Schulte, *The German Army and Nazi Policies in Occupied Russia*, New York, Berg, 1989, p. 3.

que plus tard que plusieurs historiens noteront que certains ouvrages maintenant erronés reflétaient davantage les préférences politiques de l'époque plutôt que des carences en matière de recherche. Pour Schulte, le débat entourant la question du rôle de l'armée au sein du Troisième Reich est typique des querelles politiques contextuelles de l'époque entraînant une mise de côté des arguments académiques afin de tourner la page le plus rapidement possible sur le passé. Selon lui, il est peu surprenant de constater cette tentative de légitimation du rôle des anciens dirigeants militaires du Troisième Reich étant donné leur utilité à la Guerre froide¹⁰. On établit une claire distinction entre les politiques « humaines et éclairées » appliquées par la majorité des dirigeants de l'armée et les crimes perpétrés par une petite clique d'administrateurs nazis et leurs unités S.S. On considère l'armée comme étant le dernier bastion de décence capable de contrer les brutalités S.S. Ces ouvrages, prétend Schulte, ont tendance à exprimer l'idée selon laquelle l'armée, qui demeurait une entité morale en vertu de ses traditions, avait les mains liées car elle voulait survivre au sein de cet État totalitaire. Elle aurait donc perdu sa capacité et non sa volonté d'agir. Cela nous amène à penser que l'armée était demeurée apolitique (*unpolitischen Soldaten*). Ce type d'argument apologiste, nous dit Schulte, devint en quelque sorte le standard argumentatif de plusieurs ouvrages jouant un rôle majeur dans l'établissement de « vérités acceptables » qui, aujourd'hui, font face à un processus de réévaluation¹¹. Le processus d'enclenchement de cette légende est bien expliqué dans l'ouvrage de Tadeusz Cyprian et Jerzy Sawicki *Nuremberg in Retrospect. People and Issues of the Trial*. À leur avis, la remilitarisation de l'Allemagne nécessitait la réhabilitation complète des anciens criminels de guerre non seulement sur le plan légal, mais surtout sur le plan moral¹².

En effet, dès l'époque du procès de Nuremberg on savait que la *Wehrmacht* était en partie responsable de la mort de civils et de prisonniers de guerre et qu'elle avait participé à l'exécution des Juifs. Telford Taylor affirme que l'on savait que les soldats n'étaient pas tous coupables, mais l'ampleur des horreurs et la façon dont elles avaient été commises démontraient une certaine indifférence qui les rendait coupables. Selon Norbert Frei, on n'a pas voulu incriminer l'organisation de la *Wehrmacht*, préférant agir cas par cas, d'autant plus que la population allemande elle-même demeurait sceptique à l'idée qu'il s'agissait d'une guerre plus cruelle qu'à l'ordinaire. Les gens étaient d'accord pour que l'on emprisonne les hauts dirigeants, mais pas les soldats qui, à leur avis, ne faisaient qu'exécuter des ordres. De

¹⁰ *Ibid.*, p. 4.

¹¹ *Ibid.*, p. 5.

¹² Tadeusz Cyprian & Jerzy Sawicki, *Nuremberg in Retrospect. People and Issues of the Trial*, Varsovie, Western Press Agency, 1967, p. 176.

plus, l'idée de juger des généraux tels que von Manstein ou Kesselring, véritables héros de l'élite militaire, entachait l'honneur des soldats puisqu'on les considérait au-dessus de tout soupçon¹³.

Par ailleurs, même l'Église allemande s'attaque aux condamnations en prônant l'idée du « à la guerre comme à la guerre ». À son avis, la *Wehrmacht* n'avait pas fait pire que les autres. Les évêques ont d'ailleurs fait parvenir plusieurs pétitions aux Alliés pour qu'ils relâchent les prisonniers allemands. Theophil Wurm, alors chef de l'*Evangelischerkirche Deutschlands*, s'en est pris verbalement à l'idée selon laquelle les Alliés pourraient effectuer un nettoyage politique, voire dénazifier l'Allemagne, à l'aide des procès. On voulait aussi discréditer la gestion militaire et corriger le programme de droit qui régit la relation entre le peuple allemand et son occupant. Les prisons de Spandau, Landsberg, Wel et Wittlich sont devenues des symboles du passé politique de l'Allemagne. La réhabilitation de l'honneur du soldat allemand était au cœur du problème auquel on souhaitait mettre un terme. C'est ainsi que des hommes comme von Manstein et Kesselring étaient perçus comme des victimes de la justice des vainqueurs purgeant une peine collective et non comme des criminels de guerre. Si l'Ouest voulait que l'Allemagne participe à la défense de l'Europe, le *Bundestag*, quant à lui, souhaitait que l'on relâche les prisonniers de guerre dans le but de faire disparaître ce fardeau moral qui pesait sur les Allemands. La réhabilitation de la *Wehrmacht* s'inscrivait dans le processus d'intégration de l'Allemagne au bloc de l'Ouest. La libération des prisonniers était une des conditions d'adhésion à l'OTAN formulée par l'Allemagne. Adenauer s'est d'ailleurs gagné la sympathie du milieu militaire en visitant des prisonniers lors de sa campagne électorale en été 1953. La légende selon laquelle les généraux auraient été incarcérés injustement et la guerre à l'Est se serait déroulée de façon tout à fait normale s'est d'ailleurs concrétisée suite à la fermeture de la dernière prison militaire, celle de Landsberg, en 1958. Comme nous l'avons déjà mentionné, les Allemands n'avaient jamais accepté l'idée d'une guerre criminelle. Pour Norbert Frei, les survivants de la guerre pouvaient ainsi donner un sens à leur participation dans le conflit et réhabiliter la mémoire de camarades morts au combat. Pour Frei, vivre avec les faits exposés à Nuremberg aurait été très difficile pour les anciens combattants¹⁴.

En revanche, la démystification de l'image de la *Wehrmacht* a débuté dès la fin des années 1960. Une ligne anti-apologiste commençait à combattre ce que Wolfgang Mommsen

¹³ Norbert Frei, « Das ganz normalen Grauen » dans *Der Spiegel*, 16/97 p. 64-67.

¹⁴ *Ibid.*, p. 64-67

qualifie de « ce refus têtue d'accepter le résultat troublant de ses recherches¹⁵ ». C'est ce que les Allemands appellent communément *Bewältigung der Vergangenheit* ou vivre avec le passé. En effet, Christian Streit affirmait que la politique allemande dans les territoires occupés de l'Union soviétique demeurait pour beaucoup d'historiens ouest-allemands un sujet tabou¹⁶. Jürgen Förster ajoute que « malgré toute la douleur provoquée par cette confrontation du passé allemand à l'endroit de la vieille génération, les historiens doivent faire la lumière sur cette période »¹⁷. Theo J. Schulte écrivait en 1989 que le traumatisme associé au passé nazi est loin d'être résolu et qu'il est faux de prétendre que la nouvelle orthodoxie prônant une démythification de la *Wehrmacht* ne reste qu'à être consolidée aux dépens du vieux révisionnisme néo-conservateur. À son avis, il faut réévaluer les arguments traditionnels révisionnistes écartés en vertu de leur zèle iconoclaste à exorciser le passé¹⁸. Ce processus de réévaluation du rôle de l'armée au sein du Troisième Reich avait pris naissance au début des années 1960 sous la plume d'historiens comme Hans-Adolf Jacobsen dans *Kommissarbefehl*¹⁹, Karl-Jürgen Müller dans *Das Heer und Hitler. Armee und nationalsozialistisches Regime 1933-1940* et Manfred Messerschmidt dans *Die Wehrmacht im NS-Staat: Zeit der Indoktrination*. Ces hommes étaient en quelque sorte les pères fondateurs d'une nouvelle école qui allait à contre-courant des oeuvres apologistes de l'époque. Ces derniers dénotaient dans l'armée allemande sous l'égide nazie une attitude beaucoup plus antilibérale et antiparlementaire qu'avant 1933. L'accès aux archives a joué un rôle majeur dans cette réévaluation.

Ce sont les ouvrages pionniers de Messerschmidt et de Krausnick qui tracèrent la voie à Christian Streit, l'amenant à se pencher sur la guerre à l'Est et déclarer que celle-ci était « la plus monstrueuse des guerres de conquête, d'asservissement et d'extermination de toute l'histoire moderne bien que certains historiens allemands refusent toujours de le reconnaître »²⁰. Son ouvrage causa tout un émoi car, comme nous l'avons déjà mentionné, le thème des prisonniers de guerre sur le front de l'Est était un sujet tabou en République fédérale. Malgré tout, il y avait toujours des personnes pour remettre en question le degré de

¹⁵ Gerhard Hirshfeld (ed.), *The Policies of Genocide: Jews and Soviet Prisoners of War in Nazi Germany*, Londres, 1986, p. xi.

¹⁶ Christian Streit, *Keine Kameraden: die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen 1941-1945*, Stuttgart, 1978, p. 9-11.

¹⁷ Jürgen Förster, « Zur Rolle der *Wehrmacht* im Krieg gegen die Sowjetunion », dans *Aus Politik und Zeitgeschichte (APZg)*, vol. 45, 8 Nov. 1980, p. 3-4.

¹⁸ Schulte, *op.cit.*, p. xiv.

¹⁹ Hans-Adolf Jacobsen, « Kommissarbefehl und Massenexecution sowjetischer Kriegsgefangener » dans M. Broszat, H. Buchheim, H.-A. Jacobsen et H. Krausnick, *Anatomie des SS-Staates*, Freiburg, Walter-Verlag, 1965, p. 505-535.

collaboration de la *Wehrmacht*. En effet, si à cette époque le mythe de non-collaboration absolue n'existait plus, l'idée selon laquelle les militaires criminels ne formaient qu'une minorité, qui ne faisait que souscrire à la norme de non-application des lois de guerre au profit de combats d'une violence inégalée nécessaire pour la guerre contre les partisans et appliquée dans un camp comme dans l'autre, faisait son chemin. C'est ainsi, nous dit Schulte, que Hans Roschmann et Alfred Streim parlent de « certains contingents de soldats ayant pratiqué des mesures sévères à l'endroit de captifs soviétiques » plutôt que de politiques émanant des chefs d'armées. Il prétend que le gros de la littérature populaire s'intéressant à la guerre sur le front de l'Est est très peu influencée par les recherches révisionnistes. Il ajoute qu'elle penche toujours en faveur du camp apologiste. On refuse toujours d'accepter l'idée d'une complicité parfaite entre les deux groupes sous prétexte qu'on ne peut la prouver.²¹

En revanche, le processus de réévaluation du rôle de l'armée au sein du Troisième Reich se fit également de l'autre côté du Mur. Les historiens de l'Allemagne de l'Est étaient plus disposés à critiquer l'ancien régime et ses acolytes, dont l'armée. Ils avaient non seulement accès à beaucoup de documents inaccessibles aux autres Allemands, mais leur situation les prédisposait en quelque sorte à contribuer aux efforts de recherche sur l'occupation fasciste de l'Union soviétique. L'ouvrage de Norbert Müller, *Wehrmacht und Okkupation, Deutsche Besatzungspolitik in der UdSSr 1941-1944*, paru en 1971, tend à démontrer la complicité de l'armée allemande à l'endroit des politiques brutales du régime nazi en Russie. Un des premiers à citer en exemple le cas des prisonniers de guerre soviétiques, il démontra comment l'armée était impliquée dans la politique de la « terre brûlée » et l'abus des populations civiles alors que la plupart des occidentaux attribuaient encore ce rôle aux seules unités SS²².

La dernière période, qui couvre les années 1990-1997, est sans aucun doute la plus prometteuse au niveau des idées, car elle délaisse davantage la pensée militaire ou la juxtapose à d'autres champs d'intérêt politique et idéologique. La relance du débat ne fut pas déclenchée par la découverte de nouvelles sources, mais plutôt par une prise de conscience collective de faits déjà connus, qu'on voulait négliger ou transposer sur certains alibis fabriqués par les mécanismes de défense d'une société résolue à faciliter sa reconstruction et oublier les mauvais souvenirs de la guerre et de la période nazie. Il semble que l'Allemagne soit en grande partie prête à accepter le fait que la guerre à l'Est a été une guerre criminelle. L'idée selon

²⁰ Schulte, *op.cit.*, p. 20

²¹ *Ibid.*, p. 20.

²² *Ibid.*, p. 12

laquelle les militaires avaient perdu toute possibilité de manoeuvre et d'indépendance d'action au sein du régime totalitaire et étaient demeurés en dehors du débat politique est désormais contestée publiquement. On perçoit dorénavant l'armée comme l'un des multiples instruments d'Hitler dans sa tentative d'acquisition du *Lebensraum*. On remet aussi en question le rôle joué par des généraux comme von Manstein, qui se lavaient les mains de toute responsabilité en accusant les nazis d'avoir agi à leur insu ou d'avoir simplement exécuté des ordres venant d'instances politiques supérieures auxquelles ils devaient se subordonner. De nos jours, la légende d'une armée allemande ignorante et non coupable semble s'effacer pour céder sa place à une image beaucoup plus sombre.

En effet, les festivités marquant le cinquantième anniversaire de la Deuxième Guerre mondiale ont soulevé un nouvel intérêt pour cette période de l'histoire. La présentation d'une exposition traitant des crimes commis par l'armée, photos et documents à l'appui, fut à l'origine d'un réveil brutal pour ceux qui avaient toujours cru au mythe d'une armée innocente. Pour Norbert Frei, l'exposition a permis aux anciens combattants de renouer avec ces événements sans qu'ils se sentent obligés de les nier. Ils n'ont plus à se sentir coupables, mais doivent, au contraire, apprendre à vivre avec le passé. On commence à se débarrasser de cette légende qui, historiographiquement, était dépassée mais qui, intérieurement, continuait d'exister²³. L'heure n'est plus aux procès, mais certains refusent tout de même que l'on s'en prenne à la mémoire de proches en remuant de vieilles histoires. Par ailleurs, comme von Manstein s'est toujours voulu le défenseur de la *Wehrmacht*, il va de soi que ce dernier se retrouve au centre du débat entourant la légende et nous force à réévaluer la perception des spécialistes. Les ouvrages récents ont tendance à se concentrer davantage sur les crimes commis par l'armée allemande et moins sur les exploits militaires de la *Wehrmacht*. On penche en faveur d'arguments comme ceux de Manfred Messerschmidt pour qui il n'est plus possible de dissocier les événements militaires des criminels et, comme l'armée s'est alliée au régime nazi, elle doit par conséquent accepter la responsabilité de ses actes.

Ainsi, trois thèmes majeurs ressortent de ce survol chronologique nous forçant à axer sur eux notre recherche. Avant de nous plonger dans une étude plus approfondie des ouvrages qui traitent de notre sujet, nous croyons qu'il est utile de regrouper les thèmes étudiés. L'étude de l'aspect militaire est sans aucun doute le thème prédominant de la majorité des ouvrages. En effet, la carrière de combattant de von Manstein et les événements militaires auxquels il a participé forment la majorité du corpus bibliographique. Son rôle au sein de la bataille de

²³ Frei, *op.cit.*, p. 67.

Stalingrad justifierait une étude à lui seul, tant ses actions sont interprétées différemment d'un volume à l'autre. En plus de son implication au sein de l'état-major et de sa participation au plan d'invasion de la Pologne ainsi qu'au *Sichelschnitt* dans le nord de la France; la percée initiale dans le nord de la Russie, la prise de la Crimée et de Sébastopol, Kharkov, *Zitadelle*, Koursk et les retraites de 1943-1944 sont tous des thèmes militaires qui traitent de von Manstein. Les aspects politiques et idéologiques sont généralement absents ou très peu discutés dans ces ouvrages d'histoire militaire.

Il se trouve malgré tout quelques ouvrages qui traitent des deux autres thèmes de notre mémoire. Bien qu'ils ne traitent pas toujours directement de von Manstein, ils englobent tout de même les groupes auxquels ce dernier est rattaché, soit la vieille caste militaire allemande, l'état-major allemand et la *Wehrmacht*. Bien souvent, il ne s'agit que d'un chapitre ou de quelques lignes, mais ces analyses sont généralement bien ciblées et nous permettent de nous forger une idée sur l'opinion que détient l'auteur à l'endroit de la pensée politico-idéologique de von Manstein. Nous avons même retracé une analyse psychologique de von Manstein et de sa relation avec le régime nazi. Bref, nous serons en mesure de présenter l'évolution des perceptions des spécialistes à l'endroit de von Manstein en tenant compte du déroulement des événements historiques qui ont marqué les auteurs et en nous penchant sur des thèmes suffisamment larges pour englober les divers champs d'intérêt utiles à notre type de recherche.

3. Étude de la production par secteur

Après la définition des cadres chronologique et historique dans lesquels baignent les ouvrages traitant du maréchal von Manstein, nous avons décidé d'effectuer une présentation plus détaillée des ouvrages majeurs à la base de ce mémoire de maîtrise. Pour ce faire, nous avons divisé la littérature en deux secteurs, soit les volumes et les articles. Par la suite, nous avons regroupé les ouvrages selon leur genre, c'est-à-dire biographie, mémoire, témoignage, ouvrage spécialisé, article scientifique et article engagé. Nous avons accompagné ce regroupement d'une brève description de l'ouvrage en question et, dans la mesure du possible, de son auteur.

3.1 Volumes

En ce qui a trait à la publication de volumes, nous avons consulté plusieurs titres que nous avons répartis à l'intérieur des sous-secteurs énumérés plus haut. Par ailleurs, et comme

nous l'avons déjà mentionné, nous ne procéderons pas à une analyse exhaustive de tous ces livres. Nous avons sélectionné les ouvrages principaux pour cette analyse quantitative, les autres serviront, à différents degrés, à la seconde moitié de ce mémoire. Nous croyons avoir retenu les oeuvres les plus importantes de la production sur von Manstein qui nous permettront de brosser un tableau relativement complet de ce personnage de l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale.

3.1.1 Biographies.

Nous avons répertorié trois ouvrages à caractère biographique, dont une ou plusieurs parties du volume sont consacrées à Erich von Manstein. L'un d'entre eux n'a consacré qu'un seul chapitre à von Manstein au profit d'un thème plus large, soit celui des généraux allemands durant la guerre. Ces ouvrages ne sont pas d'une importance majeure dans le débat historiographique entourant la question de von Manstein et de la *Wehrmacht* et de leur rôle respectif au sein du régime nazi. Par contre, ils nous permettent de mieux cerner le maréchal en nous informant sur sa vie personnelle et le milieu dans lequel il a évolué. Ceci nous donne une bonne vue d'ensemble de l'homme qu'était Erich von Manstein.

L'une des premières oeuvres biographiques majeures consacrées à Erich von Manstein fut celle qui s'intitule *Nie ausser dienst* rédigée à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire de naissance²⁴. Plusieurs articles forment ce recueil de textes rédigés en son honneur, mais celui d'Andreas Hillgruber intitulé *In der Sicht des kritischen Historikers* est celui qui a retenu notre attention. Cet article est assez complet et, bien qu'il s'agisse d'un recueil de textes visiblement voués à encenser von Manstein et sa carrière, Hillgruber se permet toutefois une pointe de critique à l'endroit de la pensée politique de von Manstein. Son article, avant tout biographique, pose la question de la responsabilité, voire du rôle qu'ont eu les généraux tels que von Manstein non seulement dans l'ascension du régime hitlérien mais surtout dans son maintien.

Le second ouvrage biographique important intitulé *Hitler's Generals*, édité par Correlli Barnett consacre une partie du troisième chapitre à Erich von Manstein sous la rubrique des *Feldherren*. Ceci est important puisqu'on a divisé les chapitres en fonction du style de chacun des généraux. Il y a donc une première évaluation du rôle de von Manstein, dès la table des matières. Ce livre tend à démontrer premièrement comment des généraux mal préparés

²⁴ Andreas Hillgruber. « In der Sicht des kritischen Historikers » dans *Nie ausser dienst*, Cologne, Markus Verlagsgesellschaft, 1967, 100 p.

politiquement, étant donné leur tradition d'obéissance et de fidélité, ont réagi face à la nature criminelle du régime hitlérien. De plus, le livre tente d'expliquer comment la mauvaise conduite des opérations militaires dirigées par Hitler leur causa des problèmes sur le plan professionnel. L'article sur von Manstein est en grande partie consacré à ce deuxième dilemme. Le débat historiographique n'y est pas réellement présent, mais l'auteur du chapitre, Lord Carver, nous dresse un bon portrait de l'homme et de sa pensée, même s'il semble avoir été grandement influencé par des thèses à forte tendance apologiste²⁵.

La troisième biographie recueillie par ce mémoire est celle rédigée par le colonel R.D. Palsokar intitulée: *Manstein. The Master General*. Il s'agit d'un livre qui s'adresse principalement aux officiers de l'armée indienne. Il a comme objectif de renforcer leurs connaissances au sujet de la guerre russo-allemande de 1941-1945. Il réinsère dans un contexte historique élargi les opérations et les campagnes de von Manstein. Ce livre demeure un ouvrage principalement consacré à l'histoire militaire de von Manstein, ne possède aucune note de bas de page ni de bibliographie. Le lecteur est donc placé à la remorque des arguments de l'auteur sans savoir quelles sont ses sources. En revanche, comme il s'agit de la seule biographie exclusivement consacrée à von Manstein, elle remplit son rôle initiatique, malgré ses carences méthodologiques²⁶.

3.1.2 Mémoires et témoignages

Cette seconde partie est beaucoup plus riche que la première. Elle englobe tous les ouvrages rédigés par des proches ou des ennemis qui ont côtoyé ou combattu Erich von Manstein durant la guerre et lors de son procès. L'ouvrage le plus souvent cité est sans aucun doute celui de son avocat Reginald T. Paget intitulé: *Manstein, his Campaigns and his Trial*.²⁷ L'auteur débute par une esquisse de la carrière de von Manstein, mais se concentre sur le procès qui s'ouvrit, en août 1949, contre son client et qui se solda en décembre par une condamnation à dix-huit années d'emprisonnement. Selon Paget, ce procès était illégal, le tribunal était incompétent, les règles de la justice britannique n'étaient pas observées et von Manstein était innocent, ne pouvant être tenu responsable des crimes commis dans la zone de son armée, à son insu, par des troupes agissant sous les ordres directs d'Himmler. De plus,

²⁵ Marechal Lord Carver, « Manstein » dans Correlli Barnett, éd., *Hitler's Generals*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1989, p. 221-246.

²⁶ Colonel R.D. Palsokar, *Manstein. The Master General*. Poona, Beg Press, 1970, 176 p.

²⁷ Reginald Thomas Paget, *Manstein; his Campaigns and his Trial*, Londres, Collins, 1951, 239 p.

Paget prétend que, vu l'état de la Russie, von Manstein ne pouvait nourrir et installer des prisonniers dans de meilleures conditions que ses propres soldats et que l'emploi de prisonniers à des travaux tels que le déminage, la politique de la terre brûlée, la prise et l'exécution d'otages, l'exécution de civils suspects d'actes de guerre sont des nécessités de la guerre totale, acceptées et pratiquées par tous les pays en période de guerre. Ainsi, comme nous le dit le général Lestien dans sa critique de l'ouvrage, « ce livre est oeuvre d'avocat plutôt que d'historien, ce qui ne signifie pas que les affirmations de l'auteur soient sans valeur, mais seulement qu'elles ne peuvent être considérées que comme un témoignage, d'ailleurs émouvant et respectable »²⁸.

Toujours dans la sphère juridique, le second témoignage que nous avons utilisé est celui de Paul Leverkuehn, l'avocat allemand de von Manstein, intitulé *Verteidigung Manstein*²⁹, qui a pour objectif de renseigner le public allemand sur le procès. Leverkuehn trouve qu'on n'a pas suffisamment donné d'explications sur le verdict et que peu de personnes savent pourquoi von Manstein a été condamné. Il a donc décidé de faire la lumière sur ces 3397 pages de protocoles et 600 documents et de dresser le bilan des 62 jours qu'a duré le procès. On ne peut comprendre celui-ci sans connaître la carrière et les campagnes durant lesquelles se sont passés les événements, dont on accuse von Manstein. C'est en connaissant tous ces détails que l'on comprendra, nous dit l'auteur, l'ampleur des tâches du maréchal. Il nous propose donc un ouvrage en trois parties: la première est de nature biographique, la seconde raconte le déroulement du procès et la troisième relate les discours prononcés par Leverkuehn et Paget lors du procès. Leverkuehn nous dit que son objectif n'est pas de discuter en détail des questions juridiques, mais plutôt de se limiter aux grandes lignes du procès en prenant un certain recul. Il va de soi que tous les arguments en faveur de von Manstein sont énumérés au cours de ce texte.

Le troisième ouvrage sélectionné à titre de témoignage est celui de Sir Basil Henry Liddell Hart intitulé: *The Other Side of the Hill: Germany's Generals, their Rise and Fall, with their own Account of Military Events, 1939-1945*.³⁰ Nous l'avons classé parmi les témoignages, car l'auteur fut l'un des Britanniques chargés d'interroger les généraux allemands pendant leur captivité. Son opinion est basée sur les renseignements que lui ont fourni d'autres généraux qu'il a interrogés, car il n'a pas, à cette époque, rencontré von Manstein. Son témoignage

²⁸ Général Lestien, « Compte-rendu de *Manstein; his Campaigns and his Trial* de R.T. Paget » dans *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, 8 (1952), p. 71-72.

²⁹ Paul Leverkuehn, *Verteidigung Manstein*, Hambourg, H.H. Nölke, 1950, 46 p.

s'oriente toutefois quasi exclusivement sur le domaine militaire, se contentant d'un court commentaire sur l'aspect politique du maréchal. Par ailleurs, certains critiquent vivement l'oeuvre de Liddell Hart, le qualifiant de paternaliste à l'endroit des généraux allemands, qui furent grandement influencés par son oeuvre sur la guerre mécanisée, parue dans les années 1930. On lui reproche d'être beaucoup trop indulgent, voire naïf à l'endroit de ces hommes qui servirent le régime nazi. Son ouvrage que nous étudierons au cours de ce mémoire penche donc aussi en faveur du camp des apologistes et utilise plusieurs arguments conformes à leur ligne de pensée.

Le quatrième témoignage pertinent est celui d'un ancien chef d'état-major ayant combattu sur plusieurs fronts durant la guerre, notamment celui de l'Est. Il s'agit de l'ouvrage de Friedrich Wilhelm Mellenthin dont la version anglaise s'intitule : *German Generals of World War II: As I Saw Them*³¹. Tout comme son titre l'indique, ce livre se veut un portrait des généraux allemands sous lesquels von Mellenthin a servi ou qu'il a rencontrés durant la guerre. L'auteur prétend les avoir suffisamment côtoyés pour connaître les forces et faiblesses de chacun et exprimer son opinion sur eux de la façon la plus objective possible. Il affirme avoir rédigé ce livre pour que les jeunes générations puissent connaître le caractère et le côté humain des généraux allemands durant la guerre. Sa présentation de von Manstein se situe dans la même optique que les divers mémoires et témoignages d'anciens militaires de l'époque, mais sa description du milieu dans lequel von Manstein fut élevé demeure intéressante, même si sa présentation se limite au domaine militaire.

Le prochain témoignage sélectionné pour notre mémoire est celui de l'ancien aide de camp de von Manstein, Alexander Stahlberg, intitulé *Die verdammte Pflicht*³² ou le devoir maudit. Stahlberg consacre un chapitre entier à sa relation avec le maréchal, de novembre 1942 à mars 1944. L'ouvrage demeure assez vague sur la question des crimes de guerre parce que Stahlberg était absent lors de la campagne de von Manstein en Crimée. Par contre, Stahlberg nous raconte en détail les événements de Stalingrad et la tentative des résistants au sein de l'armée allemande pour faire entrer von Manstein dans leur complot de juillet 1944. Son livre a provoqué un débat entre lui et Rüdiger von Manstein, le fils du maréchal, surtout en ce qui a trait à certains détails des conversations d'Erich von Manstein.

³⁰ Sir Basil Henry Liddell Hart, *The Other Side of the Hill: Germany's Generals, their Rise and Fall, with their own Account of Military Events, 1939-1945*, Toronto, Cassel, 1951, 487 p.

³¹ F.W. Mellenthin, *German Generals of World War II: As I Saw Them*, Norman, University of Oklahoma Press, 1977, p. 19-39.

³² Alexander Stahlberg, *Die verdammte Pflicht. Erinnerungen 1932 bis 1945*, Berlin, Ullstein Verlag, 1987, 447 p.

L'ouvrage suivant que nous avons sélectionné est justement celui coédité par Rüdiger von Manstein et Theodor Fuchs et qui s'intitule: *Soldat im 20. Jahrhundert*³³. Son objectif est de faire de ce volume un épilogue des relations qu'a eues son père avec différents dirigeants militaires et politiques de l'époque, afin que le public puisse mieux comprendre la personnalité d'Erich von Manstein. Ce livre est en réalité une reprise des écrits de von Manstein père. La question des rôles joués par le soldat et le politicien est au coeur du volume. Rüdiger von Manstein se dit suffisamment détaché des événements pour demeurer objectif et se dit intéressé à informer le lecteur sur les facettes moins connues de la vie de son père. Il affirme ne pas avoir cherché à le défendre et nous livre toutes ses sources, y compris celles qui traitent des événements controversés de la vie du maréchal. Rüdiger von Manstein affirme que son livre s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à cette période de l'histoire et qui cherchent à se forger une opinion sur celle-ci. Il ajoute que cet ouvrage reflète son opinion personnelle et que jamais il n'y aura d'interprétation uniforme de l'histoire.

3.1.3. Ouvrages spécialisés

La catégorie des ouvrages spécialisés est sans aucun doute la plus intéressante sur le plan de la recherche. Elle englobe des oeuvres très variées au niveau des opinions et des champs d'intérêts. Nous nous sommes permis pour cette section d'élargir nos horizons en allant consulter des ouvrages qui ne touchaient pas exclusivement à von Manstein. En effet, si la tendance apologiste qui l'entoure semble lui avoir consacré des ouvrages ou des chapitres entiers, la tendance révisionniste possède plutôt une macrovision de la situation et se contente de ne citer que quelques événements reliés à von Manstein.

L'un des premiers ouvrages spécialisés consacrés au rôle de l'armée allemande au sein du Troisième Reich est celui de Telford Taylor intitulé *Sword and Swastika. Generals and Nazis in the Third Reich*³⁴. Cet avocat de Harvard et ancien officier des services secrets de l'armée américaine fut le chef du Conseil de l'accusation contre les criminels de guerre à Nuremberg. Il joua donc un rôle important dans le déroulement du procès et s'est penché sur l'étude de la nature de l'armée allemande. Son livre traite de l'ensemble des officiers de cette armée et certains commentaires concernent directement von Manstein. Taylor n'est pas tendre envers l'armée. À son avis, l'alliance des militaires et des hitlériens est à l'origine du Second Conflit mondial. Ils ont, selon lui, trahi l'espoir de restaurer la liberté et de sauvegarder la paix,

³³ Rüdiger von Manstein et Theodor Fuchs, Hrsg., *Soldat im 20. Jahrhundert. Militärisch-politische Nachlese*, Bonn, Bernard & Graefe Verlag, 1994, 437 p.

que la population avait placé en eux. Taylor explique comment cette force potentielle d'opposition vint à succomber au charme et au chantage d'Hitler pour devenir un instrument de terreur au service du régime.

Dans son livre *The Devil's Virtuosos: German Generals at War 1940-1945*, David Downing prétend avoir examiné du point de vue allemand les campagnes militaires européennes décisives de la Deuxième Guerre mondiale. Son livre ne consacre pas de chapitre direct à von Manstein, mais traite néanmoins de ce dernier par l'entremise du *Sichelschnitt* ainsi que d'autres batailles. Downing consacre quelques lignes à la personnalité de von Manstein, notamment en ce qui a trait à son rôle au sein de l'appareil militaire hitlérien. Il le considère comme un soldat formé pour exécuter des ordres et ignorer la politique dont le seul objectif était la victoire. Pourquoi devait-il remporter la victoire? Von Manstein ne devait pas se poser cette question. Il vint à apprendre qu'il était devenu un virtuose au service du diable³⁵.

La version anglaise de l'ouvrage de Klaus-Jürgen Müller intitulé: *The Army, Politics and Society in Germany 1933-1945. Studies in the Army's Relation to Nazism*³⁶ constitue une oeuvre importante sur le plan général des relations entre l'armée et le régime hitlérien. Ce livre est en quelque sorte la suite de son premier volume *Das Heer und Hitler*, qui couvrait la période de 1933 à 1940 et de l'ouvrage de Manfred Messerschmidt, *Die Wehrmacht im NS-Staat*, qui couvrait la période de la guerre jusqu'en 1945. Müller nous dit qu'à la lumière de nouvelles informations à ce sujet, il est désormais possible de bien situer la relation entre les forces armées allemandes et la structure du pouvoir des nazis à l'intérieur d'une perspective historique plus solide. Son livre est divisé en trois parties dont l'une se concentre sur l'interprétation historique de l'armée et du Troisième Reich, un processus de réévaluation basé sur deux éléments, soit la tradition politique de l'élite militaire prusso-allemande et le phénomène de la guerre totale. Müller tente de nous expliquer comment la confrontation entre l'armée et le national-socialisme, située dans son contexte historique, est caractérisée par une réaction double, c'est-à-dire coopération et opposition. Encore une fois, il ne s'agit pas d'un livre axé directement sur von Manstein, mais le rôle de précurseur joué par son auteur en ce qui a trait au processus révisionniste nous force à utiliser son récent ouvrage parmi nos sélections de base.

³⁴ Telford Taylor, *Sword and Swastika. Generals and Nazis in the Third Reich*, New York, Simon & Schuster, 1952, 431 p.

³⁵ David Downing, *The Devil's Virtuosos: German Generals at War 1940-1945*, New York, St. Martin's Press, 1977, 256 p.

³⁶ Klaus-Jürgen Müller, *The Army, Politics and Society in Germany 1933-45. Studies in the Army's Relation to Nazism*, Manchester, Manchester University Press, 1987, 122 p.

Parmi les volumes spécialisés, vient ensuite celui de l'historien controversé David Irving, qui s'intitule *Hitler's War*³⁷. Son ouvrage est parfois qualifié « d'autobiographie non écrite d'Hitler ». L'auteur britannique nous raconte l'histoire de la guerre du seul point de vue de l'Allemagne à travers les pensées et les actions d'Adolf Hitler. Selon John Keegan, aucun historien ne peut ignorer Irving, son portrait d'Hitler sert de contrepoids à la version anglo-saxonne par trop imprégnée de l'image véhiculée par Churchill et les Alliés. Par ailleurs, nous dit Keegan, il s'agit là d'une vision erronée de la guerre, car elle est dénuée de toute perspective morale. En effet, pour Irving, la Deuxième Guerre mondiale fut une guerre comme les autres et Hitler un leader comme les autres alors que l'ampleur des destructions, la lutte à mort entre deux idéologies et la présence d'un génocide devraient toucher notre sens moral³⁸. En revanche, ce livre constitue un apport intéressant pour notre mémoire car il décrit bien la relation qu'avait Hitler avec le maréchal von Manstein.

L'un des ouvrages les plus récents sur von Manstein est celui de Dana V. Sadarananda intitulé *Beyond Stalingrad. Manstein and the Operations of Army Group Don*.³⁹ Ce livre s'en prend lui aussi à la tendance occidentale de trop étudier le théâtre d'opérations de l'Ouest aux dépens de la guerre russo-allemande. Il se veut une oeuvre qui cherche à combler un manque, consacrée aux opérations militaires dirigées par von Manstein après la défaite de Stalingrad. Il s'agit d'un ouvrage où les intentions sont très claires : il sera exclusivement question d'histoire militaire et non de conflit idéologique ou politique. C'est là à la fois sa force et sa faiblesse, car son étude de la question militaire est bien documentée et très précise mais son silence quant aux véritables motivations de cette guerre idéologique nous incite à croire qu'il s'agit d'une oeuvre de plus destinée à encenser le génie militaire du maréchal von Manstein qui écarte du revers de la main d'autres domaines où von Manstein fut moins brillant.

L'ouvrage d'Omer Bartov intitulé *Hitler's Army. Soldiers, Nazis, and War in the Third Reich*⁴⁰ s'inscrit à l'opposé de l'ouvrage de Sadarananda. Bartov ne s'intéresse pas du tout aux opérations militaires. Il part du principe que c'est durant la guerre et surtout celle sur le front de l'Est que l'armée est véritablement passée sous le joug d'Hitler. Il traite donc de la nazification de l'armée. À son avis, c'est lors de la guerre en Russie que la pénétration idéologique de l'armée atteignit son apogée et motiva les troupes à combattre sans jamais se

³⁷ David Irving, *Hitler's War 1933-1945*, Londres, 1988, 3 volumes.

³⁸ John Keegan, *The Battle for History. Re-Fighting World War Two*, Toronto, Vintage Books, 1995, p. 50-53.

³⁹ Dana V. Sadarananda. *Beyond Stalingrad: Manstein and the Operations of Army Group Don*, Westport, Praeger Publishers, 1990, 165 p.

⁴⁰ Omer Bartov, *Hitler's Army. Soldiers, Nazis, and War in the Third Reich*, N.Y., Oxford University Press, 1991, 238 p.

rendre et à commettre des crimes d'une ampleur inégalée. Son objectif est de démontrer comment des hommes tout à fait ordinaires peuvent se transformer en instruments brutaux d'une politique barbare et d'une idéologie meurtrière. Il cherche à évaluer le degré d'intégration de l'armée à l'appareil nazi. Il ajoute cependant que pour les individus, la ligne n'est pas toujours aussi claire. Pour ce qui est de von Manstein, Bartov lui consacre quelques phrases qui ont trait notamment à ses discours fortement antisémites.

Le volume de Jörg Friedrich *Das Gesetz des Krieges. Das deutsche Heer in Russland 1941-1945. Der Prozess gegen das Oberkommando der Wehrmacht*⁴¹ est, selon l'éditeur, une espèce d'encyclopédie de l'attitude humaine face à la guerre totale. Ce livre cherche à démontrer comment la profession de soldat peut déboucher sur un climat de terreur systématique. L'auteur cherche à démontrer la barbarie des conflits de ce siècle où la population civile ne jouit plus de la même protection qu'autrefois. Son volume se veut une analyse de la guerre moderne à travers le procès intenté à l'endroit de la *Wehrmacht* à Nuremberg. Friedrich divise cette période en trois sections : l'histoire du procès, le déroulement de la campagne allemande en Russie de 1941 à 1945 pour se terminer sur ce qu'il appelle la genèse de la terreur militaire au XXe siècle. Friedrich ne consacre pas de chapitre à von Manstein. Cependant, comme ce dernier joua un rôle important sur le front de l'Est et lors du procès de Nuremberg, Friedrich commente abondamment les actions et les discours du maréchal. Son livre devient particulièrement intéressant lorsqu'il traite de la question du sort réservé aux Juifs par von Manstein, notamment en Crimée.

L'ouvrage de Joachim Wieder intitulé *Stalingrad und die Verantwortung des Soldaten*⁴² aurait pu aussi bien se situer parmi les témoignages, car son auteur est un ancien officier d'état-major d'un corps d'armée présent à Stalingrad. La portion de son ouvrage qui nous intéresse est celle qu'il consacre à von Manstein. Comme son titre l'indique, le leitmotiv de ce livre est le problème de la responsabilité. Wieder ne traite pas des crimes de guerre, mais plutôt du rôle de von Manstein durant le siège de la VIe armée à Stalingrad. Il est notamment question des conversations qu'il eut avec von Paulus. Cet ouvrage est donc davantage tourné vers la sphère militaire et touche plus particulièrement les sacrifices imposés exigé par l'O.K.W. et von Manstein à l'armée de von Paulus durant l'hiver 1942-43.

⁴¹ Jörg Friedrich, *Das Gesetz des Krieges. Das deutsche Heer in Russland 1941-1945. Der Prozess gegen das Oberkommando der Wehrmacht*, Munich, Piper, 1993, 1085 p.

⁴² Joachim Wieder, *Stalingrad ou la responsabilité du soldat*, Paris, Albin Michel, 1983, 334 p.

Le livre de Christian Streit est à l'opposé de cette sphère militaire. Comme nous l'avons déjà mentionné, *Keine Kameraden. Die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen 1941-1945* fut l'un des premiers volumes à percer le tabou qu'était le sort réservé aux prisonniers soviétiques durant la guerre. L'ouvrage qui fait suite à une dissertation qui eut lieu à l'Université d'Heidelberg en 1977 est une version révisée et enrichie de sa thèse de doctorat, dont le titre était encore plus évocateur, soit « Les prisonniers de guerre soviétiques, victimes de la guerre d'extermination nationale-socialiste de 1941-1945 ». Il s'attaque à l'idée selon laquelle l'armée allemande s'est distancée des excès de la guerre à l'Est. Selon lui, l'armée est non seulement passée de la prise de conscience des événements à la participation directe, mais elle a précédé les autres organisations du système nazi sur le plan de l'escalade des politiques d'extermination. C'est dans ce contexte que figurent von Manstein et ses ordres pour le moins radicaux à l'endroit de la population civile et des Juifs. Streit se permet ainsi d'illustrer certaines facettes de la personnalité de von Manstein et des actions entreprises par des troupes agissant sous ses ordres.

L'ouvrage de Hans Breihaupt *Zwischen Front und Widerstand* axe sa thèse sur l'opinion politique de von Manstein. Breihaupt affirme que la littérature reproche au maréchal de ne pas avoir suffisamment utilisé son influence pour empêcher certaines actions d'Hitler. On lui tient compte de son inactivité et de sa non-participation au complot du 20 juillet 1944. Breihaupt prétend ne pas s'être arrêté sur ces détails. Sa question est de savoir si le maréchal a exécuté aveuglément les ordres ou si son influence a dépassé les bornes militaires. Selon Breihaupt, il faut inspecter ses opinions politiques et ses attitudes envers certaines politiques du régime. Il a donc, en bénéficiant d'un recul de 50 ans, interrogé des gens favorables et défavorables au maréchal von Manstein, ce qui lui a permis d'examiner une situation qui s'éclaircit à mesure que les années passent⁴³.

L'ouvrage édité par Hannes Heer et Klaus Naumann intitulé *Vernichtungskrieg Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*⁴⁴ consacre un chapitre entier à von Manstein dans lequel Christian Schneider nous trace un psychogramme du maréchal. Il s'agit d'un article de nature psychologique qui frôle la psychanalyse freudienne, car l'auteur tisse des liens entre la relation père-fils et celle de von Manstein et Hitler. L'article est donc très original en soi et unique en son genre. On peut être d'accord ou non avec l'approche de Schneider; il n'en

⁴³ Hans Breihaupt, *Zwischen Front und Widerstand. Ein Beitrag zur Diskussion um den Feldmarschall Erich von Manstein*, Bonn, Bernard & Graefe Verlag, 1994, 150 p.

⁴⁴ Hannes Heer und Klaus Naumann (Hg.), *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*, Hambourg, Hamburger Edition, 1995, 685 p.

demeure pas moins que son chapitre est très intéressant sur le plan historiographique, car il se détache complètement de la sphère militaire traditionnelle pour se pencher exclusivement sur une dimension quasi philosophique du rôle du soldat. L'auteur nous force à examiner la pensée politique de von Manstein à travers la psychologie du maréchal.

Le livre de Theo J. Schulte intitulé *The German Army and Nazi Policies in Occupied Russia* est en quelque sorte la pierre angulaire de la présentation du débat entre apologistes et révisionnistes. Le sujet du livre est important en soi, mais la préface et l'introduction du volume retracent l'évolution du débat entourant le rôle de l'armée d'une façon si claire et méthodique qu'on pourrait pratiquement inclure l'ouvrage sous la rubrique des guides bibliographiques, tant ses sources sont abondantes et précises (ce livre fut à l'origine une thèse de doctorat). Son objectif est d'évaluer le comportement des troupes en se basant sur le cadre politico-social dans lequel opéraient les soldats. L'ouvrage se range indubitablement du côté des révisionnistes et cherche à contribuer à la destruction du mythe de la « pureté » de l'armée allemande. Bien qu'il ne traite jamais directement de von Manstein, ce livre nous a été d'une aide inestimable quant à l'ouverture de pistes nouvelles et l'interprétation plus large que l'on se doit de faire de l'armée allemande dont l'image et l'honneur, rappelons-le, furent défendus avec véhémence par von Manstein. Puisque ce livre dénonce la duplicité de la *Wehrmacht*, on peut pousser l'analyse plus loin et affirmer qu'il s'agit d'une critique envers l'un de ses plus illustres représentants⁴⁵.

3.2 Articles scientifiques et engagés

La section des articles significatifs est relativement courte, tout comme celle que nous avons attribuée aux biographies. En effet, la quantité d'articles directement reliés à von Manstein demeure restreinte. Ceux qui traitent du maréchal dans un cadre plus large seront mis à contribution au cours de la seconde moitié de ce mémoire. Les articles que nous avons retracés sont d'une importance majeure dans l'évolution de la perception des auteurs à l'endroit d'Erich von Manstein et représentatifs de la période durant laquelle ils furent rédigés. Nous arrivons à nous situer dans le débat tout en illustrant l'évolution des courants historiographiques à travers les différents champs d'intérêt des auteurs.

Le premier article choisi est d'une importance capitale pour décrire le type d'article « engagé », qui paraissait à l'époque de la guerre dans les magazines du camp allié. En effet, le

⁴⁵ Schulte, *op.cit.*, p. xiii-xvi.

Time américain consacra la première page de son numéro du 10 janvier 1944 à von Manstein.⁴⁶ Cet article, à saveur partisane, est visiblement rédigé en fonction des objectifs de propagande fixés par les gouvernements alliés de l'époque. On y retrouve l'image stéréotypée de l'officier allemand sans scrupules, qui fait partie de la caste de propriétaires terriens allemands connus également sous le nom de *Junker*. Si la presse américaine encense le génie militaire de von Manstein, cela reflète en partie l'admiration que ses adversaires lui portent, mais aussi pour glorifier les sacrifices et la force de caractère de l'allié soviétique. Par ailleurs, on ne se gêne pas pour dénoncer la pleine participation de la vieille caste militaire prussienne aux desseins du gouvernement hitlérien.

L'article de Jehuda L. Wallach intitulé *Feldmarschall Erich von Manstein und die deutsche Judenausrottung in Russland*⁴⁷ cherche quant à lui à dénoncer l'acquittement de von Manstein lors de son procès car, à son avis, les faits contredisent le jugement. Il reproche notamment aux juges de ne pas avoir remis en question l'intégrité de von Manstein et d'avoir cru tout ce que ce dernier affirmait. La seule explication que peut fournir Wallach pour comprendre l'acquittement de von Manstein résulte dans le fait qu'à cette époque, l'étendue des crimes nazies envers les Juifs n'était pas encore bien connue. On ne comprenait pas le sens du mot *Judenaktion*. Il ajoute que les braves officiers britanniques qui ont jugé von Manstein percevaient en lui l'officier allemand traditionnel et honorable et ne pouvaient ni ne voulaient comprendre que tel n'était pas le cas.

⁴⁶ Voir la couverture et les pages 12 à 15 du *Time*. *The weekly newsmagazine* paru le 10 janvier 1944

⁴⁷ Jehuda L. Wallach, « *Feldmarschall Erich von Manstein und die deutsche Judenausrottung in Russland* », dans *Jahrbuch des Instituts für Deutsche Geschichte*, Israël, 1975, p. 457-472.

CHAPITRE II

ÉLÉMENTS DE BIOGRAPHIE

Erich, le dixième enfant des von Lewinski, est né le 24 novembre 1887 à Berlin. Après avoir été baptisé, il fut adopté par la plus jeune soeur de sa mère, Frau Hedwig, née von Sperling, mariée à Georg von Manstein. Ces derniers n'avaient pas d'enfant et l'adoptèrent, comme c'était souvent la coutume à l'époque. Erich von Lewinski fut désormais appelé Erich von Manstein⁴⁸. On sait, par ailleurs, que von Lewinski, dont le nom remonte au XVIe siècle, possédait un ancêtre slave et juif⁴⁹. Les familles von Manstein et von Lewinski sont synonymes de tradition militaire au sein de la noblesse prussienne. Certains de ses ancêtres gardaient les frontières de l'Europe déjà au XIIIe siècle. Du côté des von Lewinski comme de celui des von Manstein, seize de ses ancêtres mâles sont des officiers qui ont servi soit le *Kaiser*, soit le Tsar, la famille von Lewinski à elle seule ayant fourni à l'armée pas moins de 7 généraux au cours du XXe siècle. Edward von Lewinski, son père naturel, était un officier d'artillerie qui gravit les échelons militaires jusqu'au grade de commandant de corps d'armée; son père adoptif, Georg von Manstein, était lui aussi un général de division d'infanterie. Cette relation étroite avec l'armée permet donc aux différents auteurs d'affirmer que dès son enfance, Erich von Manstein fut élevé, à l'école comme à la maison, selon les traditions et l'éthique de la vieille caste militaire prussienne auxquelles venait s'ajouter une forte dose de puritanisme luthérien⁵⁰.

Erich von Manstein semble avoir été un enfant de constitution délicate. Cependant, après avoir étudié au lycée de Strasbourg pendant 5 ans, il entre, à l'âge de 13 ans, dans le Corps royal prussien de cadets à Plön et plus tard à Berlin⁵¹. Il y demeure pendant six ans et se développe physiquement à tel point que lors de son entrée dans l'armée régulière, en 1906, il est déclaré apte au service actif. Durant son séjour à Berlin, il sert dans le corps des pages à la

⁴⁸ On sait aussi qu'une autre soeur de sa mère épousa le futur maréchal et président Paul von Hindenburg.

⁴⁹ En effet, Heinrich Himmler avait découvert que von Manstein et le général SS von dem Bach-Zelewski avaient eu, au XVIe siècle, un ancêtre commun d'origine slave. Gerald Reitlinger, *The SS Alibi of a Nation 1922-1945*, Londres, Heinemann, 1956, p. 377.

⁵⁰ Maréchal Lord Carver, « Manstein. Field-Marshal Erich von Manstein », dans Correlli Barnett, *Hitler's Generals*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1989, p. 222.

⁵¹ Von Mellenthin affirme que ce Corps a exercé une influence énorme sur la vieille armée allemande. Il fut fondé en 1717 par Frédéric Guillaume I de Prusse, qui décida de combiner les diverses académies militaires de Berlin en un seul corps de cadets pour les garçons de 11 à 18 ans, réservé à la noblesse. Sa mission était d'éduquer les jeunes qui se destinaient à devenir officiers. Ce corps misait beaucoup sur les capacités académiques et le sens du devoir. L'entraînement militaire n'en constituait qu'une facette. L'accent était mis sur le caractère en vue de créer un mélange harmonieux des meilleurs aspects physique, académique et religieux. L'entraînement encourageait aussi la loyauté envers l'empereur et une dévotion sans borne à la perfection éthique axée sur l'honneur. Von Manstein fut donc élevé dans une atmosphère où primaient la loyauté chevaleresque et le

cour du *Kaiser* Guillaume II. En 1906, après avoir passé ses examens pour entrer à l'école de cadets seniors à Lichterfeld, il est nommé porte-étendard du 3^e régiment de gardes à pied, le régiment de son oncle, le maréchal von Hindenburg. Le 27 janvier 1907, il est promu au grade de lieutenant et le 1^{er} juillet 1911, il est nommé adjudant. Après avoir servi dans l'armée pendant 7 ans, von Manstein entre à l'Académie de la guerre pour y suivre un cours d'officier d'état-major, mais le déclenchement de la Première Guerre mondiale va mettre un terme à ses études.

Trop jeune pour être admis au collège de l'état-major, von Manstein se fit tout de même remarquer dans l'état-major du général von Lossberg qui, en 1917, créa un nouveau système défensif axé sur la profondeur du front. Au cours de la Première Guerre mondiale, il fit son service militaire comme lieutenant et adjudant du régiment de la deuxième réserve de gardes, d'abord en Belgique, puis en Prusse orientale et finalement en Pologne. Il prendra part à la bataille de la Marne, à la capture de la ville de Namur et à la bataille des lacs de Mazurie, bataille importante qui, avec la victoire de Tannenberg, freina l'avance des Russes en Prusse orientale. En novembre 1914, il fut grièvement blessé en Pologne et plus tard servit dans différents états-majors. Il travaille d'abord au sein de la branche opérationnelle de deux quartiers généraux de l'armée, l'un sur le front de l'Est (adjudant de la XII^e armée) et l'autre à l'Ouest (officier d'état-major de la XI^e armée sur le front de Verdun et de la Ire armée à la bataille de la Somme). En 1915, il prend part aux offensives allemandes dans le nord de la Pologne et en Serbie. En 1916-1917, il est capitaine à la bataille de Verdun, sous les ordres du général von Gallwitz, sur la rive gauche de la Meuse. Dès lors, on dit qu'il développa de grandes capacités de tacticien et obtint l'occasion de mieux comprendre les besoins du haut commandement durant une offensive. Il prit part aussi à la bataille de la Somme et aux combats sur l'Aisne. Il fut nommé officier d'état-major chargé des opérations (GSO1) de la 4^e division de cavalerie et plus tard, en mai 1918, GSO1 de la 213^e division d'infanterie. Il prend part aux offensives de Reims en mai et en juillet 1918 et sert sur le front occidental jusqu'à la signature de l'Armistice. Tout au long de la Première Guerre mondiale, von Manstein a servi à titre d'officier subalterne, sans recevoir de distinction particulière, à titre d'officier de régiment ou d'état-major et sans jamais commander des troupes. Von Manstein tire cependant certaines conclusions des violents combats auxquels il prit part et qui vont grandement influencer la rédaction de son plan d'attaque à l'Ouest, en 1940. Selon lui, l'usure des troupes, résultant de

sens du devoir envers l'Allemagne, personnifiée par l'empereur, le suprême seigneur de la guerre. (F.W. von Mellenthin, *German Generals of World War II as I saw them*, Oklahoma, University of Oklahoma, 1977, p. 20).

la vieille méthode d'attaque directe et frontale, était trop grande pour espérer gagner une guerre⁵².

En 1920, il épouse Jutta Sybille von Loesch, fille d'Arthur von Loesch, un propriétaire terrien des environs de Namslau en Silésie. Lui-même n'était pas propriétaire terrien, car sa famille avait perdu ses terres en Prusse orientale aux mains de la Pologne, lors de la révision de la frontière par le traité de Versailles. En revanche, von Manstein était tout de même à l'aise sur le plan financier puisque sa famille ainsi que celle de sa femme avaient reçu une dotation pour leurs services durant la guerre franco-prussienne de 1870-1871, dans laquelle leurs pères, tous deux généraux, avaient commandé des troupes. La perte de la terre familiale influença néanmoins son attitude face à la question orientale⁵³. Le couple eut deux fils, dont l'un, Gero von Manstein, fut tué en Russie pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Durant l'entre-deux-guerres, von Manstein fut l'un des 4 000 officiers sélectionnés par la *Reichswehr* pour préserver les traditions de l'armée prusso-allemande. Il approuva la décision de ses supérieurs qui s'opposèrent au putsch de Kapp en 1920 car, à son avis, l'utilisation de la force contre les autorités était non seulement contraire à la tradition militaire allemande, mais remettait sérieusement en question la position de l'armée vis-à-vis du peuple. Cette opinion, il va la conserver même lorsque les conspirateurs antinazis vont l'approcher. De 1921 à 1923, il commande la VIe compagnie du 5e régiment de chasseurs avec le grade de capitaine, à Angermünde en Poméranie. Après avoir servi avec les gardes-frontières en Silésie, von Manstein fut envoyé compléter sa formation dans la *Reichswehr*. En 1927, il est nommé commandant. Le 1er septembre 1929, il devient officier de l'état-major de l'armée allemande. Il est promu au ministère de la *Reichswehr*, où il s'affaire à diriger le Groupe I de la section des Opérations de l'état-major. Son groupe contrôlait l'état-major du commandant en chef de l'armée et distribuait des tâches à toutes les troupes. Il devait aussi organiser les *Kriegsspiele* et les tournées d'instruction, qui faisaient partie de l'entraînement opérationnel des commandants seniors et des officiers de l'état-major. C'est dans ce cadre que von Manstein participa à la réforme militaire permettant aux officiers, en temps de crise, d'exercer à la fois le commandement attribué à leur grade ainsi que celui de gradé de deux échelons supérieurs au leur.

Lors de la prise du pouvoir par les nazis en 1933, von Manstein est en charge du bataillon de chasseurs du quatrième régiment d'infanterie à Kolberg en Poméranie. Il est promu

⁵² Alistair Horne, *To lose a Battle. France 1940*, Boston, Little, Brown & Company, 1969, p. 150.

⁵³ Carver, *op. cit.*, p. 223.

au rang de colonel, le 1er décembre 1933. Le 1er février 1934, il est nommé chef de l'état-major de la IIIe région militaire à Berlin sous les ordres du général von Witzleben. Bien qu'il ne fasse pas partie de l'élite de l'état-major allemand, n'ayant pas eu la chance de terminer ses études à l'Académie de la guerre en 1913-1914, il occupe néanmoins des postes de la plus haute importance. C'est alors qu'il propose le concept du *Sturmgeschütz*, qui est un véhicule blindé sur chenilles muni d'un canon à charge lourde qui devait apporter un support direct à l'infanterie. Le 1er juillet 1935, il est nommé chef de la branche opérationnelle de l'état-major de l'armée. En octobre 1936, il est promu au rang de major-général et *Oberquartiermeister I*. Selon la constitution de l'armée allemande de cette période, ceci signifiait qu'il était aussi organisateur en chef de l'état-major de l'armée, alors dirigé par le général Ludwig Beck.

Von Manstein décrit son métier à partir des notions traditionnelles de simplicité, de chevalerie et de la conception que se fait un soldat de l'honneur. Il se voit un peu comme le descendant des chevaliers teutoniques, fier de leur devise de *Chevaliers sans peur et sans reproche* au même titre que ses pairs aristocrates et officiers prussiens. C'est en partie ce qui explique le dédain et l'arrogance avec lesquels les aristocrates prussiens regardaient ceux qu'ils considéraient comme de vulgaires parvenus : les politiciens, les industriels et surtout les nazis, qui essayaient de prendre leur place. Ce dédain fut cependant tempéré par le fait que le régime hitlérien était parvenu à rétablir la situation économique et l'ordre dans une Allemagne de Weimar chaotique. Von Manstein et ses pairs tenaient à préserver l'armée, à lui redonner sa puissance d'autrefois afin de sauvegarder la nation. À l'époque, il était d'accord avec von Seeckt pour affirmer que le corps des officiers allemands devait se tenir à l'écart de la politique et se préparer pour le jour où la sécurité externe de l'Allemagne serait confiée à une nouvelle armée.

C'est d'ailleurs à cette époque que, se basant apparemment sur une question d'honneur plutôt que de principe, von Manstein va se plaindre de l'application des lois raciales de l'armée⁵⁴. En 1934, il s'oppose, dans un long memorandum, à cette mesure qui prône le renvoi d'officiers d'origine juive en invoquant l'aspect négatif que cela aurait sur le moral du corps d'officiers allemand. Il est d'avis que ces hommes ne devaient pas être jugés en fonction de la tendance antisémite de certains, mais plutôt comme soldats. Il refuse de se conformer et dépose une plainte devant ses supérieurs. Selon lui, il s'agissait d'un geste de lâcheté de la part de l'armée envers ces soldats qui avaient démontré en s'engageant volontairement qu'ils étaient

⁵⁴ Leonidas E.Hill dans Francis R. Nicosia et Lawrence D. Stokes, *Germans against Nazism, Nonconformity, Opposition and Resistance in the Third Reich. Essays in Honor of Peter Hoffmann*, Berg, N.Y., 1990, p.234.

prêts à mourir pour l'Allemagne. En réponse, le ministre de la Guerre, von Blomberg, exigea sa démission, mais le commandant en chef de l'Armée, von Fritsch, s'y opposa.

Von Manstein participe alors à l'élaboration des plans concernant la réoccupation et la remilitarisation de la Rhénanie. Plus tard, à l'automne 1936, il s'occupe de la réorganisation des gardes-frontières, conformément aux nouvelles conditions décidées par Hitler, qui souhaite une expansion de l'armée en prévision d'une guerre future. L'une des tâches les plus importantes de von Manstein était de formuler un plan de concentration basé sur le rééquipement des forces armées. Un des premiers plans traitait de la « concentration stratégique », nommé aussi « Cas rouge » et présupposait une guerre sur deux fronts au cours de laquelle l'essentiel des efforts serait porté à l'Ouest. En 1937, il participe à l'élaboration du plan « Cas vert », qui présuppose encore une guerre sur deux fronts, mais où l'effort principal de l'armée allemande serait concentré au sud-est, en prévision d'une guerre contre la Tchécoslovaquie.

Après les bouleversements au quartier général de l'armée allemande et après la purge militaire de 1938 où von Blomberg, von Fritsch et Beck perdront leurs postes, von Manstein est transféré à Leignitz en Silésie, la ville natale de sa femme, dans le but de commander la XVIIIe division d'infanterie liée au VIIIe corps d'armée. Son opposition à un réarmement précipité envisagé par Hitler, qui désapprouvait ses relations avec ses anciens patrons von Fritsch et Beck, est sans doute l'une des raisons de son renvoi. Ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté que von Rundstedt va réussir à le réinsérer dans le haut état-major. En effet, bien qu'il eût élaboré des plans pour envahir l'Autriche, von Manstein ne prit pas part à l'occupation. Durant l'*Anschluss*, il entraîne sa division en Silésie où, encore une fois, il se fait remarquer pour ses talents de tacticien⁵⁵. Toutefois, von Manstein prend part à l'occupation de la Tchécoslovaquie lors de la crise des Sudètes. Il était alors chef de l'état-major d'une armée commandée par le colonel-général Ritter von Leeb. Promu au rang de lieutenant-général le 1er avril 1939, il continue de servir comme officier d'état-major. Hitler avait réinséré von Manstein au sein de l'état-major de von Rundstedt, commandant du Groupe d'armées Sud, peu de temps avant le déclenchement de la guerre contre la Pologne.

⁵⁵ L'unité de von Manstein participait souvent à des jeux de guerre organisés par le général Ernst Busch, directeur des activités au quartier général du huitième corps d'armée. Celui-ci préparait une solution à l'avance et le commandant sélectionné pour l'exercice devait répondre « correctement » à la question. Von Manstein était souvent appelé à jouer le rôle des Allemands et de jeunes officiers qui le connaissaient s'amusaient à parier sur la bonne réponse que von Manstein fournirait à Busch. Ceux qui parvenaient à trouver preneur gagnaient toujours leur pari. Von Manstein réussissait toujours à fournir la bonne solution et ses supérieurs le considéraient comme un superbe tacticien. von Mellenthin, *op. cit.*, p. 24.

C'est ainsi que le 7 mai 1939, von Manstein faisait partie du trio d'officiers avec le général von Rundstedt et le colonel Blumentritt, qui élaborera le plan d'attaque « Opération ordre blanc » contre la Pologne. Le groupe d'armée Sud, qui dirigeait la pince droite de l'armée allemande, joua un rôle décisif dans l'anéantissement en un peu plus d'une semaine, des forces polonaises au début de la guerre. Il est à noter que von Manstein tentera en vain de convaincre Hitler de ne pas bombarder la population civile de Varsovie. Le 24 octobre 1939, von Manstein accompagna von Rundstedt sur le front occidental au quartier général de Coblenze, où il rédigea son plan qui, une fois approuvé par Hitler⁵⁶ et perfectionné par l'O.K.W. et l'O.K.H., permit à l'Allemagne de battre la France en l'espace de six semaines.

Les instructions de l'O.K.H. visant l'offensive prescrite par Hitler contre la France sont adaptées aux buts modestes définis dans la directive du 9 octobre 1939, qui prônent une conquête de la côte belge en vue d'opérations aéronavales contre l'Angleterre. Von Manstein, frappé par la médiocrité de cette conception, la considère comme une répétition du Plan Schlieffen de 1914. En examinant le plan de l'O.K.H., le plan « Jaune » ou *Fall gelb*, von Manstein est convaincu qu'au mieux, cette offensive ne déboucherait que sur un succès partiel. Il ne se soucie pas de la neutralité de la Belgique considérant que s'il faut la violer une deuxième fois, il faut s'assurer d'une victoire totale. Von Manstein veut en effet éviter que le plan initial de l'attaque à l'Ouest ne résulte en un choc aussi important que celui de la Grande Guerre. Il est d'avis, pour que l'attaque réussisse, de concentrer l'opération sur l'anéantissement de toutes les forces ennemies au nord de la Somme. L'alternative proposée par von Manstein permettait aux Allemands d'éviter une collision frontale avec les troupes franco-britanniques et coinçait l'élite des troupes ennemies dans le Nord de la France en transposant le point névralgique de l'attaque du nord au sud⁵⁷. C'est ainsi que va débiter sa cabale afin d'attirer l'attention d'Hitler sur son plan désormais connu sous le nom de « Coup de faucille ».

Le 31 octobre, von Manstein fait signer par von Rundstedt le premier de ses six mémorandums en lui adjoignant deux contre-propositions. La première suggère l'abandon de l'offensive. Au lieu d'attaquer, l'armée allemande se ferait attaquer, exaspérant l'Angleterre par des bombardements aériens, pour mieux écraser ensuite l'ennemi sorti de ses fortifications. La seconde contre-proposition s'appliquerait au cas où l'offensive serait maintenue : Manstein

⁵⁶ Nous utilisons ici le terme « approbation » d'Hitler envers le plan de von Manstein tout en sachant que les auteurs ne sont pas unanimes quant à la paternité de la manœuvre de Sedan. Certains prétendent qu'Hitler en est l'auteur véritable et que von Manstein a tout simplement eu la même idée que lui (ce point sera étudié au cours de ce mémoire).

demande, dans ce cas, le renforcement du groupe A (Sud) aux dépens du groupe B (Nord). À son avis, l'issue de la guerre doit absolument se décider sur le continent. L'effet surprise peut être obtenu en lançant une attaque à travers les Ardennes. L'anéantissement des forces ennemies est possible à condition d'attribuer une force blindée suffisante au groupe d'armée A, qui prendrait à revers les forces alliées envoyées à la rencontre du groupe B.

Le 12 novembre, après avoir reporté l'attaque, pour une seconde fois, en raison de mauvaises conditions climatiques, le Führer ordonne un transfert de troupes vers le groupe A. Ce déplacement du centre de gravité dans les Ardennes est un pas décisif, car il s'agit du XIXe corps blindé de Guderian, un corps expérimenté. C'est la première fois que l'idée d'une offensive surprise et de Sedan, comme point d'application, apparaissent dans un ordre d'opérations. Von Manstein ne sait pas où Hitler a trouvé son inspiration. Il ne l'attribue pas à son mémorandum du 31 octobre, qu'il sait ne pas avoir franchi l'O.K.H. Il est possible que le commandant de la XVIe armée, le général Busch, reçu par Hitler quelques jours auparavant, lui ait fait part des idées qui étaient nées à Coblenze. Il est aussi possible, comme le dit von Manstein, qu'Hitler ait trouvé l'idée tout seul. C'est aussi lors du mois de novembre 1939 que von Manstein invite Guderian à Coblenze pour discuter de la possibilité technique de faire franchir les Ardennes à une puissante force de blindés en direction de Sedan. Il s'aperçoit non seulement que les Ardennes sont une fausse protection naturelle, mais qu'il est possible d'atteindre la Somme d'un seul coup. La rencontre donne lieu au mémorandum du 30 novembre qui, pour la première fois, suscite une réponse écrite de la part d'Halder l'avisant que l'O.K.H. refusait de déterminer le point critique de l'attaque avant un premier contact avec l'ennemi. Le 25 janvier, au cours d'une visite de Brauchitsch au commandement de Coblenze, von Manstein l'accuse de ne pas rechercher une décision totale au sujet du front occidental et condamne l'attitude négative qu'a l'O.K.H. à l'endroit de l'offensive en général⁵⁸.

Le 9 février 1940, von Manstein est expulsé de la sphère décisionnelle des opérations et affecté à la direction d'un nouveau corps d'armée, le 38e corps d'infanterie, qu'il doit constituer à Stettin. Sa demande d'exercer le commandement d'un corps de blindés est rejetée, vu son manque d'expérience. Toutefois, avant de partir pour son nouveau poste, von Manstein rencontre le colonel Schmudt et lui expose ses idées. Celui-ci est frappé par la ressemblance du plan de von Manstein avec les idées d'Hitler et s'empresse, dès son retour à Berlin, de communiquer ses impressions au Führer. Hitler décide alors de rencontrer von Manstein le 17 février au cours d'un dîner donné à l'occasion de la nomination de nouveaux commandants.

⁵⁷ Horne, *op. cit.*, p. 151.

Von Manstein rencontre Hitler en privé et lui explique son point de vue jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain, Hitler convoque son état-major pour lui faire part de « son » plan. Brauchitsch et Halder n'ont d'autre choix que de se résigner et de s'appliquer à perfectionner ce plan avec les résultats que l'on connaît.

Au début de la campagne de France, von Manstein n'eut pas la chance de s'illustrer, car son corps d'infanterie, placé sous le commandement de la XIIe armée, agissait davantage à titre de réserve pour couvrir l'attaque des blindés. Nommé général d'infanterie le 1er juin, il devait se diriger en direction du sud-ouest et passer à la défensive. Cependant, dans de la deuxième phase de la bataille, fin mai, lors de l'attaque de la ligne de défense française le long de la Somme, ses troupes furent les premières à réussir une percée à l'ouest d'Amiens. Sa mission devait demeurer purement défensive tandis que les chars d'assaut continuaient leurs opérations jusqu'aux ports de la Manche, mais von Manstein proposa une attaque préventive qu'il ne fut autorisé à lancer que lorsque la totalité de la IVe armée de von Kluge eut traversé la Somme. Le 5 juin, von Manstein franchit la Somme à Picquigny. Les chars de Rommel purent exploiter cette brèche, mais von Manstein le devança dans sa poursuite de sorte que son 38e corps d'armée fut le premier à atteindre et franchir la Seine à Vernon, le 10 juin 1940, marchant plus de 60 km en une seule journée. Von Manstein atteint Le Mans le 19 juin puis Angers en bordure de la Loire. Hitler lui ordonne ensuite de poursuivre vigoureusement les Français et d'occuper les villes de Tours, Nancy et Verdun. Le jour de l'Armistice, le 22 juin 1940, les troupes de von Manstein terminent leur mission en s'établissant de l'autre côté de la Loire.

À l'annonce de la préparation de l'attaque contre l'Angleterre, von Manstein reçoit l'ordre de préparer le débarquement initial sur la côte Sud de l'Angleterre. En effet, le 17 juillet 1940, l'O.K.H. émet des plans pour l'opération « Otarie ». Il se rend donc au bord de la Manche établir ses quartiers au Touquet, près de Boulogne, pour y entraîner ses troupes. Von Manstein proposera quelques idées pour cette attaque qui resteront sans réponse. En fin de compte, après les déboires de la *Luftwaffe* et l'incapacité de l'Allemagne à maîtriser la mer, l'attaque fut abandonnée.

À l'aube du déclenchement du plan « Barbarossa », le 22 juin 1941, von Manstein reçoit le commandement d'un nouveau corps de *panzers*, le 56e, qui fait partie du groupe d'armée Nord de von Leeb, en Prusse orientale, près de Tilsit. Ses troupes sont rattachées au fer de lance du IVe groupe blindé, commandé par Hoepner. La division SS *Totenkopf* devait avancer derrière les chars pour nettoyer le terrain. Lors du déclenchement de l'opération, von

⁵⁸ *Ibid.*, p. 157.

Manstein perce le front russe avec rapidité et réussit à franchir la Dvina près de Dvinsk, capturant du même coup les ponts de la Dubisa, d'Oukmergé et de la Dvina avant qu'ils ne sautent. Von Manstein connaissait bien la région, s'y étant déjà battu pendant la guerre de 1914. Son objectif était de ne laisser aucun répit aux Soviétiques pour éviter toute défense organisée, mais il dut s'arrêter, contre son gré, quatre jours plus tard, à une distance de plus de 320 km de son point de départ et à environ 145km de l'unité allemande la plus proche. Il attendra une semaine que les autres unités allemandes le rattrapent plutôt que de poursuivre sa route vers Leningrad ou Moscou comme il l'aurait souhaité. L'O.K.H. ne souhaite pas voir le groupement blindé de Hoepner se jeter d'un bloc sur Leningrad et cela, même s'il a déjà fait une brèche dans la ligne Staline. Leningrad, qui est à 180 km, doit être encerclée. Le 56e corps blindé de von Manstein constitue l'aile Est de cette manoeuvre d'encerclement. Le 15 juillet 1941, il fonce vers le lac Ilmen, au sud de Leningrad. Il doit contourner ce dernier, prendre l'ancienne ville hanséatique de Novgorod et couper à Tchoudovo la voie ferrée Moscou-Leningrad. Von Manstein connaît toutefois des difficultés : il se fait encercler au sud du lac Ilmen par un retour offensif de la 1ère armée soviétique, dont il se dégage non sans avoir perdu du matériel et même quelques documents d'état-major qui mettent en jeu son commandement. Le 18 juillet, la crise est surmontée, mais la marche des troupes de von Manstein sur Tchoudovo est stoppée, car on juge les abords du lac Ilmen impraticables aux chars.

Le 12 septembre 1941, promu à la tête de la XIe armée, à l'extrême Sud du front de l'Est, von Manstein rejoint le groupe d'armée Sud dirigé par von Rundstedt. La XIe armée a récemment franchi le Dniepr. Sa mission est de saisir Rostov, pour permettre de traverser le Donetz en vue d'occuper la Crimée, privant ainsi les Soviétiques de leurs bases aériennes utilisées pour bombarder les puits de pétrole roumains. C'est à Kertch, en Crimée, lors de la première occupation de cette région par les Allemands, que les Russes subirent sur une grande échelle les premières atrocités allemandes. Dès le 12 juin 1941, von Manstein avait rédigé, en appendice à l'un de ses ordres, une directive traitant du comportement des troupes en Russie. Cette directive encourageait les troupes à employer des mesures violentes contre les « instigateurs bolcheviques, les francs-tireurs, les saboteurs et les Juifs ». L'*Einsatzgruppe D*, formé de SS, du SD, de la Gestapo et d'autres unités policières, était attaché à des forces placées sous le commandement du chef de la XIe armée. Ces unités furent responsables de l'extermination en masse de milliers de Juifs par exécutions, pendaisons, gaz et noyades. Bien que von Manstein connût l'existence de ces exécutions, car il avait donné l'ordre de ne pas procéder à des liquidations dans un périmètre de 200 km autour de son quartier général, il nia le tout vigoureusement lors de son procès. On sait, par ailleurs, que von Manstein fut l'auteur

d'une déclaration fortement incriminante, le 20 novembre 1941⁵⁹. Manstein demeurait sceptique quant aux résultats de la politique de tolérance prônée par l'armée envers les éléments non bolcheviques de la population à l'Est. S'il était prêt à faire l'expérience de la collaboration non politique dans d'étroites limites, il avouait qu'il était bien difficile de rallier la population soviétique : « En dernière analyse, ses intérêts...sont différents des nôtres ». Aux dires de certains auteurs, Manstein approuvait tacitement le travail des équipes d'action du S.D. À Simféropol, les services de sécurité S.S., qui avaient mis la main sur le fichier des agents du N.K.V.D. assassinèrent systématiquement tous ceux dont les noms figuraient sur les listes. La liquidation des Juifs eut lieu dans son secteur avec tout autant de férocité qu'ailleurs⁶⁰. Son passage en Crimée fut également marqué par l'affaire Sponeck⁶¹.

C'est le 8 mai 1942 que commença la première des offensives préliminaires en Crimée. Von Manstein réussit à reconquérir Kertch, que les Russes avaient repris durant l'hiver. En dix jours, la XI^e armée fit 170 000 prisonniers, au prix de moins de 8000 morts, blessés et disparus. Son objectif suivant fut la prise de Sébastopol, la première bataille d'artillerie de la Deuxième Guerre mondiale. Von Manstein mit en ligne 208 batteries et fit précéder l'assaut de

⁵⁹ « Cette lutte, à la vie à la mort, n'est pas menée contre la seule armée soviétique selon les règles traditionnelles...Le système judéo-bolchevique doit être extirpé une fois pour toutes. Il ne doit jamais plus pouvoir intervenir dans notre espace vital...Aussi le soldat allemand est-il le porteur d'une idée nationale et le vengeur de toutes les cruautés commises contre le peuple allemand...Les troupes doivent vivre dans une très large mesure sur le pays et elles doivent, en outre, mettre des stocks aussi importants que possible à la disposition de l'arrière. Particulièrement dans les villes ennemies, une grande partie de la population devra souffrir de la faim. Malgré tout, on ne doit pas, par un sentiment d'humanité mal compris, donner quoi que se soit de ce que nous envoie la patrie, ni aux prisonniers, ni à la population, pour autant qu'elle n'est pas au service de la *Wehrmacht*. Le soldat allemand doit comprendre la nécessité des dures représailles exercées contre les Juifs, initiateurs intellectuels du terrorisme bolchevique. Elles sont d'ailleurs nécessaires pour étouffer dans l'oeuf tous les soulèvements, dont la plupart du temps les Juifs sont les instigateurs... » Gilbert Badia, *Histoire de l'Allemagne contemporaine (1917-1962)*, Paris Éditions Sociales, 1964, p. 161. Quant aux éléments antiallemands : « La population doit davantage craindre nos représailles que celles des partisans ». D'un autre côté, nous dit Dallin, l'occupant consentit à faire quelques efforts pour s'assurer de l'appui d'une fraction, au moins, de la population. Dallin cite von Manstein qui affirmait que : « La passivité de nombreux éléments passant pour antisoviétiques doit céder la place à la décision sans équivoque de passer à une coopération active (dans la lutte) contre le bolchévisme. Lorsque cette détermination n'est pas apparente, il importe de la provoquer de force par des mesures appropriées ». Pour le commandement militaire, le principe de base était de traiter « avec justice tous les éléments non bolchevistes de la population ». Les forces d'occupation avaient ordre de strictement « respecter les coutumes religieuses, spécialement celles des Tartares musulmans » ; il était interdit de confisquer « la dernière vache, la dernière poule ou le dernier sac de grain des paysans ». Il y avait un barème compliqué de primes et de récompenses au bénéfice des habitants qui aidaient activement les Allemands. Voir Alexander Dallin, *La Russie sous la botte nazie*, Paris, Fayard, 1970, p. 201.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 202.

⁶¹ Le 29 décembre 1941, les Soviétiques attaquèrent Feodosia et le général Graf von Sponeck ordonna à ses troupes de se retirer de la ville en y abandonnant leur matériel. Von Manstein le démit de ses fonctions. Par la suite, von Sponeck exigea que sa cause soit entendue en cour martiale, mais le juge de ce tribunal était Göring. Il condamna von Sponeck à mort. Hitler, toutefois, commua sa peine en emprisonnement à vie. Von Sponeck fut abattu en juillet 1944, suite au complot contre Hitler. Certains auteurs reprochent à von Manstein d'avoir démis von Sponeck trop rapidement et le tiennent responsable de sa mort.

son infanterie d'un bombardement de cinq jours. Le siège de Sébastopol lui livra 90 000 prisonniers et priva les Soviétiques de leur base navale principale sur la mer Noire. Après la chute de la forteresse de Sébastopol, von Manstein deviendra le "héros de la Crimée". Il se verra offrir en récompense l'un des anciens palais impériaux de la "Riviera" criméenne et en juillet 1942 le rang de maréchal. La victoire de Sébastopol représente, néanmoins, une cruelle saignée et les milliers de soldats perdus en Crimée, au printemps 1942, manqueront à l'automne devant Stalingrad.

Une fois la Crimée occupée, le maréchal Erich von Manstein est désigné par Hitler pour en finir avec Leningrad. Le nouveau maréchal installe donc à Leningrad l'arsenal qui lui a permis de prendre Sébastopol. Fin juillet, les Allemands avaient massé 21 divisions d'infanterie, une division de chars et une brigade autonome d'infanterie devant Leningrad ainsi qu'aux environs de Mga et de Sinyavino. Le 4 septembre, les Russes attaquent au sud de Schlüsselburg et les troupes allemandes autour de Leningrad sont prises à revers. Le siège de la ville se transforme en bataille pour empêcher l'encerclement des troupes allemandes. Von Manstein parvient à sauver la situation en contre-attaquant sur les côtés de la poche dessinée par l'avance soviétique et anéantit l'adversaire. Cette opération de dégagement qui se termine en octobre consomme les munitions accumulées pour l'assaut contre Leningrad. La saison est maintenant trop avancée pour penser reprendre l'attaque contre Leningrad. Von Manstein qui avait perdu 60 000 hommes, 200 chars, 600 canons et mortiers dut quitter le secteur avant la fin de sa mission pour se diriger vers Stalingrad. Le 21 novembre 1942 à Vitebsk, il reçoit l'ordre de prendre un nouveau commandement.

Afin de répondre à l'urgence posée par l'encerclement de la VIe armée de von Paulus, von Manstein obtint la direction d'un nouveau groupe d'armées, le Groupe d'armées du Don et passe directement sous les ordres d'Hitler. À son avis, Hitler, qui ne pouvait diriger seul toutes les opérations aurait dû nommer un conseiller militaire à l'O.K.W. et un commandant suprême en charge du front de l'Est, mais Hitler fera la sourde oreille jusqu'à la fin du conflit. Von Manstein a pour mission « d'arrêter l'offensive ennemie et de restaurer les positions telles qu'elles étaient auparavant ». Il commande la VIe armée (enfermée dans Stalingrad et clouée au sol par l'ordre d'Hitler), la IVe armée blindée (réduite à la 1VIe division motorisée), la IIIe armée roumaine (dont seule l'aile gauche est intacte) et la IVe armée roumaine (plus détruite encore que la IIIe). Il dispose également des restes du 48e corps blindé et du détachement d'armée Hollidt, formé d'un amalgame de troupes allemandes et roumaines. Plusieurs divisions blindées sont en route, dont la 23e venant du Caucase et la 6e arrivant de France, pour

reconstituer la IVe *Panzerarmee* au sud de Stalingrad afin de dégager von Paulus et la VIe armée. Toutes ces troupes sont fatiguées, diminuées et dispersées.

Dès le début, Hitler et von Manstein ne s'entendent pas sur la vraie nature de la mission du maréchal, qui consiste à lancer une offensive de manière à atteindre Stalingrad et sauver la VIe armée encerclée dans cette ville au nom symbolique. Hitler qui tient à s'y accrocher y voit un autre Verdun. La vision de von Manstein est à l'opposé de celle d'Hitler. Alors que von Manstein veut dégager la VIe armée et l'utiliser ailleurs, craignant que tout le front Sud ne soit en danger, le Führer impose à von Manstein des conditions irréalisables en refusant d'abandonner la Volga et en obligeant von Paulus à demeurer dans Stalingrad. Von Manstein tente de lui faire comprendre que la seule façon de dégager la VIe armée serait une sortie de cette dernière vers l'ouest, jumelée à une attaque de la IVe *Panzer* en direction du nord-ouest contre les forces russes qui séparent les assiégés. Cette tentative infructueuse sera baptisée « Tempête d'hiver ».

Le 12 décembre, les forces de von Manstein attaquèrent sur un front précis en bordure du chemin de fer du Caucase en direction de Stalingrad, avançant de 45 km malgré la farouche résistance des Russes. Le 19 décembre 1942, le général Hoth parviendra à 50 kilomètres du périmètre Sud de la ville. Si la VIe armée s'était mise en marche à ce moment là, comme le prétendent certains généraux allemands, elle aurait pu se libérer, mais Hitler apposa son veto à l'idée, opposé à ce que von Paulus abandonne la ville aux troupes soviétiques. Hoth, pensant toujours que si la VIe armée réussissait sa sortie, elle pourrait opérer sa jonction avec la IVe *Panzer* et se replier sur Kotelnikovski et, ce faisant, sauver la vie de quelque 200 000 hommes, fut incapable de franchir les derniers 50 kilomètres en raison du nombre trop élevé de troupes ennemies. L'initiative de dégagement arriva trop tard et se solda par un échec. Le 25 décembre, von Manstein donne l'ordre à Hoth d'abandonner sa poussée sur Stalingrad et d'envoyer une de ses trois divisions blindées sur le front du Don pour sauver l'armée du Caucase qui serait complètement encerclée à son tour, si les Russes parvenaient à prendre Rostov⁶².

Le 16 décembre 1942, la Ière armée soviétique franchit le Don et attaque le centre du front italien. Le commandement allemand craint pour Rostov et redoute l'encerclement d'un million d'hommes. Les troupes allemandes du Caucase et du Don durent par conséquent battre en retraite aussi rapidement que possible et abandonner la VIe armée afin d'éviter d'être encerclées. Après le désastre de Stalingrad, la lutte stratégique opposant von Manstein et Hitler se poursuit. Von Manstein préconise une stratégie axée sur la mobilité et basée sur la

destruction des armées ennemies. Il veut se retirer d'un front trop étendu au Sud et réduire le nombre de troupes consacrées à la défense du front pour permettre à une réserve d'être utilisée au cours d'une offensive. Il veut renverser la tendance de l'armée allemande d'exposer son flanc gauche en s'avançant trop loin en territoire ennemi et offrir la chance aux Soviétiques d'avancer vers l'ouest exposant ainsi leur flanc droit à une contre-attaque. Or, Hitler ne veut absolument pas abandonner la région du Caucase et le bassin du Donetz, car il prétend en avoir besoin pour des raisons économiques et politiques pour poursuivre la guerre. Il affirme aussi que les Russes accuseront des pertes sévères en attaquant des positions solidifiées. La position hitlérienne, basée sur l'épuisement de l'ennemi, témoigne d'un manque total de stratégie à moyen et long termes. Désormais, von Manstein ne fera que répondre à des situations d'urgence qui se succéderont sans arrêt.

Le 28 décembre, Hitler se décide à replier le groupe d'armée A du Caucase sans pour autant renoncer à cette région. Von Manstein souhaite un repli rapide sur Rostov alors qu'Hitler exige une retraite étape par étape. Pendant ce temps, l'avance soviétique se poursuit, si bien que le 7 janvier 1943, une avant-garde russe blindée arrive à 40 km de Rostov et manque d'enlever le maréchal von Manstein de son quartier général de Novotcherkassk. Le 22 janvier, von Manstein obtient la permission de faire repasser le Don à la 1ère *Panzerarmee*. Le 6 février, il reçoit le commandement du groupe d'armée Sud, dont le secteur s'étend jusqu'à l'ouest de Kharkov. Le 7 février, ses troupes se retirent derrière le Don tandis que celles de von Kleist abandonnent le Caucase pour se diriger vers la région du Kouban.

Lors de retraites subséquentes, von Manstein raccorde le front craquelé allemand empêchant les Russes de traverser le Dniepr. Une violente contre-attaque se solde par la reprise de Kharkov, le 14 mars 1943. Au nord, Kempff avait lui aussi reconquis Belgorod et von Manstein aurait bien aimé convaincre Busch, du groupe d'armée Centre, de coopérer à l'élimination du saillant à l'ouest de Kursk, mais ce dernier refusa. Or, l'anéantissement de ce saillant s'avéra être l'objectif de l'offensive d'été 1943, soit l'opération *Zitadelle*. C'est maintenant au tour des Allemands de pratiquer systématiquement la politique de la terre brûlée. Le 7 avril 1943, un rapport officiel soviétique témoigne d'exécutions et de pendaisons massives, de viols, de déportations en Allemagne de milliers de civils, de prisonniers morts de faim ou assassinés, dans les zones récemment occupées. Le rapport souligne que la plupart des exécutions de civils avaient été perpétrées par l'armée allemande, et non pas par la Gestapo ou le SD.

⁶² William S. Shirer, *Le Troisième Reich. Des origines à la chute*, Paris, Stock, 1960, p. 299.

Lors de l'hiver 1942-1943, Henning von Tresckow, officier d'état-major au quartier général du groupe d'armée Centre, proposa à von Manstein de se joindre à la résistance contre Adolf Hitler. Le général Beck avait déjà écrit à von Manstein, lui disant que la guerre ne pouvait pas être gagnée et qu'il fallait faire quelque chose pour arrêter Hitler. Von Manstein lui avait répondu qu'une guerre « était perdue seulement lorsqu'on la considérait perdue ». Le capitaine Kaiser, autre résistant, notait, le 6 avril 1943, dans son journal que le nom de von Manstein devait être définitivement rayé de la liste des comploteurs. Suite à la reddition signée par Paulus à Stalingrad, von Manstein, dégoûté par le geste de ce dernier, se détourna de la résistance et réaffirma sa loyauté envers Hitler. Durant l'été 1943, le résistant Gersdorff visita le quartier général de von Manstein à Zaporozhe. Von Manstein était d'accord pour dire qu'un changement était essentiel, tout en affirmant qu'il ne pouvait en suggérer un à Hitler, n'étant pas dans ses bonnes grâces et que Kluge et von Rundstedt étaient les seuls à pouvoir le faire. Il rejeta également l'idée d'une action concertée par tous les maréchaux en affirmant que « les maréchaux prussiens ne se rebellent pas ». Gersdorff lui dit alors que ce qu'il désirait vraiment était tuer Adolf Hitler. Von Manstein répliqua qu'il n'était pas d'accord avec cette option, car elle ruinerait l'armée. Gersdorff lui transmit donc la demande de Kluge lui intimant de se tenir prêt, dans l'éventualité d'un coup d'État, à assumer le rôle de chef d'état-major de la *Wehrmacht*. Von Manstein répondit qu'il serait toujours loyal et disponible à un gouvernement légitime. Plus tard, il dira que, préoccupé par la situation militaire et désintéressé de tout ce qui se rattache à la politique, il n'avait fait que son devoir de soldat.

En mars 1943, l'Allemagne avait besoin d'une victoire spectaculaire à l'est pour compenser la défaite de Stalingrad. Von Manstein, l'auteur de la dernière offensive sur le front de l'Est avait donc suggéré deux plans. Le premier était d'attaquer début mai, avant que les Russes ne soient prêts et ainsi disloquer leurs préparations par un mouvement de pinces contre le saillant de Kursk; le second suggérait d'attendre l'offensive russe, reculer devant elle et ensuite lancer une attaque de flanc à partir de la région de Kiev et refouler les lignes de l'ennemi. Il fallait laisser les Russes reprendre le bassin du Donetz et contre-attaquer ensuite avec vigueur en attirant les troupes soviétiques jusqu'au Dniepr inférieur. Les forces blindées allemandes foncraient alors depuis Kharkov à toute vitesse vers le sud-est acculant les attaquants à la mer d'Azov. Pour von Manstein, la défense mobile était la seule carte possible. Les défenses statiques lui paraissaient inutiles car les Allemands n'avaient pas assez de troupes pour défendre toute l'étendue du front. Ce second plan était fondé sur les principes de la guerre

de mouvement. Hitler rejeta cette deuxième option que favorisait von Manstein la disant trop risquée sur le plan politique. En réalité, Hitler refusait de céder du terrain⁶³.

Certains maréchaux, dont Zeitzler, penchaient eux aussi en faveur d'une attaque limitée contre Koursk, solution qui leur paraissait moins risquée. Hitler ne respecta pas l'idée de base du premier plan, qui devait se réaliser avant le mois de mai. Voulant accroître ses forces afin d'augmenter ses chances de réussite, il attendit jusqu'au 5 juillet avant d'attaquer, mais ce furent les Russes qui bénéficièrent de ce répit. L'opération *Zitadelle* prévoyait l'encerclement des forces ennemies dans le saillant de Koursk. En fait, malgré une poussée profonde de la pince de von Manstein au sud, la pince Nord fut défaite par la ténacité et la défense élastique des Russes, qui se transforma en contre-attaque sur le flanc allemand et dégénéra en grande contre-offensive soviétique que les Allemands ne purent plus contenir.

Malgré la réussite des opérations conduites par von Manstein, la menace soviétique continua. Les troupes ennemies réussirent à s'implanter de l'autre côté du Dniepr. Au début de novembre, Kiev va devenir le point critique. Encore une fois, Hitler et von Manstein ne s'entendent pas sur les priorités. Hitler veut conserver la région à tout prix pour des raisons économiques tandis que von Manstein affirme que tout le groupe d'armée pourrait être décimé si l'on essaie en vain de sauvegarder cette région. Kiev finit par tomber le 6 novembre 1943. Le 4 janvier 1944, von Manstein rencontre à nouveau Hitler et lui demande la permission de quitter la région du Dniepr et de la Crimée afin de reconstituer une armée en réserve à Rovno, à 320 km à l'ouest de Kiev. Il exige aussi des renforts afin de sauver l'Ukraine d'un désastre. Hitler refuse. À la mi-février, l'offensive d'hiver soviétique a repoussé les troupes de von Manstein pratiquement jusqu'au Bug. À la mi-mars, les Soviétiques ont franchi le Bug en quelques endroits et menacent de se rendre jusqu'au Dniestr. Von Manstein propose donc à Hitler un redéploiement des VIe et VIIIe armées de von Kleist pour couvrir la région entre le Dniestr et le Prout. Il lui demande également des renforts pour empêcher son aile gauche d'être acculée au pied des Carpathes ou derrière Lvov. Hitler ne veut rien entendre de ces arguments qui préconisent une retraite tactique afin de diminuer la pression des Russes. Néanmoins, avec ses renforts, von Manstein parvint encore une fois à éviter l'encerclement et à sauver ses 22 divisions du front centre, dont quelques unes des meilleures divisions blindées de l'armée allemande. La vigueur avec laquelle von Manstein soutenait ses idées irrita Hitler à un point tel que le 30 mars 1944, après lui avoir remis les épées de sa croix de chevalier, il le remplaça par Model en disant que le temps des grandes manoeuvres était révolu et que désormais il fallait

⁶³ James L. Collins Jr et al., *Les généraux d'Hitler et leurs batailles*, Paris, Bordas, 1981, p. 167.

résister mètre par mètre. Hitler avait, en effet, commencé à éprouver de la méfiance à l'égard de von Manstein dès l'époque de son commandement du groupe d'armée Sud à cause de son attitude réaliste et de son insistance à obtenir la permission de se replier. Il l'avait surnommé le « stratège de pot de chambre »⁶⁴. Von Manstein raconte dans ses mémoires que l'entretien qu'il eut avec Hitler lors de son renvoi se déroula de façon correcte et courtoise voire quasi amicale. Von Manstein demeura chez lui jusqu'à la fin de la guerre, se rendant personnellement au maréchal Montgomery, dans le Schleswig-Holstein, en mai 1945.

À titre de dirigeant de la *Wehrmacht*, von Manstein fut tenu responsable des crimes commis dans son secteur où la *Wehrmacht* était légalement maîtresse, non seulement par des unités ou des personnes qui en faisaient partie, mais aussi par les membres de formations paramilitaires ou policières. Ainsi, si dans son territoire d'opération des détachements spéciaux sévissaient, soi-disant à l'insu du commandement de la *Wehrmacht* ou sans son consentement, cela ne modifiait en aucune façon la responsabilité de son commandant. Indépendamment de ces réflexions générales, nous dit Szymon Datner, les archives de la *Wehrmacht* ont fourni des preuves convaincantes selon lesquelles l'O.K.W. avait non seulement connaissance de l'existence de ces détachements, mais les considérait comme « personnel militaire auxiliaire », relevant de la juridiction militaire⁶⁵.

Il existait cependant, lors du procès de von Manstein, parmi les militaires anglo-saxons un désir grandissant de mettre un terme aux procès contre les criminels de guerre. À la fin de 1946, 447 procès seulement étaient prêts à être entendus, même si aucun des 1341 suspects n'avait été arrêté. À la fin de 1947, le général Robertson essayait encore de convaincre le nouveau secrétaire d'État à la Guerre, Emmanuel Shinwell, d'ordonner un arrêt complet des procès des criminels de guerre. Les débats vont néanmoins se poursuivre et culminer avec le procès d'Erich von Manstein. À l'époque, face au mouvement d'opposition répandu en Allemagne contre la poursuite des procès, Ernest Bevin et Sir Hartley Shawcross continuaient de penser qu'il fallait aller de l'avant. Le procès du maréchal von Manstein eut lieu malgré des protestations en Grande-Bretagne à l'intérieur et à l'extérieur du Parlement. Une souscription publique fut lancée pour lever des fonds pour la défense de von Manstein par des avocats britanniques, qui décrivaient le procès comme « tardif pour un général allemand d'un âge

⁶⁴ *Ibid.*, p. 166.

⁶⁵ Un de ces documents rapporte notamment que « les membres des formations policières, dont ceux de la division *SS-Totenkopf*, déployant leurs activités dans le territoire d'opération doivent être considérés, conformément aux ordres du haut-commandement du 20 septembre 1939, comme personnel militaire auxiliaire relevant de la juridiction de la *Wehrmacht* ». Szymon Datner et al., *Le Génocide nazi 1939-1945*, Pologne, Wydawnictwo Zachodnie, 1962, p. 12-13.

avancé ». Plusieurs voyaient dans cet appui aux officiers allemands un moyen détourné pour faire profiter l'Ouest de leur expérience.

Le procès de von Manstein commença à Hambourg en août 1949. Le maréchal fut trouvé coupable de 9 des 17 chefs d'accusations retenus contre lui, dont celui de ne pas avoir protégé la vie des civils. Il fut acquitté des charges de non-respect de la convention de Genève, mais trouvé coupable d'avoir utilisé des prisonniers de guerre pour des travaux de construction et de déminage ainsi que d'avoir autorisé la déportation de civils vers des usines en Allemagne. Il fut également accusé de ne pas avoir pris des mesures suffisantes pour prévenir certaines « irrégularités » dans son secteur de commandement. Condamné à 18 ans d'emprisonnement, il n'en fit que trois⁶⁶. En effet, il reçut un congé en 1952 afin de se faire opérer aux yeux et fut finalement relâché en mai 1953. En 1956, il fut appelé auprès du chancelier Konrad Adenauer à titre de conseiller pour la reconstruction de la nouvelle armée allemande et prononcera une déclaration sur l'honneur du soldat allemand. À ce niveau, son influence est réelle puisqu'il est consulté de façon régulière par les pères fondateurs du Service Blank (Heusinger, Speidel, Kielmanssegg, de Maizière, notamment). Il mourut, à Irschenhausen, près de Munich, le 12 juin 1973, à l'âge de 85 ans

CHAPITRE III

ÉVOLUTION DES PERCEPTIONS CONCERNANT LA CARRIÈRE MILITAIRE DE VON MANSTEIN DURANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

S'il existe un consensus à l'endroit de von Manstein, c'est bien sur son talent indéniable pour les questions militaires. L'encensement par les proches et des ennemis du maréchal de son esprit stratégique est une constante observée au cours des décennies étudiées par ce mémoire. Von Manstein suscite l'admiration de ses subalternes et de ses adversaires, même si certains généraux soviétiques ont tendance à relativiser les proportions numériques des troupes engagées par les deux parties⁶⁷. La présentation des campagnes auxquelles von Manstein fut mêlé ayant fait l'objet du chapitre précédent, celui-ci traitera plus

⁶⁶ Douglas Botting, *In the Ruins of the Reich*, Londres, George Allen & Unwin, 1985, p. 212-213.

⁶⁷ On peut voir à ce sujet la critique que fait le maréchal soviétique Eremenko lorsqu'il affirme que von Manstein cherche à induire en erreur ses lecteurs. À son avis, Manstein minimise par tous les moyens la puissance de ses unités et manipule les rapports de force entre ses troupes et celles des Soviétiques à Stalingrad. À son avis, les chiffres avancés par von Manstein dans ses mémoires ne sont que des mensonges. Eremenko est cependant d'accord pour affirmer que von Manstein possédait une « vaste expérience militaire et de grandes capacités de chef de guerre ». Voir maréchal A.I. Eremenko, *Stalingrad. Notes du Commandant en chef*, Paris, Plon, 1963, p. 412.

particulièrement des commentaires des différents auteurs à son sujet, répertoriés selon les bornes chronologiques précédemment fixées.

1. L'époque de la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945).

Les écrits sur les activités de von Manstein publiés durant la période de la guerre et recueillis pour ce mémoire sont peu nombreux. Étant donné que la plupart des participants à ce conflit ont rédigé leurs mémoires dans les années 1950, les ouvrages comprenant des commentaires à l'endroit de von Manstein sont rares. Non seulement la majorité des écrits retracés traitant de la question militaire se contentent souvent de raconter les événements de telle ou telle bataille sans porter de jugement sur le général en chef des opérations, mais les articles qui présentent un minimum de commentaires à son endroit sont pour la plupart à tendance largement propagandiste. Tous les auteurs lui reconnaissent un grand talent, mais chacun sert la cause de sa patrie. L'analyse du conflit et de ses participants n'aura lieu qu'après la guerre.

Du côté de l'URSS, la barrière de la langue a limité notre enquête. Bien qu'on puisse citer des ouvrages comme ceux de Boris N. Polevoi, un ancien correspondant de guerre soviétique qui parcourut le front durant le conflit, ceux-ci ne recèlent pas d'articles traitant véritablement de von Manstein⁶⁸. Ils relatent des passages importants de la guerre russo-allemande du point de vue soviétique, mais n'offrent pas de commentaires directs sur le maréchal.

Du côté anglo-saxon, nous avons retracé l'article du *Time Newsmagazine* paru le 10 janvier 1944, qui traite du rôle de von Manstein lors du repli des troupes allemandes vers la frontière polonaise durant l'hiver 1943-44. On le décrit comme tacticien doué qui, malgré son génie militaire, « ne peut empêcher les défaites allemandes de se répandre telle la gangrène sur une blessure non traitée ». On ajoute que même si son recul derrière le Dniepr eut lieu de façon magistrale, ses retraites successives ne faisaient que reporter la défaite allemande finale à plus tard. Ses contre-attaques sont « brillantes » mais futiles. L'auteur soutient que von Manstein manquait d'imagination et pratiquait ce que les Russes appelaient communément la stratégie

⁶⁸ On pense ici à des ouvrages traduits comme *From Belgorod to the Carpathians: From a Soviet War Correspondent's Notebook*, New York, Universal, 1947, 164 p, ou *To the Last Breath*, Londres, Hutchinson, 1945, 79 p. On peut aussi ajouter des ouvrages comme *Russians Tell the Story: Sketches of the War on the Soviet-German Front*, Londres, Hutchinson, 1944, 146 p, ou des ouvrages qui traitent de batailles où von Manstein était impliqué directement telles que *Sebastopol, November 1941-July 1942*, Londres, Hutchinson, 1943 p. 9-76, l'ouvrage de Boris I. Voitekhov *The Last Days of Sevastopol*, Londres, Cassell, 1943, 150 p, et

du buffle, c'est-à-dire une attaque combinée de chars d'assaut et d'avions sur un point précis du front ennemi. C'est une tactique comprenant deux faiblesses : d'une part, elle surestime la valeur de l'équipe char-avion et d'autre part, elle sous-estime la valeur des soldats russes à qui les batailles de Stalingrad et de Kursk avaient donné la confiance et l'expérience nécessaires pour faire d'eux l'épine dorsale de chaque armée soviétique active. L'auteur de l'article affirme que par trois fois déjà, soit à Stalingrad, Kursk et Jitomir, ces troupes avaient vaincu von Manstein, mais que celui-ci refusa d'en tirer une leçon, car cela revenait à dire que tout espoir était vain et que « le Slave avait battu la *Blitzkrieg* du *Junker* allemand »⁶⁹. Cet article reconnaît donc le grand talent militaire de von Manstein. Le simple fait de l'avoir mis en page couverture du magazine démontre l'importance qu'on lui accorde. Par contre, la saveur de l'article n'en demeure pas moins partisane quoique certaines analogies confirment le débordement des troupes soviétiques sur l'armée allemande et l'incapacité de celle-ci à les retenir. Les études spécialisées devaient confirmer dans les années suivantes qu'en 1944 la guerre était bel et bien perdue pour les Allemands et cela malgré les brillantes manoeuvres de von Manstein pour sauvegarder le front.

celui d'Aleksei N. Tolstoï intitulé *My Country: Articles and Stories of the Great Patriotic War of the Soviet Union*, Londres, Hutchinson, 1944, 117 p.

⁶⁹ *Time*, *op.cit.*, p. 13-15.

2. Le temps des procès (1945-1953)

Cette période relativement riche en témoignages de participants au conflit recoupe aussi les premiers ouvrages dits spécialisés qui traitent des événements militaires. La tendance à évaluer positivement les actions militaires du maréchal se poursuit durant ces années. Liddell Hart résume bien la pensée des experts lorsqu'il affirme que le maréchal von Manstein était sans aucun doute le plus « doué » de tous les généraux allemands⁷⁰. Auteur d'un livre clé sur la guerre mécanisée, qui inspira bon nombre d'experts allemands en la matière, notamment Rommel et Guderian, Liddell Hart affirme que von Manstein possédait un superbe sens stratégique combiné avec une compréhension de l'arme mécanisée, bien supérieure à celui des autres généraux d'infanterie. Il ajoute que, contrairement à certains enthousiastes de la guerre mécanisée, von Manstein ne perdit pas de vue la nécessité d'améliorer des armes alternatives ainsi que des mécanismes de défense.

Liddell Hart affirme que von Manstein est l'auteur du plan ingénieux d'invasion de la France, un plan audacieux et original qui démontre qu'il était celui qui avait le mieux compris les possibilités et le potentiel de la guerre mécanisée. Le haut commandement, le trouvant trop insistant, le chassa de la sphère décisionnelle pour l'envoyer commander le 38e corps d'infanterie, mais il parvint tout de même à communiquer ses idées à Hitler⁷¹. Selon Liddell Hart⁷², si Hitler fut tellement bien disposé à l'égard des idées de von Manstein lorsqu'ils se rencontrèrent et s'il en était venu à certaines conclusions similaires avant de le rencontrer, c'est que le général Warlimont avait fait part des idées de von Manstein à Jodl, chef du bureau des opérations de l'O.K.W.

Après avoir démontré sa capacité technique durant le siège de Sébastopol, plusieurs jeunes généraux espéraient qu'Hitler confie à von Manstein le commandement de Brauchitsch

⁷⁰ « The ablest of all the German generals was probably Field-Marshal Erich von Manstein. » Liddell Hart, *op.cit.*, p. 94.

⁷¹ Liddell Hart affirme en avoir reçu la confirmation en communiquant avec plusieurs généraux de la *Wehrmacht* après la guerre, durant leur captivité. Il prétend que plusieurs d'entre eux avaient étudié ses écrits et étaient disposés à discuter des opérations militaires. Il ajoute que si ces hommes étaient capables de critiquer avec objectivité les anciens dirigeants nazis et petit à petit de se détacher de l'hypnose dans laquelle Hitler avait plongé certains d'entre eux, les militaires avaient toutefois plus de difficulté à divulguer les clivages qui existaient à l'intérieur de leur groupe. C'est pourquoi, nous dit l'auteur, il fut difficile de savoir qui était à l'origine du plan d'invasion. *Ibid.*, p. 152.

⁷² Voir la traduction française des mémoires de Warlimont dans lesquelles il affirme que « l'offensive à l'Ouest fut influencée de façon décisive par un changement fondamental apporté aux plans initiaux de concentration et d'opérations sous l'action déterminante du général von Manstein ». Il ajoute plus loin que le mérite de la grande victoire remportée en France ne revenait pas à Hitler et à son état-major et que le père spirituel de l'opération avait été le général von Manstein. Voir Walter Warlimont, *Cinq ans au grand quartier général d'Hitler*, Bruxelles, Elsevier Sequoia, 1975, p. 44 et 78.

à la tête de l'O.K.H. Hitler préféra toutefois assumer ce poste lui-même. Il songea à lui faire prendre la place d'Halder mais se ravisa de crainte que le maréchal ne soit encore moins conciliant que son prédécesseur. Bien qu'envoyé trop tard et avec trop peu d'effectifs pour sauver l'armée de von Paulus à Stalingrad, sa retraite, étape par étape, jusqu'à la frontière polonaise, fut effectuée de main de maître. Toutefois, Hitler qui ne pouvait se résoudre à accepter ce type de stratégie renvoya von Manstein en mars 1944. Ceci mit fin, selon les dires de Liddell Hart, à la carrière du plus redoutable adversaire militaire des Alliés : un homme qui combinait les idées modernes de la guerre mobile au sens classique de la manoeuvre, un maître du détail technique qui possédait une grande force instinctive⁷³.

Le général Siegfried Westphal nous offre un témoignage « traditionnel » de l'idée véhiculée par différents auteurs à l'endroit de von Manstein. De tous les officiers de l'état-major, il était, à son avis, celui qui possédait les plus grands talents stratégiques et militaires. Il était avant-gardiste, abondait en idées nouvelles et brillantes et se distinguait comme organisateur de génie. Subordonné difficile, il se conduisait néanmoins comme un supérieur généreux qui se plaçait toujours au premier rang de la ligne de défense lorsque les intérêts de l'armée étaient en jeu. C'était un homme aux manières candides et rafraîchissantes, qui n'avait jamais peur d'exprimer ses opinions à voix haute, ce qui lui valut d'être expulsé du cercle décisionnel lors du remaniement du 4 février 1938⁷⁴.

Westphal affirme que le transfert du centre de gravité de l'attaque à l'Ouest de l'aile droite au centre durant l'hiver 1939-1940 fut le résultat de l'initiative de von Manstein et que ce n'est que la propagande qui attribua le tout à Hitler. Il ajoute que, même s'il n'était pas dans les bonnes grâces d'Hitler, ni de Keitel ni même de Brauchitsch, on lui assigna néanmoins plusieurs commandements durant la campagne de Russie. Victime de ses différends perpétuels avec Hitler sur des questions de stratégie, il fut finalement relevé de son commandement. Plusieurs avaient espoir qu'il devienne le commandant en chef de l'armée ou du moins, du front de l'Est, mais ceci ne se matérialisa jamais. Westphal prétend qu'après la mort d'Hitler, Dönitz souhaitait le placer à la tête de l'armée, mais Himmler et Ribbentrop s'y opposèrent farouchement, pensant sans doute que von Manstein les ferait arrêter et juger par la justice allemande. Westphal conclut en affirmant que von Manstein « fut le meilleur commandant de grand corps d'armée de toute l'armée allemande durant la Deuxième Guerre mondiale »⁷⁵.

⁷³ *Ibid.*, p. 98.

⁷⁴ Siegfried Westphal, *The German Army in the West*, Londres, Cassell & Company Ltd, 1951, p. 32.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 33.

Cette opinion est aussi partagée par Heinz Guderian, un des illustres généraux de l'arme blindée de ce conflit, qui le décrit comme « le meilleur cerveau opérationnel de l'armée ». Von Manstein était, à son avis, un homme qui brillait par ses talents militaires, un produit de l'état-major allemand qui affichait un degré de compréhension et de calme supérieur en tout temps. Il ajoute que von Manstein n'était pas un homme avec qui il était facile de travailler. Il avait ses propres opinions et ne se gênait pas pour les transmettre à qui de droit. Selon Guderian, c'est principalement son caractère insistant qui suscita une certaine animosité à son endroit de la part de l'O.K.H. et de l'O.K.W. et l'empêcha d'accéder à un poste comme celui de Keitel, car Hitler refusait d'avoir à composer avec lui⁷⁶.

Même si son ouvrage traite exclusivement de l'avant-guerre, Telford Taylor se livre à certains commentaires concernant von Manstein. Les plus importants traitent de son rôle ou plutôt de sa responsabilité en tant qu'officier par rapport aux crimes commis par le régime nazi durant la guerre. Il n'en demeure pas moins que Taylor décrit l'évolution de la carrière de von Manstein au sein de l'armée, et le désigne comme l'un des principaux architectes de la percée de Sedan : un brillant officier qui faisait partie d'un groupe de généraux non-sélectionnés par Hitler, qui toutefois, suivant le processus normal de sélection à l'intérieur de l'état-major, mirent au point plusieurs campagnes durant la guerre⁷⁷.

Un autre auteur, Felix Gilbert, relate dans son ouvrage *Hitler Directs his War* les discours et les propos d'Adolf Hitler à son état-major et à ses officiers durant la guerre. Son opinion militaire est plus nuancée que celles des autres historiens. Il se permet de critiquer l'attitude d'officiers professionnels (tels von Manstein) souvent plus intransigeants qu'Hitler, qui se montraient incapables d'accepter des opinions, parfois logiques, mais contradictoires aux leurs. C'est ainsi, nous dit Gilbert, qu'Hitler offrit une explication convaincante lorsqu'il fut question de réintégrer von Manstein au sein de l'armée en 1945. Hitler prétendait qu'en temps de situation désespérée il était nécessaire de rassembler les dernières réserves d'hommes et de matériel ainsi que les commandants de corps d'armée qui avaient une certaine expérience de l'improvisation et qui seraient plus utiles qu'un général formé pour opérer avec un nombre important de divisions pleinement équipées et approvisionnées. Gilbert affirme que le conflit entre des généraux comme von Manstein et Hitler était basé sur une différence fondamentale de la pensée. Il s'agissait d'un conflit entre les adeptes d'une longue tradition militaire et Hitler

⁷⁶ Heinz Guderian, *Panzer Leader*, New York, Dutton, 1952, p. 302.

⁷⁷ Taylor les appelle « the bright young men of the German High Command », *op.cit.*, p. 250.

qui, en dépit de son manque de connaissance de cette tradition, la considérait inadéquate face aux urgences de la guerre moderne⁷⁸.

Les commentaires sur cette période des procès (1945-1953) demeurent grandement favorables aux exploits militaires de von Manstein. La caste militaire semble lui vouer un grand respect et vouloir le placer à la tête des grands stratèges. On note également que von Manstein était sans doute trop brillant aux yeux de ses rivaux, c'est-à-dire ses supérieurs, ce qui l'empêcha d'accéder à des postes plus importants. Il a de plus la parole facile et ne semble nullement intimidé par les hauts responsables de la sphère militaire et politique, et même par Hitler lui-même. En somme, von Manstein est louangé et très peu critiqué. Le fait de passer sous silence les activités criminelles qui se sont déroulées sur son territoire est lourd de signification, mais cela fera l'objet d'explications plus approfondies au chapitre suivant.

3. L'ère de la Guerre froide (1953-1990)

Cette période est l'époque charnière des études militaires. On y retrouve la majorité des mémoires rédigés par d'anciens combattants, des ouvrages généraux traitant de la guerre en général ainsi que des ouvrages traitant de batailles spécifiques. C'est aussi l'époque où se forge le mythe de l'irréprochabilité de l'armée allemande et où certains sujets tabous sont délaissés au profit des exploits militaires de généraux tels que von Manstein. C'est également durant ces années que la thèse de *l'Alleinschuld des Führers* voulant que l'armée ne soit pas responsable de la défaite militaire allemande et que toute la faute repose sur les épaules d'Hitler fait son chemin. Cette vision faussée de la réalité, en grande partie véhiculée par les militaires, influencera grandement l'opinion publique et les chercheurs. N'oublions pas non plus de garder en mémoire le contexte historique, c'est-à-dire celui de la Guerre froide, où l'insertion de la RFA dans l'OTAN est conditionnelle à la réhabilitation de l'armée, où se retrouvent plusieurs anciens combattants et commandants de la *Wehrmacht*. Cette vision traditionnelle, voire apologiste, de l'histoire militaire cédera tranquillement sa place, au début des années 1970, à une forme de révisionnisme plus critique de l'armée et de von Manstein.

L'un des volumes les plus connus du monde occidental traitant de l'histoire du Troisième Reich est, sans l'ombre d'un doute, celui de William L. Shirer intitulé *The Rise and Fall of the Third Reich*. Selon Shirer, von Manstein était un officier d'état-major doué et imaginatif, qui proposa un changement radical du *Fall gelb*. En effet, malgré un grade relativement peu élevé et face à l'animosité de généraux tels que Brauchitsch et Halder, il

⁷⁸ Felix Gilbert, *Hitler directs his War*, New York, Oxford University Press, 1950, p. xxiii.

réussit à soumettre un plan audacieux et téméraire à Hitler. Shirer affirme que c'est justement cette animosité personnelle d'Halder envers von Manstein ainsi que certaines jalousies de métier chez quelques-uns de ses supérieurs qui ont fait en sorte que von Manstein fut relevé de son poste d'état-major⁷⁹. Goutard affirme que « l'un des plus puissants cerveaux de l'armée » reçoit avec déception le plan « Jaune », mais von Manstein est considéré à l'O.K.H. comme un rival dangereux et ses propositions, jugées contraires aux enseignements de la guerre, seront étouffées sans qu'il puisse savoir si elles avaient été soumises à Hitler. Ce plan est si hardi qu'une fois accepté, il effraie plusieurs chefs militaires allemands! « L'un après l'autre, déclara Goering à Nuremberg, les généraux venaient me trouver et me suppliaient d'intervenir auprès du Führer pour lui demander de modifier son plan. Ils me prédisaient des catastrophes »⁸⁰.

Selon Walter Goerlitz, von Manstein était l'un des plus prometteurs parmi les jeunes officiers formés dans les traditions fixées par Moltke le Vieux. Son plan original et nouveau d'invasion de la France était fort audacieux, car il exposait le flanc Sud de l'armée aux attaques de l'ennemi. Manstein était si populaire qu'au moment où l'on commença à suggérer la démission de Brauchitsch, plusieurs souhaitaient voir von Manstein lui succéder. Non seulement croyait-on qu'il avait la force de caractère nécessaire, mais on le pensait aussi capable de raisonner avec Hitler lorsque celui-ci commettait des erreurs. Goerlitz affirme que le lieutenant-colonel von Lossberg, alors représentant de l'armée à l'O.K.W., suggéra à Jodl d'unifier les commandements de l'O.K.W. et de l'O.K.H. et de les placer sous les ordres de von Manstein, le meilleur stratège de l'armée. Jodl refusa sous prétexte qu'Hitler et von Manstein étaient si différents qu'ils ne feraient pas bon ménage⁸¹. Même Keitel, considéré comme ennemi avoué de von Manstein, affirme avoir demandé par trois fois à Hitler, soit en automne 1939, en décembre 1941 et en septembre 1942 d'être remplacé par von Manstein. Hitler refusa malgré sa grande admiration pour von Manstein, craignant son indépendance d'esprit et sa force de caractère⁸².

Cette opinion est partagée par Alistair Horne pour qui von Manstein possédait un franc-parler et l'un de ces esprits brillants qui dérangeait. Homme très discipliné, glacial et sans compromis, un leader qui commandait davantage le respect que l'amitié, ce dernier devint le meilleur commandant de corps d'armée allemand et le meilleur stratège de la *Wehrmacht* et

⁷⁹ William L. Shirer, *The Rise and Fall of the Third Reich*, New York, Simon & Schuster, 1960, p. 103-107.

⁸⁰ A. Goutard, *1940 La Guerre des occasions perdues*, Paris, Hachette, 1956, p. 157-163.

⁸¹ Walter Goerlitz, *History of the German General Staff 1647-1945*, New York, Praeger, 1966, p. 369-370.

⁸² Walter Goerlitz éd., *The Memoirs of Field-Marshal Keitel*, New York, Stein and Day, 1966, p. 53.

passera à l'histoire comme l'un des plus grands généraux du XXe siècle⁸³. Selon Horne, le plan d'attaque contre la France ne peut être revendiqué par un seul homme. Sans la force d'agir et les idées instinctives d'Hitler et sans la conception stratégique brillante de von Manstein, l'O.K.H. n'aurait jamais pu réussir à déjouer les dispositifs militaires de la France⁸⁴.

Palsokar affirme, lui, que von Manstein est le meilleur produit de l'état-major allemand, sans qui Hitler n'aurait jamais pu vaincre la France en six semaines. La guerre à l'Ouest aurait sans doute stagné comme durant la Première Guerre mondiale. Le débarquement de juin 1944 n'aurait pas été nécessaire et la guerre sur le front de l'Est se serait terminée, au moins un an plus tôt. Manstein, dont la personnalité affecta toute la Deuxième Guerre mondiale, possédait l'une des meilleures perceptions analytiques de toute l'armée allemande, mais il n'était pas un homme avec qui il était facile de travailler. Il n'hésitait pas à communiquer ses opinions même à Hitler. Il était d'ailleurs le seul à le faire. Si, comme Guderian le prétend, von Manstein n'était pas à son meilleur face à Hitler, c'est qu'il n'avait pas une bonne opinion des capacités stratégiques de son chef. Les deux hommes avaient de fortes personnalités et refusaient, l'un comme l'autre, de céder, chacun se croyant infallible sur le plan militaire. Ses capacités intellectuelles étaient reconnues même par ses pires ennemis. Tatillon dans les détails, il ne tolérait pas l'inefficacité. L'héritage militaire de von Manstein est sans aucun doute son exploitation tactique et stratégique du char d'assaut; son chef-d'oeuvre au niveau logistique demeure sans aucun doute son *Sichelschnitt*⁸⁵.

Pour David Downing, von Manstein était le cerveau opérationnel de l'armée. Il avait très bien compris lorsqu'il rédigea son plan pour anéantir l'armée française que les facteurs vitesse et mobilité étaient au coeur de la victoire et qu'une bonne communication ainsi qu'un bon système de ravitaillement étaient tout aussi décisifs au plan stratégique. Son plan était conçu pour détruire le système de cohésion militaire et l'esprit de corps de l'ennemi. Downing ajoute que ce plan fut le dernier grand triomphe de l'état-major au niveau de la stratégie opérationnelle⁸⁶. Mellenthin raconte lui aussi les difficultés qu'a rencontrées von Manstein dans sa tentative de faire approuver son *Sichelschnitt* par l'O.K.H. Il est lui aussi d'avis qu'Hitler s'est approprié l'idée du plan afin de se glorifier⁸⁷. Lewis affirme que von Manstein possédait le meilleur esprit opérationnel de toute l'armée, mais qu'il était distant, égotiste,

⁸³ Alistair Horne, *To lose a Battle, France 1940*, Boston, Little, Brown and Company, 1969, p. 151.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 166.

⁸⁵ Palsokar, *op.cit.*, p. 161-170.

⁸⁶ Downing, *op.cit.*, p. 14-53.

⁸⁷ Mellenthin, *op.cit.*, p. 27.

sarcastique et parfois arrogant. Von Manstein avait donc très peu d'amis mais beaucoup d'admirateurs, qui souhaitaient le voir prendre place derrière le bureau de Moltke⁸⁸.

D'après Carver, von Manstein était un grand admirateur de Moltke le Vieux de qui il s'inspirait pour sa stratégie et l'organisation de son commandement. Ce qui comptait le plus aux yeux de von Manstein était, en effet, la stratégie. Si celle-ci était erronée, aucun succès tactique ou supériorité morale ou matérielle ne pouvait y remédier. Une fois la stratégie fixée, il fallait autoriser une large liberté d'action aux commandants afin qu'ils puissent profiter des possibilités s'offrant à eux; le haut-commandement devait demeurer très flexible : il devait se constituer une réserve et ne pas prôner la résistance sur place. Von Manstein croyait que la force de l'armée allemande résidait dans sa capacité de mener des opérations mobiles. Il était un disciple de Clausewitz dans le sens où il croyait que la destruction de l'ennemi devait être le seul objectif stratégique. Von Manstein était un maître de l'improvisation et de la flexibilité. Il respectait la rapidité d'esprit d'Hitler ainsi que son énergie, mais il déplorait son attitude arrogante, sa croyance en sa propre supériorité et son incapacité à saisir que le but de la stratégie était la destruction des forces armées ennemies plutôt que la conquête de territoires. Les événements donnèrent raison à von Manstein qui était en faveur de la *Niederwerfungstrategie* prêchée par Delbrück au siècle précédent et qui favorisait les retraites stratégiques aux dépens d'une défense statique du front. Von Manstein voulait éviter une guerre d'épuisement qu'Hitler, au contraire, favorisait⁸⁹.

En revanche, il s'en trouve certains qui refusent d'attribuer la paternité de la manœuvre de Sedan à von Manstein l'attribuant plutôt à Hitler. Raymond Cartier qui avait déjà consacré un chapitre dans son ouvrage *Les secrets de la guerre dévoilés par Nuremberg* au plan d'invasion de la France⁹⁰, reprit la question : *Hitler ou Manstein?* dans son ouvrage général sur la Deuxième Guerre mondiale. D'après Cartier, l'étude des documents et la confrontation des dates ne confirment pas l'idée que le plan eut été conçu par von Manstein, soumis à Hitler et adopté par lui. Pour Cartier, ce fut Manstein qui eut à coup sûr l'idée du plan de Sedan, mais qui n'eut pas la possibilité de la soumettre à Hitler. Certains prétendent que c'est Warlimont qui a soumis l'idée à Jodl, d'autres affirment que c'est le général Busch, mais Cartier se base sur les témoignages de Keitel et de Jodl, qui prétendent qu'Hitler a eu la même

⁸⁸ S.J. Lewis, *Forgotten Legions. German Infantry Policy 1918-1941*, New York, Praeger, 1985, p. 112.

⁸⁹ Carver, *op.cit.*, p. 220-243.

⁹⁰ Raymond Cartier, « Comment Hitler fit le plan de Sedan », dans *Les secrets de la guerre dévoilés par Nuremberg*, Paris, Fayard, 1946, p. 123-144.

réflexion que Manstein devant le *Fall gelb*: « Ils ont chaussé les bottes de Schlieffen »⁹¹. Ainsi, lorsque von Manstein rencontre enfin Hitler, le 17 février 1940, il affirme : « Je ne sais si Hitler avait ou n'avait pas eu connaissance de notre plan, mais je dois dire qu'il entra dans nos idées avec une vitesse étonnante... » et Cartier de répondre : « il le pouvait d'autant mieux qu'il vivait depuis des mois avec des idées identiques et venait de donner l'avant-veille les derniers ordres pour leur application »⁹². »

Pour David Irving, von Manstein faisait partie du groupe de généraux qui étaient en mesure de s'exprimer franchement avec Hitler, le seul à « approuver » le plan de l'attaque à l'Ouest prôné par le Führer, mais ce dernier n'aurait pas toléré travailler avec un général comme lui au sein de son état-major, même s'il respectait fortement son opinion⁹³. Tout en croyant que von Manstein était son meilleur commandant offensif, Hitler refusa de lui octroyer le poste de commandant en chef du front de l'Est car, à son avis, le général n'avait pas la ténacité qu'il fallait pour passer à la défensive. De plus, Irving nous dit que le renvoi du maréchal fut sans aucun doute encouragé et provoqué par Göring et Himmler qui le détestaient et qui étaient jaloux de l'aura militaire de von Manstein⁹⁴. Hitler le renvoya chez lui en affirmant que si jamais l'armée allemande passait à nouveau à l'offensive sur le front de l'Est, von Manstein serait le premier à être rappelé⁹⁵.

Si la paternité de la manoeuvre de Sedan demeure toujours très présente au sein des discussions militaires de l'époque, celle de Stalingrad semble diviser encore davantage les spécialistes. Selon Shirer, von Manstein était le plus doué des chefs de l'armée allemande en campagne; le simple fait de le rappeler du front de Leningrad afin de lui confier le commandement du groupe d'armée du Don offrait des perspectives plus encourageantes pour la relève de la VI^e armée à Stalingrad. Il ajoute cependant que le Führer lui imposa des conditions irréalisables en refusant d'abandonner la Volga et que von Manstein n'obtint pas le contrôle opérationnel de la VI^e armée, qui demeura sous la tutelle d'Hitler⁹⁶. Von Manstein voulait que l'on évacue Stalingrad au moment où il tenterait une percée pour rejoindre les forces de Paulus, alors qu'Hitler désirait tenir la ville à tout prix. Hitler, nous dit Shirer, tenta

⁹¹ Dans ses mémoires, Keitel prétend ne pas avoir eu le temps de s'attarder sur cette question. Il affirme néanmoins qu'Hitler est l'auteur de la manoeuvre de Sedan et que Manstein a procuré au Führer le plaisir de partager son point de vue, car il avait eu les mêmes idées que lui et s'appliqua à polir davantage le plan. Voir Görlitz, *op.cit.*, p. 103.

⁹² Raymond Cartier, « Hitler ou Manstein? La genèse du plan de Sedan » dans *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1966, volume 1, p. 52-55.

⁹³ Irving, *op.cit.*, p. 298.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 483.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 729.

d'amadouer von Manstein en lui promettant plus de troupes pour effectuer son opération de sauvetage, mais celles-ci arrivèrent trop tard⁹⁷. Même ses anciens adversaires sont forcés d'admettre que von Manstein ne pouvait rien pour sauver l'armée de Paulus. Joukov affirme que dans l'optique du leadership nazi, von Manstein était l'homme le plus susceptible de réussir cette mission impossible, car il était le meilleur commandant allemand. Le destin ne joua cependant pas en sa faveur. Selon le maréchal soviétique, la *Wehrmacht* souffrait d'un manque accru de réserves et le peu de troupes qu'elle arrivait à mobiliser se déplaçait trop lentement, car la ligne de communication était longue et les partisans arrivaient à ralentir leur mouvement⁹⁸. Harrison E. Salisbury ajoute que les historiens et les mémorialistes russes ne mentionnent pas le fait que les Soviétiques furent grandement aidés par le continuel refus d'Hitler d'autoriser la sortie de Paulus pour appuyer l'attaque de von Manstein⁹⁹.

Pour Alan Clark, l'encerclement de Stalingrad et le sort de la VIe armée sont des questions tellement entachées de sentiment de culpabilité aux yeux des Allemands, qu'en se livrant à son enquête vingt ans après, il lui fut quasi impossible de trouver un seul « témoin » ayant dit toute la vérité. Pour Clark, von Manstein sacrifia l'armée de Paulus afin de sauver l'aile Sud du front, y compris le groupe d'armée A. Selon lui, cette considération entra bel et bien en ligne de compte au cours du mois de novembre 1942, période durant laquelle on aurait sans doute pu récupérer certains éléments de cette armée. Il ajoute que « parce que la VIe armée ne s'est pas échappée et parce que, si elle avait tenté de le faire en novembre, quelques uns de ses hommes seulement auraient pu fuir, aucun responsable d'alors n'admettra maintenant le lui avoir déconseillé. La sourde conspiration qui tend à rendre Hitler responsable de toutes les défaites encourues par l'armée allemande en campagne s'est employée à convaincre l'opinion publique du fait que si la VIe armée n'a pas percé, c'est qu'Hitler l'en a empêchée en s'opposant à toute tentative de sortie »¹⁰⁰. Selon Clark, la VIe armée n'aurait pu se former en « bélier » pour tenter une percée avant le 28 novembre et à ce moment-là, la concentration des forces russes était devenue telle que le résultat aurait été un échec total comme en février. Il ajoute même que si quelques troupes allemandes avaient réussi à percer, leur apport aurait été bien mince, si l'on songe que les forces russes d'investissement se

⁹⁶ Shirer, *op.cit.*, p. 298-299.

⁹⁷ Kurt Zeitzler, « Stalingrad » dans Siegfried Westphal dir., *The Fatal Decisions. Six Decisive Battles of the Second World War from the Viewpoint of the Vanquished*, Londres, Michael Joseph, 1956, p. 147.

⁹⁸ Georki K. Joukov, *Marshal Zhukov's Greatest Battles*, New York, Harper & Row, 1969, p. 183.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 184.

¹⁰⁰ Alan Clark, *La Guerre à l'est*, Paris, Robert Laffont, 1966, volume 2, p. 120.

seraient alors tournées contre Rostov et auraient aggravé la situation précaire du groupe d'armée A¹⁰¹.

Selon David Downing, les généraux allemands étaient tous devenus à l'époque de Stalingrad des exécutants des erreurs d'Hitler. Von Manstein ne pouvait absolument pas manoeuvrer à son aise sans avoir comme prérequis la permission du Führer. De plus, von Manstein était un stratège de la vieille école qui ne partait pas en croisade comme Guderian ou un leader inspiré comme Rommel. C'était, au contraire, un commandant qui examinait tous les aspects d'un problème, pesant le pour et le contre afin de trouver la meilleure solution possible. Von Manstein, de l'avis de Downing, n'avait que trop bien saisi l'essence du problème à Stalingrad. À l'époque, l'enjeu était plus vaste que celui de la simple VIe armée : l'aile Sud du front allemand était menacée en entier. Si l'armée de Paulus devait sortir, on devait complètement l'extirper de la ville afin qu'elle puisse continuer d'immobiliser les troupes soviétiques qui l'encerclaient, faute de quoi l'aile Sud serait anéantie et la guerre perdue¹⁰². Il ajoute que les forces disponibles pour sauver l'armée de Paulus étaient nettement insuffisantes. On avait très mal saisi l'objectif fondamental fixé par von Manstein. Encore une fois, nous dit l'auteur, le manque de vision stratégique allait entraîner un échec tactique. Von Manstein devait constamment se battre à six contre un. Lorsque les Russes déclenchèrent leur opération en direction de Rostov, Downing nous dit que von Manstein devint tout comme « ces personnages de comédies des années 1920 tentant de boucher trois fuites d'eau avec deux mains »¹⁰³. Lorsque von Manstein fut obligé de freiner sa tentative de sauvetage en envoyant une des divisions blindées de Hoth à l'ouest, les chances de libérer la VIe s'effondrèrent. Selon Downing, du point de vue stratégique, cela convenait parfaitement à von Manstein, car les troupes de Paulus renaient la moitié des troupes soviétiques dans le secteur du Don tandis que l'autre moitié causait suffisamment de dommages¹⁰⁴.

Palsokar débute lui aussi son chapitre consacré à Stalingrad en affirmant que la liberté d'action, si essentielle à des niveaux de commandement comme celui de von Manstein, n'existait plus et qu'Hitler avait même condamné à mort des officiers supérieurs, qui lui avaient désobéi en battant en retraite plutôt que de rester sur place¹⁰⁵. Von Manstein était donc aux prises avec deux combats en même temps : d'une part, il devait combattre les Russes et, d'autre part, il devait combattre la stratégie d'Hitler, qui lui rendait la tâche encore plus

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 122.

¹⁰² Downing, *op.cit.*, p. 119-121.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 127.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 129.

difficile en refusant d'évacuer Stalingrad. Palsokar est aussi d'avis que croire que la VI^e armée était sous la tutelle de von Manstein est une fiction. Elle était, d'après lui, en contact direct avec Hitler. Si von Manstein était en faveur d'une sortie de la VI^e armée de Paulus afin qu'elle puisse reprendre sa liberté opérationnelle, Hitler, lui, maintenait que Paulus devait continuer à tenir le terrain. Palsokar affirme que Paulus et von Manstein ont trop attendu pour effectuer leur sortie et sont, par conséquent, responsables de la perte de 200 000 hommes. Von Manstein aurait dû mieux planifier son opération de sauvetage en s'assurant que les troupes de Paulus étaient suffisamment équipées en munitions et en essence pour le rejoindre à l'extérieur de l'anneau soviétique et aurait dû donner à Paulus un ordre clair de sortir de Stalingrad. Palsokar ne croit pas cependant que Paulus lui aurait obéi. Il est convaincu que, dans les circonstances, von Manstein a agi du mieux qu'il pouvait. Il aurait également pu remettre sa démission, mais tous les auteurs sont unanimes à ce sujet, cela n'aurait fait qu'empirer la situation pour les combattants, sur un front autre que celui de Stalingrad. Von Manstein aurait dû vraisemblablement appliquer plus de pression sur Hitler, ce qu'il ne fit pas¹⁰⁶. Palsokar ajoute que lorsque von Manstein prenait une décision, il s'y accrochait. Or, il fut battu à ce jeu par Hitler, son supérieur fanatique, avec qui il tenta, mais en vain, de raisonner calmement¹⁰⁷.

Ronald Seth défend également la position de von Manstein lorsqu'il affirme que le contrôle de la VI^e Armée par le groupe d'armée du Don n'était valide que sur papier. En réalité, Hitler avait pris le contrôle de cette armée par l'intermédiaire d'un agent de liaison envoyé sur place pour exécuter ses ordres¹⁰⁸. Alexander Werth, se demande ce qu'espérait réellement von Manstein en envoyant si peu de troupes pour dégager les hommes de Paulus. Il affirme, comme les autres, que le maréchal aurait souhaité présenter le tout à Hitler comme un fait accompli devant lequel ce dernier n'aurait eu d'autre choix que de s'incliner. Werth affirme que si Manstein et Paulus ont refusé de désobéir à Hitler et d'abandonner Stalingrad, c'est que tout deux craignaient que la situation ne se transforme en un précédent révolutionnaire dangereux qui aurait un effet désastreux sur la discipline de la *Wehrmacht*¹⁰⁹. C'est aussi l'opinion de Carver qui tente d'atténuer la responsabilité de von Manstein concernant la tragédie de Stalingrad. Carver, maintient qu'on ne peut juger ou blâmer von Manstein pour ne pas avoir ordonné à Paulus de sortir de la ville. Il est d'avis que les conséquences d'actes de désobéissance à Hitler étaient beaucoup plus graves qu'on pouvait

¹⁰⁵ Palsokar, *op.cit.*, p. 90.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 101 et sqq.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 171

¹⁰⁸ Ronald Seth, *Stalingrad, Point of Return. The Story of the Battle, August 1942-February 1943*, Londres, Victor Gollancz Ltd, 1959, p. 204.

l'imaginer. Défier l'autorité d'Hitler était synonyme de rébellion contre le chef de l'État, donc contre l'Allemagne et l'éducation comme le caractère de von Manstein ne lui permettaient pas d'agir de la sorte¹¹⁰.

En revanche, certains critiquent le fait qu'il n'ait pas eu le courage d'ignorer l'ordre d'Hitler et de donner un ordre formel à Paulus pour l'enjoindre de sortir de la ville encerclée¹¹¹. Certains lui reprochent aussi d'avoir trop insisté sur le siège de Sébastopol plutôt que de passer plus rapidement à l'opération *Blau*. Le siège prolongé de cette ville a peut-être coûté autant à l'opération *Blau* que la campagne des Balkans a coûté à Barbarossa¹¹². Certains contestent aussi la version des événements de Stalingrad défendue par von Manstein dans ses mémoires. Von Manstein, en effet, prétend avoir ordonné à Paulus d'effectuer une percée le 19 décembre 1942 en lui affirmant qu'il était prêt à en assumer les conséquences. Paulus refusa de bouger car il disait ne pas avoir suffisamment d'essence pour franchir les lignes ennemies et rejoindre les troupes de von Manstein. C'est cet ordre qui est contesté. Dans la conversation téléphonique du 23 décembre entre lui et Paulus, nous dit Henri Bernard, le premier n'aurait fait que conseiller au second d'agir, mais lorsque Paulus demanda formellement à son supérieur immédiat de lui donner les pleins pouvoirs pour commencer l'opération *Donnerschlag* (Coup de tonnerre), Manstein ne le fit pas. Il ajoute que ces deux militaires avaient une juste vision des choses, mais que ni l'un ni l'autre ne voulait prendre la responsabilité de désobéir au Führer¹¹³. Bernard ajoute que la compétence de von Manstein n'est pas à discuter, car il était l'un des meilleurs cerveaux de la *Wehrmacht*. Il s'en prend cependant à son exactitude et à sa sincérité. De tous les généraux allemands, dit-il, von Manstein fut l'un des plus empressés à suivre servilement Hitler. À son avis, il lui paraît impossible qu'un homme qui fut si longtemps asservi à Hitler, ait pu concevoir de donner à Paulus un ordre formel contraire à ceux du Führer¹¹⁴.

Alexander Stahlberg, l'ancien aide de camp de von Manstein à l'époque, confirme cette supposition lorsqu'il affirme que ni Paulus ni Manstein n'étaient prêts à agir contre les ordres d'Hitler au moment où il eût été encore possible de secourir la VI^e armée. Lorsque von

¹⁰⁹ Alexander Werth, *Russia at War 1941-1945*, Londres, Barrie and Rickliff, 1964, p. 504.

¹¹⁰ Barnett, *op.cit.*, p. 233-234.

¹¹¹ Martin Kitchen, *A Military History of Germany from the Eighteenth Century to the Present Day*, Bloomington, Indiana University Press, 1975, p. 321.

¹¹² Trumbull Higgins, *Hitler and Russia. The Third Reich in a Two-Front War, 1937-1943*, New York, Macmillan, 1966, p. 201-202.

¹¹³ Henri Bernard, « Les tournants militaires » dans Jean-Jacques Schellens et Jacques Mayer, dirs., *Les Dossiers de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Marabout Université, 1964, p. 55-56.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 57.

Manstein se décida, il était déjà trop tard¹¹⁵. Stahlberg raconte comment von Manstein discuta en vain des conditions opérationnelles reliées à la crise de Stalingrad. Von Manstein souhaitait dégager Stalingrad tandis qu'Hitler voulait conserver le pétrole de Bakou. Ne s'entendant pas sur les priorités, le maréchal devait constamment négocier sa position avec le Führer¹¹⁶. En ce qui a trait à sa conversation avec Paulus, Stahlberg affirme que ce dernier suppliait von Manstein de lui ordonner de sortir. Manstein lui aurait répondu qu'il ne pouvait lui donner l'ordre, mais que si Paulus agissait de lui-même, von Manstein l'appuierait de tout son poids dans sa décision, face à Hitler¹¹⁷.

Rüdiger von Manstein se livra à des critiques virulentes sur la véracité des propos que Stahlberg tient dans ses mémoires, notamment ceux reliés à la tragédie de Stalingrad. Le fils du maréchal von Manstein prétend avoir retracé plus de 30 passages où l'information a été « détournée » et où Stahlberg aurait donné libre cours à sa fantaisie plutôt que de se fier à la véracité historique. Ainsi, lorsque Stahlberg prétend avoir entendu la conversation entre Paulus et von Manstein dans laquelle le maréchal aurait tenté de faire porter la responsabilité de l'évacuation sur les épaules de Paulus, Rüdiger von Manstein affirme qu'il est impossible que Stahlberg ait pu entendre ces propos puisqu'il s'agissait d'un message écrit codé et non pas d'une conversation orale¹¹⁸. En fait, Stahlberg répondra dans la deuxième édition de *Die verdammte Pflicht* (1994) qu'il y eut des conversations quotidiennes entre Paulus et von Manstein du 12 au 22 décembre 1942 et que ceci est confirmé par un « rapport Fellgiebel » qui se trouve aux archives militaires de Fribourg.¹¹⁹

L'idée de responsabilité est clairement identifiée dans l'ouvrage de Wieder dont le titre *Stalingrad ou la responsabilité du soldat* évoque bien la situation qui prévalait à l'époque. Wieder affirme que « le fait de savoir que la mission de libérer notre armée eût été justement confiée au Feld-maréchal von Manstein, nous emplit d'une particulière satisfaction. Les capacités stratégiques remarquables de ce chef de guerre dont on ne parlait qu'avec le plus grand respect dans notre état-major, renforcèrent notre confiance et nous parurent garantir a

¹¹⁵ Alexander Stahlberg, *Die verdammte Pflicht*, Berlin, Ullstein, 1987, p. 220.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 226.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 228.

¹¹⁸ On retrouve le contenu de cette conversation dans l'oeuvre de William Craig. Selon Craig, Paulus suppliait Manstein de lui ordonner d'enclencher « l'opération Coup de tonnerre », mais celui-ci refusa d'en prendre la responsabilité répondant: « qu'il ne pouvait lui en donner l'ordre aujourd'hui, mais qu'il espérait obtenir la permission de le lui donner demain ». Il n'y a jamais eu d'ordre direct. Craig reconnaît d'ailleurs que bien que von Manstein ait échoué dans sa tentative de sauver la VIe armée, il a réussi un miracle en tenant Rostov suffisamment longtemps pour sauver le groupe d'armée A. Il ajoute aussi que von Manstein rédigea des mémoires controversés dans lesquels il accuse Paulus de ne pas avoir quitté le « chaudron » de Stalingrad alors qu'il a lui-même refusé de lui en donner l'ordre. Voir W. Craig, *op.cit.*, p. 264

priori l'heureuse issue de la future opération »¹²⁰. Il ajoute que la troupe avait besoin de nouvelles encourageantes. Elle tenait parce qu'elle croyait que la promesse d'Hitler « de la tirer de là » serait tenue pour les fêtes de Noël. On disait partout : « Manstein arrive »¹²¹. Wieder explique que « ce grand chef, supérieurement doué au point de vue stratégique et sûr de lui, avait reçu la mission, d'ailleurs inexécutable avec les forces et les réserves existantes, de rétablir la situation sur les fronts Don-Volga. En qualité de commandant en chef sous les ordres duquel la VIe armée était placée, il devint donc co-responsable des catastrophiques événements de Stalingrad »¹²². Wieder se permet également d'ajouter que tout mémoire sert à justifier son auteur et que chez une personnalité comme celle de Manstein qui fut si diversement impliquée dans le tragique ensemble de la faute et du destin, du devoir militaire et de l'insuffisance politique, de la sûreté de soi en matière militaire et de l'échec humain, cela ne doit pas surprendre¹²³.

Wieder plonge dans une analyse du récit de von Manstein et commente les actions et les moments d'inaction du maréchal dans sa tentative de sauvetage de l'armée de Paulus. Wieder affirme que dans ses mémoires, von Manstein simplifie radicalement la situation en affirmant que toutes les erreurs ou lacunes ont été causées par Hitler. On a l'impression que dans le secteur de von Manstein tout fut tenté pour sauver les troupes de Paulus et que « la virtuosité technique avec laquelle on tente de maîtriser la difficile mission semble à peine autoriser une quelconque critique des opérations qui ont exigé, suivant une inexorable logique, le sacrifice d'une armée pour assurer la réussite d'entreprises plus importantes. On a l'impression qu'il s'agit d'une grandiose partie d'échecs militaire ». Il ajoute que les exposés et les considérations de Manstein laissent chez beaucoup de lecteurs critiques, surtout chez les survivants de la bataille de Stalingrad, un profond malaise, car le fait qu'il ait choisi de voir sa responsabilité exclusivement du point de vue du haut commandement et qu'il ait expliqué la catastrophe de Stalingrad du seul point de vue stratégique sans s'arrêter sur la question de responsabilité morale et politique donne à réfléchir. Selon Wieder, on ne peut essayer de donner un sens à cette tragédie. Il est impossible de justifier, même sur le plan stratégique, le sacrifice de milliers d'hommes. Il ajoute qu'il est décevant et même déprimant de constater à quel point la problématique morale et politique de l'événement ait pu avoir si peu d'importance aux yeux de von Manstein. Wieder affirme que les voix de l'humanité et de la conscience ne se

¹¹⁹ Stahlberg, *op.cit.*, p. 449-450.

¹²⁰ Wieder, *op.cit.*, p. 64.

¹²¹ *Ibid.*, p. 68.

¹²² *Ibid.*, p. 139.

¹²³ *Ibid.*, p. 140.

laisseront pas étouffer par des arguments purement militaires¹²⁴ et que le récit de von Manstein est en réalité une auto-justification pour cacher l'insuffisance de l'opération de dégagement et la question de responsabilité. On ne peut faire porter le tout sur les épaules d'Hitler, car ses attributions en matière de commandement et son droit à disposer de la VIe armée permettaient au maréchal de faire ce qu'il considérait être dans l'intérêt de sa mission. Son affirmation que l'armée encerclée était pratiquement sous les ordres d'Hitler est une fiction. Paulus et son état-major étaient subordonnés à von Manstein et lui témoignaient une confiance absolue. Même Zeitzler certifia dans une lettre au général Doer, auteur du premier ouvrage historique sur Stalingrad, qu'il n'y avait aucun doute sur les rapports de subordination entre l'armée et le groupe d'armée. Ainsi, Paulus n'a jamais reçu l'ordre d'enclencher l'opération « Coup de tonnerre »¹²⁵. Manstein avait l'intention de ne prendre la responsabilité de l'évacuation qu'une fois que Paulus aurait pris l'initiative d'avancer, mais la VIe armée ne put percer les intentions de von Manstein, qui voulait cacher son plan à Hitler. Wieder prétend que ceci fut une lourde négligence de sa part, car si le groupe d'armée songeait à exécuter l'opération sous une forme voilée et s'il était prêt à assumer la responsabilité de la sortie définitive contrairement aux ordres d'Hitler, Manstein aurait absolument dû avertir Paulus¹²⁶.

Wieder prétend que von Manstein a négligé de faire clairement comprendre à Paulus que l'alternative était de tenter une percée encore possible. Manstein connaissait le caractère peu fonceur de Paulus et aurait dû éviter tous les doutes, ce qui ne fut pas le cas. Il est vrai, nous dit Wieder, que Manstein avait accepté une mission qui ne dépendait pas de sa seule volonté et qu'aucune des conditions préliminaires ne fut remplie. Wieder lui reproche toutefois d'avoir fait planer sur ses décisions des « insuffisant » et des « trop tard » lourds de conséquences. De plus, la confiance en soi et le sentiment de supériorité du commandement allemand, habitué depuis des années à la victoire, avaient sous-estimé l'adversaire¹²⁷. Wieder ajoute cependant que la contradiction toujours plus évidente dans l'exposé de von Manstein entre la connaissance théorique juste et l'action pratique insuffisante montre bien la situation de force majeure tragique dans laquelle était empêtré le maréchal et dans laquelle il ne pouvait qu'agir en se résignant, à l'encontre de sa conscience et de son savoir¹²⁸.

Par ailleurs, Wieder affirme que von Manstein a fait preuve de maladresse psychologique dans ses comptes rendus à Hitler pour obtenir les conditions indispensables à

¹²⁴ *Ibid.*, p. 146-147.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 149.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 151.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 154.

une conduite sensée des opérations. À son avis, von Manstein, sachant qu'Hitler lui vouait un respect particulier, aurait dû prendre un ton bien plus insistant et affirmer son autorité. Il n'aurait pas dû se contenter du nombre insuffisant de troupes qui lui étaient attribuées. Wieder prétend qu'une attitude inflexible aurait peut-être incité Hitler à céder, mais Manstein ne l'a pas fait, abandonnant non seulement la pleine souveraineté dans son propre domaine, la stratégie, mais aussi une part importante de sa personnalité. Il s'est incliné devant l'obligation d'obéir et d'exécuter les ordres d'un commandement de dilettantes. Il est donc encore plus responsable que Paulus, car il disposait d'une vue d'ensemble plus étendue et voyait plus clairement ce qui était en jeu et ce qui faisait défaut¹²⁹.

On ne peut traiter de la question de Stalingrad sans recueillir le témoignage de Paulus lui-même. Il est à noter que lorsque von Manstein a entendu parler de l'éventuelle parution des mémoires de son ancien subordonné, il a tenté d'ébranler la crédibilité de sa thèse¹³⁰. Dans ses conversations avec son fils, qui donnèrent lieu à son oeuvre posthume *Je suis ici sur ordre*, Paulus se dit déçu du fait que, dans ses mémoires, Manstein lui ait reproché d'être partisan d'Hitler et ait rejeté sur lui la principale responsabilité de l'échec de l'opération de dégagement. Il affirme que les ordres de l'O.K.H. lui avaient toujours été transmis « absolument sans réserve » par Manstein et qu'il n'avait aucune raison de supposer que ces ordres n'avaient pas été approuvés par le groupe d'armée. On ne lui a jamais donné l'ordre formel d'exécuter la percée et jamais von Manstein ne lui a fait comprendre qu'il désavouait les ordres d'Hitler. Il affirme que « quiconque à cette époque a cru ne pas pouvoir me donner l'ordre ou l'autorisation de la percée n'a pas le droit d'écrire aujourd'hui qu'il aurait souhaité que je l'exécute et qu'il l'aurait couverte »¹³¹.

En guise de conclusion pour cette période, il est clair que la tendance apologiste du point de vue militaire demeure très présente. Von Manstein est toujours considéré non pas comme l'un des meilleurs mais comme « le meilleur stratège » de l'armée allemande, et bien qu'il ne soit pas nécessairement aimé, il est respecté. On le dépeint comme un égotiste jouissant du même complexe de supériorité et d'inaffabilité qu'Hitler, ce qui le rend dangereux et suspect aux yeux de ses supérieurs. On dit même qu'il est détesté par les nazis et qu'Hitler craint son indépendance d'esprit; d'ailleurs sa vision stratégique, différente de celle de son *Führer*, sera à l'origine de son renvoi. La littérature de cette époque est très importante

¹²⁸ *Ibid.*, p. 156.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 156-157.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 178.

¹³¹ *Ibid.*, p. 200.

sur le plan militaire, car elle nous livre les divers témoignages de plusieurs participants ainsi qu'une analyse approfondie du conflit par des spécialistes. Elle devient capitale sur le plan de la recherche, car elle est à l'origine de plusieurs explications militaires de la défaite qui sont, de nos jours, de plus en plus contestées. On songe immédiatement à la suggestion des anciens généraux voulant que la mauvaise conduite des opérations par Hitler juxtaposée à la crainte de ces derniers de lui désobéir seraient la cause de la défaite allemande. Von Manstein fait partie de ce groupe et le titre de ses mémoires, *Victoires perdues*, très évocateur s'inscrit parfaitement dans cette ligne de pensée. Le courant révisionniste demeure minoritaire, mais certains spécialistes commencent à remettre en question certaines affirmations du passé.

Si la quasi-totalité des anciens combattants et des spécialistes s'accorde pour lui accorder la paternité de la manoeuvre de Sedan, d'autres comme Cartier et Irving prétendent qu'elle est l'oeuvre d'Hitler. La question de Stalingrad est sans aucun doute la plus intéressante et la mieux documentée dans les débats militaires concernant von Manstein. Le débat demeure ouvert. Tous s'accordent pour dire que la mission de von Manstein était impossible dans les conditions de l'époque. Alors que certains lui reprochent un manque de courage pour ne pas avoir essayé de tout son poids de faire pencher Hitler en faveur d'un retrait de la VIe armée de von Paulus, d'autres prétendent qu'il n'avait pas le choix, car désobéir à Hitler pouvait créer un précédent révolutionnaire au sein du régime totalitaire qui lui aurait coûté son poste et peut-être même sa vie. D'autres encore soulèvent la question du sacrifice de cette armée. Pour certains, von Manstein n'avait pas le droit d'agir ainsi; d'autres voient dans sa décision la possibilité de sauvegarder un peu plus longtemps l'aile Sud du front de l'Est et ajoutent même que la sortie de l'armée de Paulus n'aurait pas fonctionné. Bref, les opinions demeurent toujours partagées sur cette question douloureuse.

4. La période actuelle (1990-1997)

De nos jours, l'histoire militaire déborde le fait d'arme et fait place à une histoire plus complète de la guerre. On ne se contente plus d'étudier les facettes strictement reliées à la question des combats, on les ignore même parfois. On semble vouloir réorienter le débat en fonction de sujets plus larges comme les aspects idéologiques ou politiques du conflit. Il est toujours possible de retracer certains ouvrages qui réévaluent la question militaire et se penchent sur le cas de von Manstein. L'exemple par excellence est l'ouvrage de Dana V. Sadarananda. Comme nous l'avons déjà mentionné, cet auteur semble justement vouloir retourner à la méthode traditionnelle de l'histoire militaire. À son avis, la combinaison de chance et du « leadership » supérieur de von Manstein et de ses subordonnés s'est avérée

décisive durant les années suivant la défaite de Stalingrad. Von Manstein a réussi à transformer grâce à sa vision et sa détermination cette défaite en victoire en sauvant son groupe d'armée et, par conséquent, le front de l'Est. Il considère von Manstein un stratège de génie capable, malgré une pression étouffante, les difficultés quotidiennes avec Hitler et un manque de temps contraignant, de prévoir les gestes de son adversaire et de le déjouer, bien qu'il fit face à des vétérans soviétiques aguerris capables d'effectuer des opérations stratégiques logiques. Selon lui, personne d'autre que von Manstein n'aurait pu réussir à faire passer l'hiver 1942-1943 au groupe d'armée Sud. Malgré sa rapidité intellectuelle, son esprit ouvert et sa détermination, von Manstein ne put transformer ses victoires en levier suffisamment puissant pour renverser la situation générale du front de l'Est en faveur de l'Allemagne¹³².

Dans son récent ouvrage sur l'histoire de l'armée allemande, Philippe Masson traite, entre autres, de la question de Sedan. Il prétend qu'on ne sait si le colonel Schmundt, un des aides de camp du Führer, a parlé avec Hitler par la suite, mais il est surpris de voir comme les thèses de von Manstein concordent avec celles de son chef. Hitler aurait donc songé par lui-même à l'idée de transférer le *Schwerpunkt* (le gros de ses forces) vers le centre¹³³. Masson traite également de la question de Stalingrad en affirmant que la campagne de 1943 ne fera que confirmer le sens tactique remarquable dont témoignent les tentatives de von Manstein pour dégager Paulus. Masson affirme que von Manstein a ordonné à Paulus de sortir de la ville encerclée. L'ennui, c'est qu'il se base sur les mémoires de ce dernier pour l'affirmer. Par ailleurs, Masson conteste l'idée de généraux comme von Manstein qui prétendaient que le passage de la défaite au désastre fut occasionné par Hitler, qui empêchait les généraux de mener la guerre à leur manière. Masson affirme que ce débat « quelque peu académique est à la limite du ridicule » puisque sans Hitler, il n'y aurait pas eu de nouvelle *Wehrmacht* conçue pour la guerre éclair. Masson affirme que c'est bien Hitler qui a sauvé l'armée devant Moscou alors que le haut-commandement s'était effondré et ne savait que préconiser la retraite, voire la déroute. De plus, en ce qui concerne l'opération « Lion de mer », Hitler avait beaucoup mieux compris que von Manstein les impératifs d'une opération amphibie. La bataille de Kursk lui avait été imposée par des hommes comme Manstein qui acceptèrent des ajournements successifs pour renforcer leurs effectifs. L'auteur prétend aussi que le problème du repli n'a jamais reçu de solution satisfaisante. Il cite en exemple la retraite ininterrompue de Manstein sur le front Sud en direction du Dniestr et des Carpathes, n'ayant pas réussi à tenir plus de

¹³² Sadaranada, *op.cit.*, p. 149-154.

¹³³ Philippe Masson, *Histoire de l'armée allemande 1939-1945*, Paris, Perrin, 1994, p. 95.

quelques semaines le maréchal lui-même sera forcé d'admettre qu'il était difficile de faire mieux à moins d'accepter des risques considérables ailleurs¹³⁴.

En conclusion, il apparaît maintenant évident que von Manstein fut, malgré ses défauts, un excellent général. Le mythe de la supériorité de l'armée allemande, qui attribuait le blâme de la défaite à Hitler semble dorénavant beaucoup moins convaincant qu'à l'époque et la question militaire semble intéresser de moins en moins les spécialistes de la Deuxième Guerre mondiale, qui axent leurs recherches sur d'autres sujets tels que l'idéologie, les crimes de guerre et l'implication de l'armée et, par conséquent, s'attardent plus sur la responsabilité de von Manstein. Ses exploits militaires sont délaissés au profit de thèmes plus larges que les opérations, c'est-à-dire la guerre d'extermination menée à la fois contre les Juifs et tous ceux qui s'opposaient aux nazis. En ce qui a trait aux grandes batailles du conflit mondial comme celles de la France et de Stalingrad, personne n'est encore arrivé à trancher définitivement le débat. Chaque camp compte sur ses propres sources pour appuyer sa position.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 333-341.

CHAPITRE IV

PERCEPTIONS DE L'ESPRIT POLITIQUE ET IDÉOLOGIQUE DE VON MANSTEIN DURANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Ce quatrième et dernier chapitre est sans aucun doute le plus important. Il traite des controverses actuelles, qui ne se basent pas sur de récentes découvertes d'archives, mais plutôt sur une remise en question des conclusions tirées par les experts de certains événements criminels reliés à la *Wehrmacht* et, par conséquent, à von Manstein. Ce chapitre nous présente donc l'évolution des témoignages et des analyses et vise à approfondir nos connaissances sur la pensée d'Erich von Manstein et sur sa participation aux atrocités.

1. Les années de guerre (1939-1945)

L'une des premières images reçues de von Manstein par les puissances occidentales fut celle que nous présenta le *Time Weekly Newsmagazine*, en janvier 1944. Nous avons déjà examiné la position critique de la revue face au commandement du maréchal, mais cet article comporte également une analyse très négative et tout à fait symptomatique du portrait que se faisait l'opinion alliée des *Junkers* comme von Manstein. D'après la revue, la bataille de von Manstein était non seulement celle de l'Allemagne, de son gouvernement et de son armée, mais aussi celle de sa caste qui représentait le cœur, l'esprit et la force de caractère de l'armée allemande. L'élimination des *Junkers* allait mettre un terme à un long chapitre sanglant et turbulent de l'histoire allemande. Les *Junkers* avaient réussi à échapper à l'ignominie de la défaite durant la Première Guerre mondiale en inventant la légende du « coup de poignard dans le dos », mais cette fois-ci, rien ne pouvait les sauver; Churchill était catégorique à ce sujet¹³⁵. Selon le *Time*, les *Junkers* sont dangereux car ils sont présents dans toutes les sphères décisionnelles et dirigent en quelque sorte l'Allemagne. Même sous Hitler, l'armée demeure leur instrument privé. Ils n'aiment pas les nazis et ces derniers ne les aiment guère plus, mais ils forment, néanmoins, une équipe redoutable. Ainsi, nous dit le *Time*, lorsqu'Hitler se trouva coincé sur les steppes de Stalingrad, il ne fit pas appel à ses généraux nazis, mais au *Junker* von Manstein, un des membres de cette caste aristocratique prétentieuse, qui cherchait à éblouir la population. Afin de démontrer toute la complicité entre les nazis et l'armée, le *Time* ajoute que von Manstein était membre de l'état-major ultra-secret formé après le traité de Versailles pour préparer la *Wehrmacht* à une guerre revancharde. Pour le *Time*, ce sont les

Junkers qui ont placé Hitler à la tête du pays et, si Manstein s'est tenu à l'écart des politiques nazies, ce n'est que par mépris. La revue considère von Manstein comme l'équivalent de Pétain : un homme à l'esprit fort et actif et au tempérament difficile, dur envers lui-même, discipliné et logique. C'est d'ailleurs pour toutes ces raisons qu'Hitler l'a gardé auprès de lui. Par contre, von Manstein ne respecte pas Hitler. Il demeure loyal envers le *Führer*, car il est chef d'État. Sa loyauté vise non pas l'homme, mais sa fonction. Le *Time* prétend qu'en raison de la défaite prochaine, les *Junkers* auraient été tentés de remplacer le *Führer* par ce « Pétain teutonique », car les Allemands n'avaient pas de plus grandes idoles militaires que von Manstein¹³⁶.

L'opinion qu'a Goebbels de von Manstein est tout aussi cinglante. Dans son journal, Goebbels le décrit comme une relique de l'époque impériale à qui on ne doit pas faire confiance, car il manque d'imagination et de vision. Il soutient que les nazis doivent se méfier des anciens officiers impériaux et demeurer sur leurs gardes. Goebbels n'apprécie pas qu'Hitler exprime la moindre gratitude envers le maréchal. Hitler se dit très satisfait de l'attitude de von Manstein, même s'il le trouve trop ambitieux. Goebbels juge son chef trop tendre. Il est d'accord pour qu'il lui attribue des médailles pour sa conduite des opérations, mais non pas pour ses qualités humaines. Il accuse von Manstein d'avoir offert aux populations des régions sous son commandement un traitement plus humain que prévu et d'avoir ralenti les mesures souhaitées par les nazis. Goebbels nous informe qu'Himmler a lui aussi des préjugés à l'endroit de l'armée. Himmler s'oppose particulièrement à von Manstein qu'il qualifie de « défaitiste de première classe ». En effet, suite aux retraites provoquées par l'attaque des Soviétiques après Stalingrad, Goebbels trouve désastreux que l'on ne remplace pas von Manstein par un homme de calibre capable de résister sur place¹³⁷. En somme, von Manstein possédait des ennemis à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Allemagne, du côté allié comme de celui des nazis.

Notons en guise de conclusion pour cette période, que le simple fait d'être sur la couverture de l'un des magazines les plus connus d'Amérique du Nord en dit long sur l'importance accordée à von Manstein. Certaines exagérations, voire peut-être aussi certaines vérités cachées sont alors très en vogue; n'oublions pas que nous sommes en temps de guerre et que la propagande joue un rôle primordial. L'effort de guerre réclamé par chaque nation

¹³⁵ Churchill affirmait dans un discours que « The twin roots of all our evils-Nazi tyranny and Prussian militarism-must be extirpated. Until this is achieved there are no sacrifices that we will not make, no length in violence to which we will not go. ». *Time*, *op.cit.*, p. 13.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 13-15.

nécessite certains encouragements ou, du moins, un camouflage des mauvaises nouvelles. Ainsi, la presse alliée ne peut affirmer que von Manstein est un adversaire redoutable qui réussit constamment à déjouer leurs pronostics et prolonge, du même coup, la guerre à lui seul.

Du côté de l'Axe, c'est à la lumière de lectures plus pointues, comme celle des journaux personnels de dignitaires nazis, que l'on s'aperçoit, malgré tout l'encensement que le ministre de la propagande ait pu diffuser à l'endroit de von Manstein, que le maréchal est, en réalité, perçu comme un adversaire potentiel du régime, un homme dont il faut se méfier. Le témoignage de Goebbels démontre bien toute la complexité du débat. Bien que von Manstein ne fût pas un nazi et ne fût pas non plus dans les bonnes grâces des hauts dignitaires du régime, cela ne l'a pas empêché de servir le gouvernement et d'appliquer certaines politiques criminelles comme l'exécution de populations civiles au nom du peuple allemand. Qu'il ne l'ait pas fait aussi rapidement que Goebbels l'eût souhaité est sans importance. Par ailleurs, Goebbels tient à tout prix à ce qu'on éloigne von Manstein d'Hitler et de la sphère décisionnelle, voire même qu'on lui retire son commandement, tandis que les Alliés le voient comme un successeur potentiel d'Hitler, un homme prédestiné par sa caste et son talent à prendre la relève du *Führer*. Selon la presse alliée, il est un élément clé de cette guerre sans qui les victoires n'auraient pas été possibles. Pour le *Time*, nazis et *Junkers* travaillent ensemble dans le but de redonner à l'Allemagne toute sa puissance. Les Alliés savaient-ils réellement que l'armée collaborait étroitement avec les nazis et qu'elle encourageait Hitler à appliquer ses théories politiques comme le *Lebensraum* ou cherchaient-ils simplement à motiver leurs troupes à combattre la *Wehrmacht*? Nous croyons qu'à cette époque, il était encore trop tôt pour savoir ce qui s'était réellement passé en Allemagne. Le débat entre apologistes et révisionnistes ne commencera qu'après la guerre et prendra de l'ampleur avec les années, mais durant le conflit, chacun tire les conclusions qui servent le mieux ses intérêts.

2. Le temps des procès (1945-1953)

La seconde partie de ce chapitre se déroule durant la période des procès. Il est donc clair que les différents témoignages ou études sur la culpabilité de von Manstein sont en fonction du camp et de la position choisis. Cette période est importante sur le plan historiographique, car c'est à cette époque que les documents d'archives qui portent sur l'évolution du débat sont étudiés pour la première fois. Il ne s'agit plus d'impressions arbitraires comme durant la guerre, mais bien d'interprétations des faits et gestes de von Manstein à partir de sources vérifiables.

¹³⁷ Louis P. Lochner, *The Goebbels Diaries*, New York, Doubleday & Company, 1948, p. 265 et ss.

Selon ses avocats, Reginald Thomas Paget et Paul Leverkuehn, la responsabilité de von Manstein, l'exécutant, doit être replacée dans son contexte. Ils maintiennent que dans un procès pour crimes de guerre, la provenance des ordres est capitale. Ils affirment que lorsque certaines décisions politiques sont prises, l'exécutant ne peut être accusé. Pour Leverkuehn, le rôle du pouvoir exécutif dans le régime nazi est mal défini. Les soldats ne comprenaient pas leur rôle et les commandants d'armées ne voulaient pas se mêler de la gestion des territoires occupés. Paget attaque l'ordre du 20 novembre, fortement antisémite, auquel l'accusation attache tant d'importance. Selon lui, von Manstein fut forcé par l'O.K.W. de rédiger un ordre dans le même genre que celui de Reichenau¹³⁸. Il souligne que celui de von Manstein est moins brutal et qu'il a rayé des parties importantes du texte auquel on lui avait demandé d'apposer sa signature. En ce qui a trait aux liens entre les Juifs et le bolchevisme, Paget affirme que les Juifs étaient la seule ethnie entièrement favorable aux Soviétiques auxquels il était dans leur intérêt de se lier pour se protéger des pogroms; d'où le lien fait par von Manstein entre les Juifs et le mouvement des partisans. Paget a toujours prétendu que von Manstein ne connaissait pas l'ampleur du sort réservé aux Juifs.

Pour le général Siegfried Westphal, le procès de von Manstein démontre bien tous les problèmes auxquels un commandant devait faire face lorsqu'il se trouvait aux prises avec la dictature hitlérienne. Selon lui, l'autorité de l'armée sur les unités SS ne dépassait pas la subordination tactique. Les commandants n'avaient sur elles aucune juridiction disciplinaire et, pour les enquêtes judiciaires, devaient s'en remettre à l'autorité de Göring ou d'Himmler. Ce système de restriction des pouvoirs de l'armée s'étendait également aux territoires occupés, Hitler réduisant continuellement la taille de la zone opérationnelle dans laquelle les chefs d'armées pouvaient exercer leur pouvoir exécutif alors que les unités policières et les SS avaient des chaînes de commandement indépendantes. Westphal ajoute que les officiers supérieurs étaient rarement mis au courant des opérations du SD qui s'assurait toujours de bien camoufler les cadavres de ses victimes, ce qui explique que les commandants ne savaient pas tout ce qui se passait et que bien souvent ils ignoraient même la présence de ces unités dans leur région. Tout ce qui touchait la police, l'exploitation économique, les mesures culturelles et la conscription de la population civile aux travaux forcés, était placé entre les mains d'organisations politiques externes à la *Wehrmacht*.

¹³⁸ Le 10 octobre 1941, le commandant de la VIe armée rappelait les objectifs de la campagne *Barbarossa* à ses troupes, soit la destruction complète du système judéo-bolchevique et de ses membres. Pour ce faire, elles devaient abandonner les conventions traditionnelles du soldat afin de venger le peuple allemand des bestialités commises contre lui. La source de tous ces maux étant les Juifs.

Westphal soutient même, avec preuves à l'appui, que les populations de territoires occupés se sentaient davantage en sécurité lorsqu'elles étaient administrées par l'armée. Il est clair, nous dit-il, que tout ce qui a pu entacher l'honneur et le nom du peuple allemand ne fut pas exécuté par l'armée, mais par des organisations du parti nazi. C'est pourquoi il était si important d'acquitter von Manstein des charges reliées à l'extermination des Juifs. La cour n'a jamais réussi à prouver que l'armée avait joué un rôle actif dans ces crimes. L'auteur affirme que l'on a, néanmoins, condamné des chefs militaires pour des abus commis par d'autres. Il ajoute que le genre d'opérations menées contre les partisans sur le front de l'Est ne peut être jugé par les tribunaux occidentaux. À son avis, l'intensité des combats sur ce front n'a pas été vécue à l'Ouest. Il rappelle que Staline avait ordonné la destruction de l'envahisseur fasciste et que l'on a recensé plus de 300 000 soldats allemands tués par des partisans dans un seul secteur du front en l'espace de deux ans. Il n'y avait donc pas de pitié d'un côté comme de l'autre. Selon Westphal, les juges n'ont pas cru que le manque de discipline était relié à la perte de certaines juridictions par l'armée. Ils n'ont pas cru les généraux lorsqu'ils ont affirmé que tout leur était caché et ils ont accusé ces derniers d'avoir péché par omission en fermant les yeux à toutes les atrocités¹³⁹.

Gerald Reitlinger affirme que les plaintes acheminées vers le haut commandement contre les hommes d'Himmler étaient rares et devaient suivre le processus normal d'enquête. Ainsi, bien que von Manstein ait demandé d'enquêter sur les événements qui avaient eu lieu sur son territoire et de prendre les mesures correctives appropriées pour réprimer ces actes criminels, ceux-ci se poursuivirent malgré tout¹⁴⁰. Manstein fut condamné pour négligence envers la population civile, mais on retira les mots « délibérément » et « imprudemment » du jugement. Quant aux témoignages contradictoires de von Manstein et d'Ohlendorf à Nuremberg sur la complicité tacite du maréchal aux activités du SD, Reitlinger affirme que ni l'un ni l'autre ne peuvent être considérés comme témoins fiables. Il considère l'affirmation d'Eisenhower selon laquelle le soldat allemand n'a jamais perdu son honneur, prématurée et irresponsable et l'interprétation de la situation contradictoire¹⁴¹. Il ajoute que les ordres antisémites formulés par von Manstein sont surprenants provenant d'un général d'une grande intégrité professionnelle et indifférent aux objectifs et aux théories nazies, d'autant plus qu'Himmler, qui le détestait, tentait de retracer un ancêtre slave dans son arbre

¹³⁹ Westphal, *op.cit.*, p. 55-58.

¹⁴⁰ Gerald Reitlinger, *The Final Solution. The Attempt to Exterminate the Jews of Europe 1939-1945*, New York, A.S. Barnes & Company, 1953, p. 34.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 198.

généalogique¹⁴². Il y a donc une certaine évolution entre l'opinion de Westphal et celle des avocats de von Manstein. Reitlinger ne considère pas von Manstein comme étant fondamentalement un criminel de guerre puisqu'il se dit surpris par les propos du maréchal; il ajoute, néanmoins, qu'il est trop tôt pour le blanchir de toute accusation.

Telford Taylor fut l'un des premiers à dénoncer l'alliance entre la caste militaire et le régime nazi. Selon lui, certaines têtes d'affiche de l'armée allemande comme von Manstein ont tenté de camoufler leur complicité en affirmant qu'ils rejetaient subjectivement le régime. Ils se sont retranchés, pour la plupart, derrière leur non-participation à la vie politique. Certains d'entre eux, plus honnêtes, ont avoué que personne dans le corps d'officiers ne pouvait affirmer ne pas avoir, une fois ou l'autre, appuyé Adolf Hitler en qui ils avaient placé leurs espoirs. Taylor affirme que les multiples points de friction entre les deux groupes ne doivent pas dissimuler qu'ils étaient d'accord sur des points fondamentaux comme l'établissement d'un État centralisateur (qui allait remettre un minimum d'ordre et de stabilité dans le pays contrairement à l'époque chaotique de Weimar), la résurgence du nationalisme et, surtout, la renaissance de la puissance militaire allemande¹⁴³. Pour Taylor, la liste d'officiers promus à l'occasion de la crise de 1938, époque où von Manstein est justement rappelé par Hitler pour servir sous von Rundstedt, démontre bien le degré de faillite morale au sein du corps d'officiers. Il ajoute « qu'exclu de la sphère décisionnelle, démoralisé et acheté, le corps d'officiers allait bientôt faire face aux terribles conséquences provoquées par la prise de pouvoir d'Hitler »¹⁴⁴.

Taylor affirme que du point de vue moral, le corps d'officiers allemands a une certaine responsabilité dans le déclenchement de la guerre. La *Wehrmacht* était devenue sous le régime hitlérien un instrument primordial dans la perpétration de crimes et d'atrocités indescriptibles quoiqu'elle n'eût pas autant de pouvoirs à l'époque qu'elle en avait eus sous Weimar et qu'au contraire, son influence diminuait à mesure que celle d'Hitler grandissait. L'armée n'a jamais su manipuler le régime hitlérien. Taylor affirme également qu'on ne peut accuser les généraux, dont l'objectif trop archaïque pour être réalisable était de redonner à l'Allemagne sa suprématie militaire en Europe, de s'être transformés en technocrates résolus à conquérir le monde. Selon Taylor, les généraux, vivant toujours selon les coutumes du XIXe siècle, ont mal saisi l'évolution de la guerre et ses conséquences sur la population civile. Ils ont poursuivi leur objectif avec un professionnalisme étroit, prudent et sans imagination. C'est justement parce

¹⁴² *Ibid.*, p. 197.

¹⁴³ Taylor, *op.cit.*, p. 112-113.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 173.

qu'Hitler leur apportait courage et imagination sur le plan du leadership que les généraux ont accepté de le suivre et de collaborer. Taylor ajoute qu'il est futile de juger les officiers en fonction de standards et de valeurs qui ne faisaient pas partie de leur éducation traditionnelle. Les généraux étaient le produit de l'époque impériale et reflétaient la conscience étroite de leur caste autoritaire. Blâmer ces hommes individuellement pour avoir refusé de risquer leur carrière afin de préserver la démocratie en Allemagne, est inapproprié. D'avoir espéré que les généraux renoncent à la guerre à titre d'instrument servant la politique nationale équivaut à fermer les yeux devant la réalité¹⁴⁵.

En revanche, si on ne peut accuser les officiers d'avoir été mal préparés à devenir des leaders du mouvement démocratique, on ne peut leur pardonner d'être devenus un des piliers du régime nazi. En effet, Taylor affirme que la population allemande était différente des autres populations européennes, car elle faisait confiance à son corps d'officiers qui jouait un rôle important au sein de la société. Ainsi, Taylor cite le général Beck, un futur résistant, qui affirmait en 1937 que « la *Wehrmacht* est à la fois le peuple et l'État » et que « le peuple allemand a en elle une confiance sans limites ». Cette confiance, nous dit Taylor, l'armée en était fière et ne s'en cachait pas. L'armée ne se mêlait pas de politique, préservait les vieilles vertus prussiennes et défendait l'État. L'armée a rejoint le régime hitlérien, car elle souscrivait aux mêmes objectifs, mais ses chefs ont échoué dans leur tentative de repousser l'influence nazie et de sauvegarder l'intégrité de leur corps d'officiers. Leur échec est dû au même archaïsme politico-social présent lors de la Première Guerre mondiale. L'armée n'a pas été capable de s'ajuster aux réalités du XXe siècle. Elle est demeurée insensible aux nouvelles forces fascistes qui guidaient le pays. Taylor termine en citant encore une fois le général Beck qui affirmait que « l'histoire jugera les leaders de la *Wehrmacht* coupables s'ils n'agissent pas en concordance avec leur connaissance du rôle d'homme d'État. Leur devoir de soldat qui les force à obéir atteint ses limites lorsque leur savoir, leur conscience et leur responsabilité leur interdisent d'exécuter un ordre ». Taylor ajoute que le lecteur doit se baser sur ce principe pour prononcer son verdict¹⁴⁶.

Selon John W. Wheeler-Bennett, Hitler a perdu toute forme de respect envers ses généraux lorsque ceux-ci, incapables de saisir les nuances politiques séparément des aspects purement militaires d'une situation internationale, se sont prononcés contre la remilitarisation de la Rhénanie. Leur manque de confiance et d'initiative créa chez Hitler une suspicion tenace à leur endroit. Par ailleurs, l'armée, réduite à un rôle de police appelée en cas de besoin, était

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 366-373.

psychologiquement incapable de contredire Hitler¹⁴⁷. L'époque où l'armée jouissait de certains privilèges et d'un minimum de respect et de sécurité était révolue laissant place à une période de harcèlement et d'humiliation de la caste militaire par les nazis. En acceptant des ordres comme celui d'exterminer les commissaires politiques de l'Armée rouge, l'armée prit la décision d'assumer la responsabilité d'actions comme le meurtre, la brutalité et diverses mesures illicites autrefois confiées aux SS. Ceci faisait partie des objectifs d'Hitler qui voulait transformer cette armée imbue de traditions guerrières chevaleresques en outil du parti pour se débarrasser des adversaires politiques et raciaux du régime. Wheeler-Bennett ajoute que des ordres comme celui du 20 novembre, où von Manstein prône la destruction du système judéo-bolchévique, s'inscrivent parfaitement dans les intentions d'Hitler¹⁴⁸.

Cette période est très riche sur le plan analytique car elle définit clairement les deux camps, c'est-à-dire ceux qui défendent l'armée et ceux qui non seulement la questionnent mais l'accusent. On dénote, par contre, un point sur lequel l'opinion des deux groupes converge : l'armée aristocrate n'a jamais manipulé Hitler. Il y a donc une évolution par rapport à l'époque de la guerre où le *Time* prétendait que les *Junkers*, auxquels appartenait von Manstein, étaient les véritables dirigeants de l'Allemagne. On a vu que l'armée fut transformée en instrument du parti perpétrant massacres et exécutions au nom du régime. D'une armée chevaleresque, Hitler fit un outil supplémentaire pour asseoir son pouvoir et assouvir ses désirs de conquête. La divergence d'opinions se trouve au coeur de cet énoncé. La question est de savoir si l'armée a volontairement collaboré à la mise en place de toutes ces politiques ou non. Les partisans de l'armée (apologistes) affirment que la *Wehrmacht* n'était pas au courant de l'ampleur des crimes commis et, de toute façon, n'avait pas l'autorité nécessaire pour intervenir. Les apologistes émettent toutefois certains commentaires embarrassants. Pour eux, le raisonnement de généraux tels que von Manstein, qui lie les Juifs au mouvement des partisans est logique. De là à accepter l'élimination systématique de ce peuple, il n'y a qu'un pas. De plus, en prétendant que l'Occident ne peut juger ce qui s'est passé sur le front de l'Est, les apologistes reconnaissent que quelque chose s'est produit. Or, qui peut être impliqué dans cette lutte contre les partisans sinon l'armée? Les effectifs des autres unités mentionnées par les apologistes sont trop peu nombreux pour commettre des crimes de cette envergure. L'armée s'aurait-elle limitée à subir et à constater de lourdes pertes reliées directement aux activités des

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 366-373.

¹⁴⁷ John W. Wheeler-Bennett, *The German Army in Politics 1918-1945*, Londres, Macmillan & Co Ltd, 1953, p. 354.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 514.

partisans sans réagir? Pour les révisionnistes de l'époque, la situation méritait que l'on s'y attarde davantage.

En effet, d'autres experts (les révisionnistes) remettent en question l'intégrité de la *Wehrmacht*. Si les apologistes affirment qu'on ne peut juger un exécutant, les révisionnistes prétendent que non seulement l'armée aurait dû désobéir aux ordres contraires à sa conscience et à ses responsabilités, mais que le fait que certains généraux comme von Manstein aient pu rédiger des ordres similaires aux visées nazies est, pour le moins, troublant. Si certains auteurs se contentent de froncer les sourcils et d'attendre la suite des événements avant de se prononcer définitivement sur la question tout en refusant de blanchir systématiquement la *Wehrmacht*, d'autres l'accusent déjà d'avoir participé aux massacres en devenant l'un des piliers de ce gouvernement criminel trahissant ainsi la confiance du peuple allemand en son armée. Le contexte international de l'époque, c'est-à-dire celui de la Guerre froide, ne permettra pas aux révisionnistes d'approfondir la question autant qu'ils l'auraient souhaité, puisque l'on prône plutôt une réinsertion des anciens combattants au sein des troupes de l'OTAN afin de faire face au nouvel ennemi soviétique. L'opinion occidentale a préféré s'en remettre aux alibis créés par les apologistes afin de panser le plus rapidement possible la plaie sociale causée par un passé qu'on souhaite pouvoir vite oublier. Même les gouvernements occidentaux vont participer à cet exercice d'obnubilation populaire. Ainsi, l'adversaire d'hier est l'allié d'aujourd'hui et vice versa. Ils doivent donc ajuster leur propagande. Cependant, le débat se poursuivra sur le plan académique bien après que les procès soient terminés.

3. Pendant la Guerre froide (1953-1990)

Le nom de la période qui suit celle des procès explique en quelque sorte le revirement intellectuel auquel le débat fera face. En effet, pour des raisons stratégiques et politiques, l'Occident va tenter d'amenuiser le rôle de l'armée allemande au sein de cette guerre criminelle et formuler certains alibis. La Guerre froide obligera l'Occident à réintégrer plusieurs membres de la *Wehrmacht* au sein des troupes de l'OTAN. Or, il va de soi qu'on ne peut engager ceux que l'on qualifiait jadis de « criminels ». La légende selon laquelle l'armée serait demeurée neutre aidera grandement à la reconstitution du bloc de l'Ouest aux dépens du nouvel ennemi : le communisme. Le courant révisionniste qui s'élèvera contre les apologistes aura beaucoup de difficultés à persévérer et à convaincre une opinion publique qui préfère oublier ou se dégager de toutes responsabilités en blâmant Hitler et ses nazis.

Manfred Messerschmidt, qui est l'un des critiques les plus sévères à l'endroit de la *Wehrmacht* et l'un des premiers historiens allemands à avoir osé s'attaquer aux mythes propagés par les anciens militaires et les apologistes, affirme que, dès la prise du pouvoir par les nazis, l'armée s'est rapprochée du régime totalitaire. Selon lui, ce rapprochement a commencé lorsque l'armée a décidé de protéger ses intérêts durant la période de paix en s'assurant de préserver son monopole du port d'armes (*Waffenträgermonopol*) et prit alors le risque de s'assimiler au système national-socialiste en s'impliquant directement dans la violation des droits de l'homme, lors de la purge contre les SA. Selon Messerschmidt, l'armée dépassa la phase où elle se contentait d'une alliance tacite avec l'« *Establishment* » conservateur et les nazis en embrassant les doctrines idéologiques du parti hitlérien. Parfaitement intégrée au régime nazi, elle fut, par conséquent, incapable de s'opposer à Hitler. Ses querelles avec d'autres institutions rivales ne sont pas synonymes de différences fondamentales basées sur des principes, mais des rivalités institutionnelles propres au système hitlérien, même si elle ne devint jamais une armée révolutionnaire au service de la chancellerie¹⁴⁹. Cette opinion est partagée par Martin Kitchen qui affirme qu'à mesure que les politiques d'Hitler deviennent de plus en plus provocatrices, une confusion s'installe accompagnée de désaccords et de rivalités dans les hautes sphères de la *Wehrmacht*, qui ne devraient pas être, à son avis, considérés comme de l'opposition au régime fasciste, mais représentent plutôt des différends tactiques et méthodologiques¹⁵⁰.

Dans l'un de ses multiples articles traitant de la relation entre la *Wehrmacht* et le régime national-socialiste, Manfred Messerschmidt affirme que l'obéissance, la loyauté et l'acceptation du rôle de soldat, c'est-à-dire mourir au combat, sont les devoirs du militaire. Pour les soldats, le passage de l'Empire à la République ne fut pas très facile. En effet, le chaos politique et économique suivant la Première Guerre mondiale aura un impact direct sur leur fidélité au régime. La majorité considérait la République comme une transition. L'armée constituait un moyen de fortifier l'Allemagne sur les plans interne et externe et devait servir d'exemple en restant en dehors du pluralisme politique de l'époque de Weimar. La caste militaire, la bourgeoisie nationaliste et conservatrice, les propriétaires terriens, les universitaires et les économistes étaient tous en faveur du principe selon lequel un État fort se base sur une armée forte et une société unie, qui travaillent pour le bien de l'État et de ses citoyens. Pour eux, l'État national-socialiste représentait une option qui sauvegarderait l'État et

¹⁴⁹ Manfred Messerschmidt, *Die Wehrmacht im NS-Staat. Zeit der Indoktrination*, Hambourg, R.v. Decker's Verlag, 1969, 519 p.

¹⁵⁰ Martin Kitchen, *A Military History of Germany from the Eighteenth Century to the Present Day*, Bloomington, Indiana University Press, 1975, p. 295.

l'armée tout comme les traditions militaires et nationalistes qui protègent et synthétisent l'héritage historique militaire et ethnique de l'Allemagne.

Pour Messerschmidt, c'est lors de la campagne de Russie que l'on constate la plus grande collaboration entre l'armée et les troupes SS. L'armée participe à la planification et aux actions criminelles du régime, devenant active et non plus simple observatrice à un tel point que l'auteur se demande s'il est possible de faire une distinction entre les opérations de l'armée et celles des troupes d'Himmler. À son avis, les militaires ont complètement échoué dans leur tentative pour faire respecter les conventions internationales. Il n'y a pas eu d'opposition morale mobilisée contre Hitler et son « darwinisme social ». Les guerres menées par l'Allemagne durant ce conflit sont donc criminelles, car elles sont basées sur des principes racistes. La moralité de l'armée est ramenée à son niveau le plus bas durant cette campagne de Russie où l'identification du soldat au nazisme atteint son paroxysme. La menace bolchevique a été utilisée pour abolir les droits de l'homme et mener une guerre de destruction (*Vernichtungskrieg*) laissant aux générations suivantes le fardeau de cette responsabilité. D'après Messerschmidt, l'armée savait très bien ce qui se passait durant la campagne polonaise. Durant celle de Russie, elle a tout simplement décidé de passer aux actes. Les ordres d'extermination visant les communistes et les Juifs furent exécutés en étroite collaboration avec les *Einsatzgruppen*. Von Manstein y a contribué en signant l'ordre du 20 novembre, qui autorise le soldat à délaissier les règles de la guerre traditionnelle afin de « venger les atrocités commises contre le peuple allemand ». Messerschmidt affirme même que certains membres de la résistance ont trempé dans ces activités. Le lien entre ces politiques d'extermination et les vœux d'Hitler ne peuvent que démontrer à quel point l'armée et le régime étaient étroitement liés¹⁵¹.

Durant cette période, l'Allemagne a transformé, voire dénaturé les valeurs et les traditions européennes. La *Wehrmacht* n'a pas subi ces changements. Au contraire, tout comme les SS, elle s'est portée garante du régime et l'a défendu. Totalement soumise à Hitler, l'armée ne s'est pas distancée de l'idéologie politique nazie. Elle a négligé toutes les valeurs, les traditions d'ordre et les habitudes européennes. Pour Messerschmidt, un soldat ne doit pas suivre aveuglément un système ou un homme. Le soldat traditionnel allemand n'avait pas droit à la liberté d'opinion. La pensée individuelle ou l'idée de responsabilité n'existait pas. Sa seule option était d'obéir. Pour Messerschmidt, des ordres comme ceux de von Manstein sont dangereux, car la propagande et l'endoctrinement au national-socialisme entraînent un

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 17-18.

empoisonnement politique et intellectuel. Ce « lavage de cerveau » est d'autant plus efficace quand il s'agit d'un chef militaire s'adressant à ses soldats¹⁵². Un peu plus tard, Helmut Krausnick écrira un article traitant de l'abandon des lois de la guerre par l'armée allemande en Union soviétique en se basant sur le raisonnement de Messerschmidt. À son avis, l'inclination des troupes à exécuter des ordres criminels ne relève pas du principe de l'obéissance absolue ou du manque de courage à s'y opposer, mais plutôt d'un accord idéologique profond avec les politiques hitlériennes¹⁵³. Timothy D. Mulligan affirmait à ce sujet que les militaires avaient dépassé les bornes fixées par le *Kommissarbefehl* et avaient systématiquement exterminé non seulement les cadres de l'Armée rouge mais des millions de civils et de simples soldats. Le support logistique initial apporté aux groupes d'extermination progressa à un tel point qu'il n'était plus possible de discerner la tâche de chacun d'eux. L'armée a délibérément rattaché le terme « partisan » à une majorité de la population en vue de cacher les politiques d'extermination du régime¹⁵⁴.

Certains spécialistes se sont interrogés sur le principe d'obéissance absolue, basé sur la promesse de fidélité à l'endroit du Führer. Joachim C. Fest affirmait que l'obéissance est la base de toute organisation militaire, et que, comme toute obligation morale, elle a des limites fondées sur des standards supra-légaux qui doivent cautionner sa sanction. Il rejoint en quelque sorte Messerschmidt lorsqu'il affirme que de se servir du parement de l'ordre reçu pour éviter d'assumer toute responsabilité est indéfendable du double point de vue moral et légal et que si la tradition prussienne répudiait la désobéissance, elle cédaît néanmoins un espace au refus¹⁵⁵.

Selon Christian Streit, l'armée allemande est grandement responsable du niveau d'extermination, car elle a contribué à intensifier le degré des liquidations en participant à la conception, l'implantation et la radicalisation des politiques d'annihilation dans les territoires occupés de l'Union soviétique. Selon Streit, cela n'a rien à voir avec une pression venant d'en haut forçant l'armée à s'impliquer, ni avec le désir de l'armée de vouloir préserver un minimum d'autonomie face au système nazi, mais découle plutôt du fait que l'armée était en grande partie d'accord pour mener une guerre fondée sur une idéologie qui préconisait des mesures d'extermination en Russie. Cet accord, nous dit Streit, symbolise la fusion des valeurs militaires pré-hitlériennes, nationalistes, conservatrices, impérialistes et antisémites dans

¹⁵² *Ibid.*, p. 21.

¹⁵³ Helmut Krausnick, « Kommissarbefehl und Gerichtsbarkeitserlass Barbarossa » dans *Neuer Sicht*, 25, 1977, p. 682-738.

¹⁵⁴ Timothy D. Mulligan, « Reckoning the Cost of the People's War: The German Experience in the Central USSR », *Russian History*, vol 9, 1982, no 1, p. 27-48.

¹⁵⁵ Joachim C. Fest, *The Face of the Third Reich*, Harmondsworth, 1983.

l'idéologie nazie et concrétise l'endoctrinement de l'armée au régime. Ainsi, dit-il, si certains généraux s'opposaient aux directives comme le *Kommissarbefehl*, ce n'était pas en vertu des traditions chevaleresques de l'armée, mais bien pour des raisons pragmatiques, pour éviter un impact indésirable sur la discipline des troupes qui participaient à ces mesures barbares¹⁵⁶.

Pour Streit, la *Wehrmacht* a bel et bien collaboré aux politiques d'extermination avec les *Einsatzgruppen*. Il affirme que la conviction selon laquelle les Juifs sont à la source de toute résistance, voire des réseaux de partisans en Union soviétique est clairement décelable dans les ordres de von Manstein¹⁵⁷. Il ajoute toutefois qu'il est d'accord avec Messerschmidt lorsque celui-ci affirme que von Manstein y voyait davantage un procédé psychologique pour rehausser le moral et la volonté de combattre de ses hommes et non comme doctrine idéologique inébranlable. Streit ajoute que von Manstein était contre les gestes arbitraires, l'indiscipline et la brutalité, bref, contre tout ce qui entachait l'honneur du soldat. Il ajoute que les groupes d'extermination se plaignaient d'être mal compris par les chefs d'armées comme von Manstein. Streit prétend également que l'on a caché certains événements à von Manstein de crainte que ce dernier ne s'en plaigne à Hitler et se fasse remplacer immédiatement par un chef plus malléable¹⁵⁸. Henri Bernard nous fournit une opinion intéressante pour expliquer les agissements ou plutôt les ordres formulés par von Manstein à l'endroit des Juifs. Selon cet auteur, la forme et le fond de l'ordre du 20 novembre ne sont pas ceux d'un chef militaire. « Sa hargne antisémite est calquée sur la littérature des SS et des SD. Or, à l'époque, on chuchotait dans certains milieux nazis que von Manstein avait du sang juif dans les veines. Aurait-il voulu, par ses diatribes raciales, confondre les méprisants?¹⁵⁹ ».

Schulte conclut pour sa part que les forces armées allemandes étaient fortement impliquées sur les plans économique et idéologique dans la guerre à l'Est et l'extermination des Juifs. Selon lui, la destruction de la tradition militaire a commencé dès 1933 avec l'augmentation des effectifs du corps d'officiers de 3 858 en 1933 à 21 000 en 1938. À son avis, l'armée est devenue un appareil de fonctionnaires du parti nazi. Il ajoute que la division hypothétique entre le commandement militaire et le SD, en ce qui a trait aux brutalités commises en Pologne, n'était qu'une fiction. En Union soviétique, ajoute-t-il, cette coopération et cette complicité allaient se renouer non seulement au niveau de l'exploitation économique des territoires occupés, mais aussi sur des points reliés à l'élimination des « indésirables » du

¹⁵⁶ Streit, *op.cit.*, pp.50 et ss et 76 et ss.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 123.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 116-122.

¹⁵⁹ Bernard, *op.cit.*, p. 56.

régime. Il cite en exemple la relation entre l'armée et les *Einsatzgruppen* du SD face à l'extermination des Juifs et des commissaires politiques¹⁶⁰. Selon lui, la *Wehrmacht* ne manifesta pas d'opposition lors de l'institutionnalisation du génocide qui allait systématiquement éliminer des millions de civils, car elle était devenue un instrument dans la réalisation des objectifs envisagés par Hitler, notamment celui de la création d'un espace vital à l'Est pour le peuple aryen¹⁶¹. Cette opinion est aussi partagée par Gilbert Badia qui affirme que les commandants d'unités se rendirent coupables de nombreux crimes : « Souvent, cependant, jouant les Ponce Pilate, ils préféraient s'en remettre pour les massacres les plus horribles, qu'ils feignaient d'ignorer, à des détachements spéciaux opérant à l'arrière du front. Même les prisonniers de guerre étaient si mal traités que la plupart d'entre eux n'ont pas survécu à la captivité, un grand nombre mourant de faim et de froid avant même d'être transférés en Allemagne »¹⁶².

Alexander Werth partage cette opinion et rajoute que même si l'armée allemande a attesté à Nuremberg « qu'elle ne pouvait subvenir aux besoins de tous les prisonniers de guerre soviétiques parce qu'il y en avait trop », elle n'a rien fait pour empêcher leur extermination, du moins pendant les douze ou dix-huit premiers mois de la guerre à l'Est. Werth inclut von Manstein et son communiqué antisémite lorsqu'il fait référence aux généraux soi-disant « au dessus de tout soupçon » qui, non pas sur l'ordre d'Hitler ou d'Hitler, mais délibérément ont affamé les prisonniers soviétiques et sont, par conséquent, responsables de la mort de plus de deux millions de prisonniers de guerre simplement durant la première année¹⁶³.

Selon Jehuda Wallach, il est impensable de croire que von Manstein soit innocenté des charges pesant contre lui. Il s'explique mal qu'on l'ait acquitté de certains crimes alors que, à son avis, les faits prouvent le contraire. Pour lui, les ordres de von Manstein à l'endroit des Juifs sont suffisamment scandaleux pour le condamner; le simple fait qu'il ait rédigé un tel texte devrait suffire à nous faire comprendre que le maréchal approuvait ce genre d'action. Il est impossible que von Manstein n'ait pas su ce qui se déroulait sur un territoire aussi limité que la Crimée. Wallach affirme que la lecture du courrier d'Ohlendorf nous force à croire que von Manstein était parfaitement au courant de ce qui se passait. « Un grand militaire, mais un

¹⁶⁰ Schulte, *op.cit.*, p. 20.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 23

¹⁶² Badia, *op.cit.*, p. 161.

¹⁶³ Alexander Werth, *Russia at War 1941-1945*, Londres, Barrie & Rockliff, 1964, p. 706.

bien petit homme », von Manstein a tout fait pour blanchir sa réputation et n'a pas agi de façon honnête.¹⁶⁴

D'après Omer Bartov, les généraux allemands ont tenté de justifier leur collaboration avec les nazis en invoquant deux raisons : d'une part, les officiers subalternes et les soldats de l'armée étaient déjà influencés par le national-socialisme à un tel point qu'il aurait été impossible de tenter un coup d'État pour renverser le régime et, d'autre part, la longue tradition de retenue politique dans l'armée et leurs responsabilités professionnelles au front les empêchaient d'intervenir dans la sphère politique du Reich. Cette seconde affirmation est bien présente dans l'esprit de von Manstein, nous dit Bartov, lorsque ce dernier refuse de s'impliquer dans les plans de la résistance¹⁶⁵. Les généraux ont tenté de se disculper de leur collaboration avec le régime en invoquant des raisons morales, qui ne se reflétaient pas dans leurs actions. Ils ont présenté leur version des événements dans leurs mémoires comme une histoire de courage, de patriotisme et de sacrifice en ignorant tous les aspects négatifs de la guerre, biaisant ainsi les données pour les chercheurs qui se sont basés sur leurs livres. Bartov souligne que l'armée a bel et bien contribué à l'implantation des politiques criminelles du régime nazi surtout sur le front de l'Est. Ainsi, si le concept d'une croisade contre le bolchevisme avait une certaine popularité chez les soldats au début du conflit, la *Wehrmacht* a entretenu cette combativité en laissant planer dans l'esprit du soldat l'idée que la défaite équivaldrait à une apocalypse. Il en déduit que la *Wehrmacht* faisait partie intégrante du régime et en constituait l'outil de prédilection. Il cite les ordres de von Manstein à titre d'exemples¹⁶⁶.

Tous les textes mentionnés jusqu'à présent sont catégoriques : l'armée et von Manstein sont coupables d'avoir directement incité leurs troupes à commettre des meurtres et mené une guerre d'extermination. Les textes qui suivent, bien que toujours réprobateurs à l'endroit du maréchal et de son groupe, l'observent de façon moins directe et plus nuancée. Pour Robert Cecil, c'est parce qu'Hitler intervint en faveur des tactiques de la guerre éclair, donc en faveur des généraux comme von Manstein et Guderian, que ceux-ci ne participèrent pas à la conjuration de juillet 1944 et demeurèrent loyaux à leur chef. Les critiques de la conduite militaire de la guerre menée par Hitler n'apparurent que lorsqu'il fut évident que la guerre était perdue ou lors de la parution de leurs mémoires¹⁶⁷. Cecil ajoute que non seulement la

¹⁶⁴ Wallach, *op.cit.*, p. 467-472.

¹⁶⁵ Bartov, *op.cit.*, p. 1-2.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 10.

¹⁶⁷ Robert Cecil, *Hitler's Decision to Invade Russia 1941*, Londres, Davis-Poynter, 1975, p. 49.

distribution de bâtons de maréchaux avait considérablement réduit le nombre de résistants, mais que l'échec ou l'inaction des militaires durant la « drôle de guerre » leur posait un dilemme : s'ils continuaient de servir le régime, ils seraient forcément impliqués dans les crimes de celui-ci; s'ils se retiraient, ils étaient condamnés à être neutralisés dans leurs tentatives pour influencer les événements¹⁶⁸. Gordon A. Craig partage aussi cette opinion lorsqu'il affirme que les « enfants gâtés » de la guerre, comme von Manstein, ont refusé de s'impliquer dans la résistance et note que le maréchal aurait informé un agent de Beck qu'il ne voulait pas se joindre à la résistance avant d'avoir réussi sa conquête de Sébastopol, car celle-ci lui permettrait d'obtenir une décoration de plus¹⁶⁹. Albert Speer confirme cette attitude de technocrate lorsqu'il affirme : « certes j'ai fait partie de ces collaborateurs d'Hitler, que l'on nomme aujourd'hui technocrates. Il arrivait aussi que des spécialistes de la *Wehrmacht* leur fussent adjoints. Ce fut le cas du stratège, sans doute le meilleur de la Deuxième Guerre mondiale, le feld-maréchal von Manstein. Celui-ci ne s'intéressait en aucune manière à ce qui était étranger au domaine purement militaire »¹⁷⁰.

Pour Downing, von Manstein représente parfaitement ce que Paget appelait les moines-soldats prussiens. Leur code était personnel. Ils ne se souciaient que des leurs : leurs familles et leurs soldats. Ils ne cherchaient pas à détruire ce qui était non-conformiste ou symbolisait le mal. Ils possédaient, tout comme Luther, la capacité de séparer ce qui relevait de la moralité privée et ce qui relevait de la moralité publique. Ils détestaient et répudiaient ces parvenus qu'étaient les nazis, mais leur réaction fut de se confiner encore davantage à leurs tâches militaires. Leur ouverture d'esprit pour la question militaire n'avait d'égale que leur étroitesse d'esprit pour tout le reste. Le prix de la flexibilité militaire était la rigidité politique : « ...et puis Hitler ouvrit son coffre rempli de jouets: réarmement, conscription, promotions rapides, etc. ». Tout ceci, nous dit Downing, fit en sorte que l'armée était tellement occupée par ses nouvelles tâches que sa tendance naturelle à ne pas vouloir se mêler des questions politiques continua malgré toutes les pratiques sordides initiées par le régime¹⁷¹.

Downing ajoute qu'Hitler n'a jamais fait confiance à l'armée sur les plans social et politique. Il trouvait que les soldats n'avaient pas l'esprit national-socialiste, mais plutôt une vision étroite, prudente et traditionaliste des activités militaires. Hitler préférait s'en remettre à son propre génie. Les généraux croyaient qu'entre eux et les extrémistes nazis il n'y avait pas

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 66.

¹⁶⁹ Gordon A. Craig, *The Politics of the Prussian Army 1640-1945*, New York, Oxford University Press, 1956, p. 501.

¹⁷⁰ Albert Speer, *L'empire SS*, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 23.

possibilité de s'entendre. Pour Downing, ils se trompaient : la guerre était leur terrain d'entente et dans une guerre totale tout doit se fondre pour atteindre la victoire et la stratégie militaire doit passer par une bonne compréhension de la situation politique, ce dont les généraux étaient incapables. Ils ne voulaient pas admettre qu'ils avaient combattu pendant tant d'années au service d'un criminel et refusaient d'examiner les motifs idéologiques pour lesquels Hitler avait déclaré la guerre. Ils préféraient se concentrer sur la sphère militaire en présentant Hitler comme un incompetent et ses erreurs comme des aberrations. Si seulement Hitler leur avait permis d'exercer leur métier en abandonnant ses objectifs, leurs victoires l'auraient forcé à accepter leur façon de faire la guerre. Or, nous dit Downing, cette guerre n'était pas la leur, mais celle d'Hitler¹⁷².

Downing cite Liddell Hart qui affirmait que « les généraux allemands de cette guerre étaient les meilleurs de leur profession dans le monde entier. Ils auraient pu être encore meilleurs si leur vision du conflit avait été plus large et leur compréhension de celui-ci plus profonde, mais ils auraient alors cessé d'être des soldats et seraient devenus des philosophes ». Downing est d'avis que si les militaires avaient « philosophé » davantage, ils auraient compris qu'une guerre ne se gagne pas uniquement sur le plan militaire et que les moyens militaires existent seulement pour servir la société. Dès lors, ils auraient compris que la guerre était perdue d'avance¹⁷³. En ce qui a trait aux massacres qui se déroulaient autour d'eux, ils préféraient ne pas s'y attarder et songer plutôt à la manière dont ils allaient s'y prendre pour gagner la guerre. Les généraux n'ont jamais saisi que l'Europe et le monde se sont coalisés contre leur pays et son régime. Ils ne possédaient qu'une vision étroite et militaire des événements. Ils auraient dû savoir qu'une guerre aux objectifs purement militaires était chose du passé¹⁷⁴. Downing constate que les généraux n'ont pas évolué lorsqu'il consulte leurs mémoires. Dans ceux-ci, il n'est jamais question du sort réservé aux Juifs et encore moins du régime pour lequel ils avaient combattu. Dans leurs écrits, ils ne font que commenter leur vie de soldat. Ils disent tous qu'Hitler était un mauvais stratège militaire qu'ils ne pouvaient influencer, mais ne commentent jamais sa vision de chef d'État ou tout ce qui se rapporte aux politiques criminelles du régime. Simples spécialistes de la sphère militaire, à qui ce genre de politiques a été imposé; ils n'ont fait que leur devoir de soldat. Le reste ne les concerne pas¹⁷⁵.

¹⁷¹ Downing, *op.cit.*, p. 15-17.

¹⁷² *Ibid.*, p. 148.

¹⁷³ *Idem*

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 154.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 245

Que le monde occidental ait applaudi les prouesses militaires des généraux, mais les ait condamné pour avoir mis leur génie au service de la cause nationale-socialiste, c'est là pour Downing un raisonnement par trop simpliste. La véritable question est de savoir s'ils étaient au courant des événements. La réponse n'est pas simple. D'après lui, les généraux devaient certainement se douter de certaines choses. Il ne croit pas toutefois qu'ils savaient, dès le début de la guerre, qu'Hitler envisageait un génocide. Downing affirme que leurs doutes ont certainement grandi au fur et à mesure que la guerre avançait, mais qu'ils étaient alors trop occupés à se battre pour sauver l'Allemagne pour se permettre de songer à ces questions. Downing est d'avis que la majorité des généraux auraient très certainement cessé de se battre s'ils avaient su l'ampleur du massacre mais ils considéraient qu'il ne s'agissait que de rumeurs qu'ils avaient choisi de ne pas vérifier. Selon Downing, les généraux ne sont pas directement responsables. Leur crime est d'avoir fermé les yeux un peu comme les scientifiques qui ont inventé la bombe atomique. Ces hommes n'étaient pas des monstres. Leur compétence professionnelle les a tout simplement rendus grossièrement et tragiquement inadéquats dans d'autres domaines¹⁷⁶. Cette opinion est partagée par Robert S. Wistrich qui affirme que malgré le fait que von Manstein ait été indifférent aux politiques du régime nazi (il était même la bête noire d'Himmler), il ne concevait les choses qu'avec l'étroitesse du strict point de vue militaire¹⁷⁷.

Raymond Aron est en quelque sorte du même avis que Cecil par rapport à von Manstein : « un grand soldat, mais un piètre politique ». Il était l'un des plus indulgents des généraux allemands à l'égard d'Hitler et ne parvint jamais à comprendre pleinement la substitution de l'État « racial » à l'État traditionnel ce qui, selon Aron, entraîna une conduite raciste de la guerre et contribua à la victoire de Staline et au « crépuscule des dieux germaniques ». Aron ajoute que von Manstein est naïf dans ses conclusions lorsqu'il affirme qu'Hitler aurait dû en venir à une entente après l'hiver 1942-1943 avec l'un de ses adversaires. Selon Aron, l'idée d'une contradiction entre le désir de compromis et le maintien d'Hitler au pouvoir n'est jamais venue à l'esprit de von Manstein, ce qui démontre bien son incompréhension du despote révolutionnaire qu'était Hitler¹⁷⁸.

Carver reprend sensiblement les arguments d'Aron lorsqu'il affirme que les relations entre Hitler et von Manstein furent marquées par un différend politico-stratégique. Alors qu'Hitler était « jusqu'au-boutiste », voire fataliste, von Manstein voyait dans une guerre

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 246-247.

¹⁷⁷ Robert Wistrich, *Who's Who in Nazi Germany*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1982, p. 204.

¹⁷⁸ Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz. tome II: L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 85.

prolongée la possibilité d'un compromis qui mettrait fin au conflit et maintiendrait les hordes slaves en dehors de l'Allemagne. Loin d'avoir collaboré, il a toujours agi de façon honorable. Carver se demande si une meilleure compréhension des objectifs d'Hitler n'aurait pas poussé von Manstein à participer au coup d'état prôné par Beck. Or, von Manstein garda tout au long un vain espoir de convaincre Hitler d'adopter sa position pour ainsi rétablir la situation sur le front et éviter une guerre civile en Allemagne. Il désirait restaurer la position de l'Allemagne en Europe au même niveau qu'à l'époque de Bismarck et de Moltke le Vieux.¹⁷⁹

Andreas Hillgruber insiste sur l'importance de bien tenir compte du contexte historique afin de comprendre l'attitude de von Manstein. Il considère que von Manstein est le produit des régimes allemands, un militaire empreint des traditions impériales, plus rapprochées du régime nazi que de la République de Weimar. Il a participé à cette guerre du côté d'Hitler, qu'il croyait capable de repousser le bolchevisme et le chômage, pensant avoir à choisir entre le communisme et le nazisme. Von Manstein est coupable d'avoir fait l'autruche devant les excès militaires et criminels de la période nazie présumant qu'ils allaient se normaliser. L'idéal de von Manstein était celui de Moltke, non de Clausewitz, c'est-à-dire qu'il souhaitait préserver une distinction entre les sphères militaire et politique. Il les voyait comme deux compétences respectives et non entremêlées. Pour Hillgruber, son échec se situe justement à ce niveau : son traditionalisme prusso-allemand conservateur, auquel il tenait tant, n'était plus valable. La catastrophe provoquée par Hitler a détruit l'idéologie du bon soldat au service d'une Allemagne puissante, mais stable sur l'échiquier européen¹⁸⁰.

Si les textes mentionnés jusqu'ici tentent de relativiser les rôles de von Manstein et de la *Wehrmacht* dans cette guerre criminelle en axant leurs discussions sur la sphère politique, d'autres refusent toujours d'associer des hommes de la trempe de von Manstein à ces massacres. D'après Cooper, les généraux n'avaient jamais envisagé l'extermination en masse comme solution. Malgré tout, plusieurs savaient ce qui se passait et ont préféré fermer les yeux. Ainsi, si von Manstein condamne le bolchevisme dans son ordre de novembre 1941, il stipule également que les populations des territoires de l'Est doivent être traitées comme des alliées. Cette position, reliée davantage à des raisons pratiques plutôt que morales, découlait également du fait que les attaques visaient le communisme et non la population, tout en voulant s'assurer que la population craigne davantage les représailles allemandes que celles des partisans.

¹⁷⁹ Carver, *op.cit.*, p. 243.

¹⁸⁰ Hillgruber, *op.cit.*, p. 65-85.

Palsokar estime que von Manstein fut arrêté pour avoir transgressé les lois de la guerre. Or, à son avis, la guerre n'est régie par aucune loi. Les seules lois auxquelles un soldat doit obéir sont celles formulées par son supérieur. Un général qui perd une bataille peut non seulement y perdre son poste et y laisser sa vie, mais, s'il perd la guerre, il est jugé par le pays vainqueur en fonction de lois qui ne sont pas les siennes. C'est le cas de von Manstein. Il fut jugé par un tribunal de vainqueurs qui cherchaient à se venger, au cours d'un procès dont le but était plus politique que légal. La défense de von Manstein a été suffisamment efficace pour démontrer son innocence de façon concluante. Von Manstein était un homme fier de sa profession et de son honneur de soldat, qui respectait la vie humaine et ne condamnait pas un homme à mort tout simplement parce qu'il en avait l'autorité; c'était « un gentilhomme honorable » qui a su maintenir la discipline de ses troupes et combattre de façon irréprochable tout au long d'une guerre barbare¹⁸¹.

Dans son ouvrage sur Nuremberg, Whitney R. Harris tente justement de relativiser le rôle de l'armée dans l'extermination des populations civiles et autres crimes commis en temps de guerre. À son avis, seul un infime pourcentage des forces armées y est impliqué, la majorité des crimes ayant été commis par des unités policières. Il ajoute que l'on ne doit surtout pas condamner les forces armées allemandes qui, pour la plupart, ont respecté les lois de la guerre et ont combattu en fonction des standards internationaux. Il cite le cas de von Manstein face au problème des prisonniers de guerre. Il affirme que même en ayant les meilleures intentions et la meilleure des volontés, il n'est pas toujours possible de respecter les conventions internationales lorsque les conditions ne le permettent pas¹⁸².

Il existe également un autre débat concernant la pensée politique de von Manstein et son rôle au sein de la résistance. Alors que selon Stahlberg, von Manstein était un penseur militaire qui ne comprenait pas bien l'importance de la politique, raison pour laquelle il n'a pas participé au mouvement de résistance, pour Rüdiger von Manstein, les documents prouvent le contraire. À son avis, Stahlberg ne fait pas suffisamment d'efforts pour comprendre le dilemme que devaient affronter les commandants, qui était de tenir le front et ne pouvaient donc pas en même temps participer au renversement du régime. Il ajoute que Stahlberg a tenté, dans ses mémoires, de se tricoter une belle image aux dépens de ses anciens chefs en tentant de s'insérer dans le cercle de la résistance. Selon Rüdiger von Manstein, c'est faire preuve de malhonnêteté envers ceux qui lui faisaient confiance. Il lui rappelle qu'à l'époque, il n'y avait

¹⁸¹ Palsokar, *op.cit.*, p. 155-171.

¹⁸² Whitney R. Harris, *Tyranny on Trial. The Evidence at Nuremberg*, Dallas, Southern Methodist University Press, 1954, p. 175.

pas de « devoir maudit »¹⁸³. Dans son ouvrage, Rüdiger von Manstein prétend aussi que sur le front de l'Est, la distinction entre le crime et la légitimité était floue, mais les règles étaient connues et il est impensable que le maréchal ait accepté de transgresser des lois contraires à son honneur de soldat. Il se base sur le jugement du procès d'Hambourg pour affirmer que jamais on n'a été en mesure de prouver que des crimes avaient été commis par des troupes de von Manstein agissant sous ses ordres.

En guise de conclusion pour cette période, il est clair que le camp des révisionnistes radicalise sa position tandis que les apologistes concèdent certains points tout en cherchant à excuser von Manstein et la *Wehrmacht*. Ainsi, pour les révisionnistes, la *Wehrmacht* faisait partie intégrante du système national-socialiste. Des ordres comme celui du 20 novembre, promulgué par von Manstein, sont là pour le prouver. En endossant ce type de politique raciste ils se rendent coupables d'avoir participé à une guerre criminelle. Le fait de motiver leurs troupes en affirmant qu'il s'agissait d'une guerre préventive contre la menace bolchevique démontre jusqu'à quel point les généraux souscrivaient aux théories nazies. La *Wehrmacht* n'a jamais subi de pression du gouvernement hitlérien. Au contraire, elle s'est portée garante du régime et est allée aux devants de ses souhaits non seulement en donnant des ordres comme le *Kommissarbefehl* mais en dépassant toute attente par l'extension de telles mesures exterminatrices aux populations civiles, tuant ainsi des millions d'innocents. Il n'y a donc aucune ambiguïté, elle est coupable.

D'après certains révisionnistes modérés, qui transposent le débat au niveau politique écartant toute discussion idéologique, von Manstein est coupable d'avoir mal saisi Hitler. Le débat ne porte pas sur sa participation aux activités criminelles, mais plutôt sur sa naïveté intellectuelle et son incapacité d'agir au plan politique. L'armée serait donc devenue un immense appareil d'état, une armée de technocrates aveugles. Tout comme les apologistes de la période précédente, ils prétendent que l'armée (von Manstein en étant l'exemple par excellence) ne s'est jamais mêlée de politique, se souciant uniquement des questions purement militaires, d'où sa responsabilité criminelle. Il y a donc une différence majeure au sein des révisionnistes. D'un côté, l'armée est accusée de coopération, voire d'adhésion absolue aux politiques nazies tandis que de l'autre, les auteurs affirment que les généraux sont coupables de

¹⁸³ Lors de notre rencontre à Berlin en août 1997, Rüdiger von Manstein a également mentionné que son père voyait les résistants un peu comme des romantiques. Il se doutait bien que leur projet échouerait. Or, le maréchal était responsable de la vie de milliers de soldats. Par conséquent, il ne pouvait se permettre de détourner son attention vers d'autres activités que celles reliées à ses activités militaires. Pour son fils, cela n'implique pas pour autant qu'il ait été antipathique à la cause, mais plutôt en désaccord avec les moyens pour y parvenir. Sa priorité était de s'assurer de la sécurité du front et de ses troupes.

s'être repliés sur eux-mêmes en se retirant de tout ce qui n'était pas relié à la sphère militaire. Ceci réduit énormément leur culpabilité puisqu'on ne les accuse plus d'avoir participé aux crimes, du moins pas von Manstein, mais plutôt d'avoir fermé les yeux et d'avoir refusé de s'impliquer au plan politique afin de sauvegarder leur carrière.

Il y a également les apologistes de l'armée pour qui des hommes comme von Manstein sont tout à fait honorables et n'ont jamais trempé dans quoi que ce soit de criminel. Selon eux, la *Wehrmacht* fut jugée par la justice des vainqueurs. Le verdict fut donc revanchard et biaisé, mais malgré tout, la cour ne fut jamais en mesure de prouver le lien entre von Manstein et tous les crimes qui eurent lieu sur les territoires sous sa juridiction. Ils considèrent que les crimes commis par l'armée furent l'oeuvre d'une minorité de soldats et non pas le résultat d'une volonté générale comme l'affirment les révisionnistes. Ils avouent que des crimes furent commis par l'armée, mais dorénavant, il questionneront l'étendu de ces crimes. Les apologistes ont continué d'affirmer que les dirigeants de l'armée étaient partiellement au courant de ce qui se passait, mais qu'ils étaient trop préoccupés par le sort de l'Allemagne en cas de défaite pour prêter attention à ces crimes. Ainsi, la défense des apologistes repose sur le manque d'informations concernant les activités criminelles, dû aux préoccupations militaires qu'avait le haut-commandement, tandis que les révisionnistes affirment que ces activités découlaient justement d'ordres de ce même haut-commandement.

4. La conjoncture actuelle (1990-1997)

La dernière période historiographique de ce chapitre consacré à l'idéologie est celle d'aujourd'hui. Il ne fait plus aucun doute que l'armée a participé aux crimes de guerre. Les révisionnistes ont remporté leur bataille méthodologique en démontrant que la quantité de sources vérifiables ne permettait pas de remettre en question l'évidence déjà connue à l'époque de Nuremberg. Si les apologistes n'insistent plus pour démentir cette vérité, ils tentent toujours de relativiser le débat en invoquant la non-culpabilité de l'exécutant et les principes d'obéissance et de loyauté du soldat, tout comme les avocats de von Manstein l'avaient fait lors de son procès. Ils prétextent que l'intensité de ces activités criminelles étaient méconnue des dirigeants comme von Manstein. La conjoncture politique à la fin de la Guerre froide va permettre de déplacer le débat sur la scène de l'opinion publique. La nouvelle génération, qui n'a jamais connu la guerre, ne se sent plus responsable des actions commises par ses prédécesseurs et peut donc analyser la situation avec un plus grand recul. Si, à l'époque de la reconstruction de l'Allemagne et celle du début du conflit opposant le bloc communiste à l'Ouest, le climat politique ne permettait pas de s'interroger sur le degré d'implication de

l'armée allemande et de ses commandants au sein de l'appareil criminel nazi, on était pressé d'en finir avec toutes ces « histoires de procès », aujourd'hui, la majorité de la population semble favorable à dissiper les mythes et à confronter le passé.

Dans son livre traitant du procès de Nuremberg, l'avocat Jean-Marc Varaut affirme que la *Wehrmacht* était au courant des crimes. Les quatre groupes mobiles qui opéraient sur un territoire de plus d'un million de kilomètres carrés ne regroupaient que trois mille hommes. Or, on évalue leur bilan meurtrier à plus d'un million de victimes. Ces exterminations conduites ouvertement au milieu d'une armée allemande de plusieurs millions d'hommes étaient nécessairement connues des généraux et officiers de la *Wehrmacht* parce que, en vertu des accords de mai 1941 entre le S.D. et l'armée, cette dernière s'était fait un devoir de prêter main-forte aux opérations de police spécialement imposées par « le conflit d'idéologies au sens le plus profond du terme ». Les *Einsatzkommandos* de la police de sûreté et du S.D. dépendaient de l'armée aux niveaux tactique et logistique, c'est-à-dire qu'ils étaient complètement sous les ordres de l'armée. Le 17 juillet 1941, l'O.K.W. s'entend avec les S.S. pour décréter que les forces armées devaient se débarrasser de tous les prisonniers de guerre qu'on soupçonnait être des éléments moteurs du bolchevisme. Varaut nous rappelle que l'objectif politique prime sur le militaire. Selon lui, tous les témoignages entendus, les affidavits recueillis, les rapports collectionnés, établissent que les liens des *Einsatzgruppen* avec les forces armées étaient excellents. Les généraux remettaient les Juifs aux *Einsatzgruppen* et permettaient à l'occasion à leurs soldats de les assister. Varaut est d'avis qu'il faut se méfier du témoignage de von Manstein, partisan d'une conception chevaleresque de la guerre, qui prononça en cour une profession de foi de vieux soldat émouvante et sincère mais qui, forcé d'admettre avoir signé l'ordre du 20 novembre, tenta d'en minimiser la portée plaçant qu'il s'agissait d'anéantir le système et non la population. Varaut se demande comment les troupes à qui cet ordre était destiné pouvaient ensuite se désolidariser des liquidations perpétrées par les unités spéciales auxquelles elles étaient implicitement liées. Ceci constitue un bon exemple du déshonneur du soldat allemand et de la terrifiante et lassante litanie des crimes de guerre répertoriés à Nuremberg, nous dit Varaut, citant Sir Hartley Shawcross qui affirmait au début du procès :

« L'on peut dire que les ordres étaient les ordres d'Hitler et que ces hommes n'étaient que les instruments de la volonté d'Hitler, mais ils étaient les instruments sans lesquels la volonté d'Hitler n'aurait pas pu être réalisée; et ils étaient plus que cela... ce n'est pas une excuse valable pour un assassin de plaider: « J'ai tué parce qu'on m'avait dit de tuer ». Les hommes que vous voyez ici ne sont pas dans une situation différente parce que c'étaient des nations qu'ils cherchaient à piller et des

peuples entiers qu'ils essayaient de tuer. Il n'est pas d'ordre de qui que ce soit qui excuse un acte illégal. La loyauté politique, l'obéissance militaire sont d'excellentes choses, mais elles n'exigent ni ne justifient l'accomplissement d'actes notoirement mauvais. Il vient un moment où un homme doit refuser d'obéir à son chef s'il veut obéir à sa conscience... »¹⁸⁴.

Cette idée de conscience et d'obéissance est parfaitement illustrée dans un article de Christian Schneider voué au profil psychologique de von Manstein. Pour von Manstein, nous dit-il, être soldat était non seulement un métier mais un état d'esprit et il se demande pourquoi le maréchal n'a pas voulu se soulever contre le régime : était-ce par opportunisme ou bien parce qu'il était un homme aux principes rigides (« les généraux prussiens ne se mutinent pas »)?

À son avis, von Manstein conçoit la profession de soldat à l'opposé de celle du politicien. La controverse tourne autour de ces deux entités où légalité et moralité sont présentées par Schneider comme des principes du comportement militaire apolitique. Ainsi, s'il est moralement correct pour la résistance allemande de s'opposer à Hitler, il reste, pour von Manstein, que le soldat a prêté un serment irrécusable au Führer. La division entre ces deux sphères, selon Schneider, est typique de la tradition prussienne. Les technocrates sont, par conséquent, déculpabilisés sous prétexte que l'obéissance absolue au régime légitime les oblige à ne pas se poser de questions. C'est ainsi que von Manstein explique sa participation à la guerre : il ne faisait qu'exercer son métier; si le gouvernement livrait une guerre idéologique, cela ne regardait que les politiciens. C'est d'ailleurs pourquoi il a refusé d'appliquer des ordres comme ceux des commissaires ou même de participer au complot de juillet 1944. À son avis, il s'agissait de gestes politiques auxquels il refusait de se mêler.

Schneider pousse encore plus loin son analyse en liant le cas de von Manstein à un problème d'illégitimité psychologique causé par son adoption. Le principe de légitimité du pouvoir l'empêche de participer à l'élimination d'Hitler. Il voit Hitler dans le rôle d'un père exerçant son autorité sur son fils adoptif. Von Manstein ne conteste pas cette autorité puisqu'elle est légale. Von Manstein a juré obéissance à Hitler en tant que chef d'État seulement. Il a contesté la légitimité morale d'Hitler, mais ne lui a pas retiré sa loyauté vu que cela n'a rien à voir avec la moralité, mais avec le principe de légalité que von Manstein est incapable d'enfreindre¹⁸⁵.

¹⁸⁴ Jean-Marc Varaut, *Le Procès de Nuremberg. Le glaive dans la balance*. Paris, Perrin, 1992, p. 213-223.

¹⁸⁵ Schneider, *op.cit.*, p. 402-417.

Pour Jörg Friedrich, von Manstein était antisémite sans toutefois prôner l'extermination des Juifs ou restreindre leurs droits. Cependant, von Manstein était d'accord pour lutter contre toute forme de bolchevisme ou d'actes de partisans et a toléré à distance les excès de la police nazie¹⁸⁶. Friedrich ajoute que l'élite militaire à laquelle appartenait von Manstein n'a pas admis qu'il y ait eu des « failles » dans les mesures de sécurité contre les partisans et que, par conséquent, des milliers d'innocents avaient été fusillés. Friedrich s'étonne du manque de critiques de la part des militaires à l'endroit des ordres criminels nazis et en déduit que c'est parce qu'ils étaient d'accord avec ces méthodes. Toutefois, Friedrich affirme que l'extermination des Juifs avait lieu à des échelons décisionnels inférieurs à celui de von Manstein et que ce dernier n'était pas forcément au courant de tous les détails. En ce qui a trait aux crimes perpétrés en Crimée, von Manstein, faisant référence à des rumeurs d'actions commises au temps de son prédécesseur, avait même dit à Himmler qu'il ne tolérerait pas de tels écarts de conduite sur son territoire.

Friedrich affirme que ce qui s'est passé dépassait largement les connaissances et l'autorité du maréchal. Friedrich considère que c'est justement le fait de ne pas vouloir en entendre parler qui forçait von Manstein à exiger que ces actes demeurent à 200 kilomètres de son quartier-général. C'est un élément qui constitue à la fois son alibi et sa culpabilité. Pour Friedrich, c'est la philosophie non-militaire du maréchal qui lui permettait des discours comme celui du 20 novembre 1941 alors que sa philosophie militaire l'obligeait à ne pas tolérer de tels gestes dans sa cour¹⁸⁷. Son ordre du 20 novembre est contraire à son naturel, car il étend aux Juifs les dures mesures contre les partisans. Même Ohlendorf a avoué que massacrer les Juifs ne correspondait pas aux idées de von Manstein. Il n'en demeure pas moins pour Friedrich que les tueries qui eurent lieu à Feodosia et Eupatoria (Crimée) sur le territoire de von Manstein, suite à son ordre du 20 novembre, constituent un excellent exemple de ce qu'est la terreur moderne et la « revanche préventive ». Friedrich ajoute que ce n'est pas de cette façon que l'on exerce la justice, mais que c'est ainsi que l'on parvient à maintenir une population dans la crainte des représailles. Il ne s'agit pas de la culpabilité des Juifs; on ne fait qu'exercer cette idée de revanche¹⁸⁸. Selon Friedrich, il est vrai que l'armée est un lourd appareil bureaucratique qui exécute des ordres, mais il insiste qu'un chef d'armée doit tout savoir. Il ne peut plaider son ignorance puisque la chaîne de commandement culpabilise les chefs¹⁸⁹. Peu

¹⁸⁶ Friedrich, *op. cit.*, p. 426-437.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 630.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 662.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 634.

importe ce que von Manstein savait ou non, l'important, c'est ce qu'il aurait dû savoir. Von Manstein a laissé les mains libres à Ohlendorf en choisissant de ne pas intervenir.

Cette période ne laisse aucun doute sur la culpabilité de la *Wehrmacht*. Elle a définitivement collaboré avec les groupes d'extermination. La position de von Manstein est tout aussi claire. Tous reconnaissent d'emblée qu'il est coupable d'avoir fermé les yeux sur certains massacres et même d'en avoir provoqué en signant des ordres comme celui du 20 novembre. Qu'il n'ait pas été au courant de ce qui se passait réellement ou de l'ampleur des tueries ne l'excuse pas. Il demeure coupable. En endossant certaines politiques de destruction, soit par mesure préventive (aux yeux du gouvernement nazi, il faut bien le dire) ou à titre de représailles contre les attaques des partisans, von Manstein a délibérément choisi de participer à cette guerre qu'il savait raciste et criminelle puisque lui-même, tout en étant parfaitement au courant du code d'éthique de la guerre, a prononcé des déclarations fortement antisémites et sévères à l'endroit des populations civiles. Que certains apologistes tentent maintenant de défendre von Manstein en psychanalysant le maréchal pour expliquer son inaction ne change rien aux faits. Hitler était sans aucun doute perturbé psychologiquement lui aussi, peut-on l'excuser de tous ses crimes pour autant?

CONCLUSION

Après avoir effectué un survol des travaux portant sur plus de cinquante années concernant le rôle d'Erich von Manstein et de la *Wehrmacht* durant la Deuxième Guerre mondiale, nous sommes maintenant en mesure d'évaluer l'état de la production et de tracer quelques nouvelles avenues de recherche. Notre analyse nous a permis de distinguer deux principales tendances historiographiques sur von Manstein et la *Wehrmacht* : l'apologiste et la révisionniste. La première se concentre davantage sur l'histoire militaire et a tendance à négliger les aspects politiques et idéologiques du conflit auquel von Manstein a participé. Nous avons vu que c'est une position souvent voulue puisqu'en ne traitant que des hauts faits d'armes du maréchal, les apologistes font en sorte que le lecteur oublie les raisons pour lesquelles l'armée allemande était entrée en guerre. Les apologistes cherchent donc à sectorialiser la guerre de manière à cacher les objectifs réels du conflit. La majorité de leurs ouvrages ne traitent pas des domaines politique et idéologique si ce n'est généralement pour affirmer que von Manstein ne doit pas y être associé et qu'il est innocent. Ces auteurs se contentent de lui reprocher d'avoir contribué à une guerre criminelle par ses succès militaires et d'avoir mal jugé les conséquences politiques du conflit, ce qui est relativement moins grave que d'affirmer qu'il était directement responsable des actions commises par des troupes sous sa juridiction qui exécutaient des ordres qu'il avait signés. Cette école de pensée se base sur des sources ou des témoignages d'anciens combattants qui fournissent une image biaisée des événements. Nous avons vu comment leurs mémoires exerçaient et exercent toujours une influence sur les chercheurs qui ne sont pas en mesure de vérifier les dépôts d'archives et doivent se contenter de ces sources pour effectuer leurs travaux. De plus, comme ces militaires ont souvent pris part à plusieurs campagnes que dirigeaient von Manstein, il serait étonnant qu'ils se dénoncent eux-mêmes. Le maréchal von Manstein n'échappe pas lui non plus à cette réalité puisqu'il n'est nullement question d'exécutions de partisans ou de populations civiles dans ses mémoires. Bien que l'évolution du débat n'ait pas réussi à forcer les apologistes à admettre que l'armée avait bel et bien joué un rôle important durant les campagnes d'extermination, même s'ils refusent toujours de concevoir qu'il s'agissait d'une tendance généralisée, ils acceptent que l'armée ait collaboré avec les unités policières criminelles et les brigades d'extermination tout en maintenant que le pourcentage des troupes impliquées ne justifie pas l'ampleur des accusations que semblent vouloir faire peser sur elles les révisionnistes.

Nous avons également tenté de démontrer le rôle important que joue le contexte historique pour la parution d'un ouvrage. Le facteur temps est en plus renforcé par le rythme des découvertes factuelles que l'on pouvait faire au fur et à mesure que devenaient accessibles les différents dépôts d'archives. Ces archives amènent de nouvelles preuves supplémentaires qui ne font qu'ajouter une dimension factuelle à la temporelle. Les périodes temporelles fixées par ce mémoire nous permettent de bien situer l'ambiance et le ton des ouvrages dont l'objectivité n'est pas toujours la qualité première. Tout le débat tourne, en effet, autour de cette question, du moins en ce qui a trait à la « domination » d'une école de pensée par rapport à une autre. Durant la guerre, la presse ayant pour mission de motiver respectivement alliés ou nazis, entretenait certains mythes et stéréotypes dans le but de préserver le moral des citoyens et des soldats. L'objectivité n'était pas de mise, la propagande battait son plein. L'origine du débat académique sur la culpabilité ou l'innocence de la *Wehrmacht* et des hommes comme von Manstein date véritablement de la période des procès. Défenseurs et procureurs arrivent à un verdict mitigé qui aura comme conséquence de prolonger le débat jusqu'à nos jours. Le contexte historique est grandement responsable de la polémique. En effet, le déclenchement de la Guerre froide va forcer l'Occident à accélérer la réinsertion de la RFA au sein de l'OTAN, ce qui aidera l'absorption d'anciens soldats de la *Wehrmacht* dans les troupes occidentales. Puisqu'il était impensable d'engager des criminels, potentiels ou réels, l'Ouest va de nouveau utiliser la propagande, mais cette fois-ci en faveur des anciens officiers tels que von Manstein. C'est ainsi que certains mythes entourant l'innocence de l'armée allemande, qui faisait porter tout le blâme à Hitler et ses troupes SS prirent racine en Allemagne et dans la littérature apologiste. Le climat politique était alors propice et ouvert à tout ce qui facilitait la transition du peuple allemand, qui devait composer avec la réalité des camps de concentration et douze ans de nazisme, vers la reconstruction non seulement matérielle mais aussi politique et idéologique du pays. La possibilité de se déculpabiliser et de refuser de prendre sur eux une partie du blâme en le faisant porter par d'autres, pour la plupart déjà morts ou condamnés, devenait donc très intéressante pour les commandants. La résistance de l'opinion publique allemande et de la littérature apologiste occidentale se fit sentir jusqu'à la fin de la Guerre froide. Il fallut donc beaucoup de courage et de persévérance de la part des pionniers de la pensée révisionniste pour réussir à faire accepter la dure réalité des faits. De nos jours, le poids des vieilles générations se fait moins sentir. Les jeunes ne se sentent plus responsables des actions commises par leurs grands-parents et se montrent plus réceptifs aux conclusions moins reluisantes des recherches effectuées par les révisionnistes.

Un second courant historiographique que l'on peut qualifier de révisionniste et qui a commencé à prendre de l'ascendant dès les années 1960, soit dès l'ouverture des premiers dépôts d'archives importants, si bien que de nos jours, il est le courant dominant, est celui de l'école fondée par Manfred Messerschmidt, Klaus-Jürgen Müller, Helmut Krausnick et Hans-Adolf Jacobsen, des historiens contemporains qui cherchent à faire connaître la vérité sur la guerre menée par l'armée allemande durant les années 1939-1945 quelles qu'en soient les conséquences sociales. Leur position a donné naissance à un nouveau questionnement et à une prise de conscience nouvelle sur la nature du conflit. Opposés aux apologistes qui veulent sectorialiser le conflit, ils refusent de passer sous silence les motifs racistes et criminels de cette guerre qui n'avait rien de « chevaleresque » ni de « noble ». À leurs yeux, les exploits militaires de von Manstein ont prolongé le conflit permettant ainsi au régime nazi d'exterminer des millions d'« indésirables ». Ce courant a été amplifié par la fin de la Guerre froide grâce aux nombreux documents de la *Wehrmacht* que l'on retrouve depuis les années 1990 dans les dépôts d'archives soviétiques¹⁹⁰. Les preuves s'alourdissent quant à l'implication déterminante des dirigeants militaires tels von Manstein dans cette guerre d'extermination. La Deuxième Guerre mondiale est sans aucun doute le pire conflit de l'histoire de l'humanité où esclavage, destructions et extermination ont joué un rôle clé. Selon les révisionnistes, il n'est plus possible d'affirmer que les dirigeants militaires allemands sur le front de l'Est n'avaient pas connaissance des événements qui se déroulaient sous leurs yeux alors que l'armée favorisait l'application des politiques nazies en s'impliquant directement dans toutes les atrocités perpétrées par les *Einsatzgruppen* et, vu que von Manstein était un des chefs les plus importants dans cette région, une réévaluation de la perception était nécessaire.

En effet, c'est principalement parce que von Manstein a toujours soutenu que ni lui ni l'armée n'étaient coupables et que, dans la mesure du possible, ils s'étaient tout deux objectés aux mesures criminelles prises par le régime nazi, que les révisionnistes ont voulu réévaluer la perception de l'opinion publique et des chercheurs en insistant sur le fait que non seulement l'armée était au courant des atrocités, mais que la plupart des commandants y avaient contribué personnellement en formulant des ordres conformes aux politiques racistes et criminelles d'Hitler. À vrai dire, le révisionnisme ne fait que ramener à la surface des informations déjà connues, mais délibérément réfutées parce qu'elles étaient trop difficiles à accepter. Déjà à l'ouverture du procès de Nuremberg, les généraux allemands furent accusés d'avoir non

¹⁹⁰ Voir le texte de Paul Létourneau, « Le maréchal Erich von Manstein : à l'ombre de l'image de la *Wehrmacht* » dans *Revue D'Allemagne*, tome 30, numéro 2 (avril-juin 1998), p.129.

seulement eu connaissance des événements, mais d'y avoir grandement participé¹⁹¹. C'est en se basant sur ces conclusions que les révisionnistes se sont lancés dans des études plus approfondies du comportement militaire sur le front de l'Est pour tenter, une dernière fois, de dissiper toute forme de doute dans l'esprit du public concernant la complicité de l'armée avec l'appareil nazi. Instrument parmi tant d'autres au service du régime et de pleine connivence avec les opérations criminelles en tant que membre à part entière de l'État national-socialiste et libre de ses choix, l'armée a souvent participé bien au de là des objectifs fixés par les nazis.

En revanche, la situation se complique lorsque vient le temps d'inculper des individus, notamment von Manstein. La réponse n'est pas aussi claire et les recherches méritent d'être plus poussées. À la lumière de nos lectures, il est évident que von Manstein n'est pas un nazi même si plusieurs de ses ordres sont fortement influencés par les doctrines hitlériennes. Par contre, il n'est pas nécessaire d'être un nazi pour être un criminel de guerre. Toutefois, même les plus grands pourfendeurs du mythe entourant l'armée allemande semblent freiner leur élan lorsqu'il s'agit d'accuser von Manstein. La majorité des révisionnistes semblent embarrassés par cette problématique. Nos sources nous ont confirmé que von Manstein n'était pas apprécié par les hauts dignitaires nazis comme Goebbels et Himmler. Les chefs d'unités chargés de l'extermination des populations civiles se plaignaient d'être mal compris par des hommes comme von Manstein. Cependant, il a bel et bien encouragé ses troupes à commettre des actions criminelles en invoquant « la menace de la juiverie internationale » ou « l'invasion des ordres slaves ». Était-il réellement convaincu de ce qu'il disait ou se servait-il de ces menaces pour motiver ses troupes? Voilà la question que se posent plusieurs révisionnistes. Dans l'un ou l'autre cas, le geste est répréhensible et immoral. Von Manstein avait-il réellement souhaité la mort de milliers de civils et l'extermination du peuple juif? Cette question demeure toujours plausible et mérite d'être approfondie davantage. N'oublions pas que von Manstein se considérait comme Juif et qu'il était perçu comme tel par plusieurs dirigeants nazis. La question de la participation des Juifs au sein de l'armée allemande est un sujet propre à la nouvelle génération de chercheurs et mérite qu'on établisse un parallèle avec von Manstein. Des recherches plus approfondies à ce niveau nous permettraient d'en connaître davantage sur

¹⁹¹ Lors du procès intenté à von Manstein, les procureurs commencèrent leur discours d'ouverture par une citation du procès de Nuremberg: « Ils (les officiers de la *Wehrmacht*) sont une honte pour l'honorable profession de soldat. Sans leur aide militaire et leurs ambitions agressives, Hitler et ses collaborateurs nazis seraient demeurés des académiques stériles. Plusieurs de ces hommes ont ridiculisé le serment d'allégeance du soldat à l'endroit des ordres militaires. Lorsque cela leur convient, ils disent qu'ils devaient absolument obéir mais, confrontés aux crimes brutaux dont ils devaient avoir eu connaissance, ils disent avoir désobéi. La vérité, c'est qu'ils ont participé activement à tous ces crimes et qu'ils sont demeurés silencieux en acquiesçant, témoins de crimes d'une ampleur et d'une férocité encore jamais vues à l'échelle mondiale ». (voir Palsokar, *op.cit.*, p. 157-158).

le comportement de ces soldats juifs qui prirent part au conflit, au sein d'un régime qui souhaitait leur extermination. Certains auteurs ont déjà soulevé des hypothèses à ce sujet, mais il est temps de faire la lumière sur cet autre sujet tabou.

En ce qui a trait aux compétences militaires du maréchal von Manstein, personne ne semble remettre en doute son talent et la majorité des auteurs sont d'accord pour affirmer qu'il s'agit du meilleur général de toute la guerre, toutes nations belligérantes confondues. En revanche, les deux problématiques sur lesquelles nous nous sommes penchés (la manœuvre de Sedan et Stalingrad) illustrent bien la difficulté d'arriver à un consensus sur ses actions. Les questions et les débats demeurent.

Le but de ce mémoire n'est pas de porter un jugement sur la personne de von Manstein. L'objectif de ce travail est plutôt d'analyser l'évolution de la perception qu'ont les auteurs qui se sont penchés sur le sujet au cours des cinq dernières décennies. L'objectif de ce mémoire n'est pas biographique, mais historiographique. Il va de soi que les recherches entourant la personne de von Manstein et de son implication dans les crimes de guerre sont nettement insuffisantes et méritent que l'on s'y attarde davantage. Existe-t-il d'autres preuves inculquant von Manstein? Sans doute, mais cela relève de recherches futures et constitue une perspective nouvelle pour les chercheurs à dimension biographique qui devront fouiller dans les archives. Par ailleurs, nous espérons avoir effectué un survol suffisamment détaillé des œuvres traitant de von Manstein pour en dégager les différentes tendances historiographiques et commenter la transition de cette perception.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES PRIMAIRES

- EREMENKO, Andrei Ivanovitch, *Stalingrad. Notes du commandant en chef*, Paris, Plon, 1963, 512 p.
- GILBERT, Felix, *Hitler. Directs his War*, New York, Oxford University Press, 1950, 187 p.
- GÖRLITZ, Walter, dir., *The Memoirs of Field Marshall Keitel*, New York, Stein and Day, 1966, 288 p.
- _____, *Paulus and Stalingrad. A Life of Field-Marshal Friedrich Paulus with Notes, Correspondence and Documents from his Papers*, Londres, Methuen & Co Ltd, 1963, 301 p.
- GUDERIAN, Heinz, *Panzer Leader*, New York, De Capo Press, 1996, 528 p.
- HALDER, F, *Kriegstagebuch*, Stuttgart, 1964, 3 volumes.
- JACOBSEN, H-A, *1939-1945: Der Zweite Weltkrieg im Chronik und Dokumenten*, Darmstadt, 1965.
- JOUKOV, Georgiik, *Marshal Zhukov's Greatest Battles*, New York, Harper, 1969, 304 p.
- LEVERKUEHN, Paul, *Verteidigung Manstein*, Hambourg, H.H. Nölke, 1950, 46 p.
- LOCHNER, Louis P., *The Goebbels Diaries*, New York, Doubleday & Company, Inc., 1955.
- MANSTEIN, Erich von, *Lost Victories*, Novato, Presidio Press, 1994, 574 p.
- MELLENTHIN, F.W., "Field Marshall Erich von (Lewinski) Manstein. A General's General and Germany's Greatest Military Strategist of World War II" dans *German Generals as I saw Them*, Norman, University of Oklahoma Press, 1977, p. 19-39.
- PAGET, Reginald Thomas, *Manstein, his Campaigns and his Trial*, Londres, Collins, 1951, 239 p.
- SPEER, Albert, *L'empire SS*, Paris, Robert Laffont, 1982, 396 p.
- STAHLBERG, Alexander, *Die verdammte Pflicht. Erinnerungen 1932 bis 1945*, Berlin, Ullstein, 1987, 447 p. (réédité avec ajouts en 1994)
- WARLIMONT, Walter, *Cinq ans au G.Q.G. d'Hitler*, Bruxelles, Elsevier Sequoia, 1975, 317 p.
- WESTPHAL, Siegfried, *Heer in Fesseln: Aus den Papieren des Stabschefs Rommel, Kesselring und Rundstedt*, Bonn, Athänaum Verlag, 1952.

_____, *The Fatal Decisions. Six Decisive Battles of the Second World War from the Viewpoint of the Vainquished*, Londres, Michael Joseph, 1956, 261 p.

II. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE.

A- Dictionnaires spécialisés

MASSON, Philippe et Guillaume PRÉVOST, dirs., *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Référence Larousse, 1992, 3 volumes.

TUNNEY, Christopher, *A Biographical Dictionary of World War II*, Londres, Dent, 1972.

B- Atlas

KEEGAN, John, dir., *Grand Atlas de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1990, 254 p.

PITT, Barrie, *The Chronological Atlas of World War II*, Londres, Macmillan, 1989, 178 p.

III. OUVRAGES HISTORIOGRAPHIQUES

CARGAS, Harry James, *The Holocaust: An Annotated Bibliography*, Chicago, American Library Association, 1985, 196 p.

ENSER, A.G.S., *A Subject Bibliography of the Second World War: Books in English 1939-1974*, Londres, Andre Deutsch, 1977, 592 p.

_____, *A Subject Bibliography of the Second World War and Aftermath: Books in English 1975-1987*, Worcester, Billing & Sons Ltd, 1990, 287 p.

ERICKSON, John, "Review Essay: New thinking about the eastern front in World War II" dans *Journal of Military History*, numéro 56 (février 1992), p.283-292.

KEEGAN, John, *The Battle for History: Re-Fighting World War II*, Toronto, Vintage, 1995, 128 p.

KIMMICH, Christoph M., *German Foreign Policy 1918-1945. A Guide to Research and Research Materials*, Wilmington, Scholarly resources Inc., 1991, 264 p.

LASKA, Vera, *Nazism, Resistance & Holocaust in World War II. A Bibliography*, Londres, The Scarecrow Press, 1985, 181 p.

NEKRICH, A.M., *June 22, 1941: Soviet Historians and the German Invasion*, Columbia, SC, 1968, 322 p.

PARRISH, Michael, *The U.S.S.R. in World War II. An Annotated Bibliography of Books Published in the Soviet Union, 1945-1975*, New York, Garland Publishing Inc., 1981, 2 volumes.

ROBINSON, Jacob et Philip FRIEDMAN, *Guide to Jewish History under Nazi Impact*, New York, Yivo Institute for Jewish Research, 1960, 425 p.

SCHLACHTER, Gail et Pamela R. BYRNE, dirs., *The Third Reich at War. A Historical Bibliography*, Santa Barbara, ABC Clio, 1984, 270 p.

SNYDER, Louis L., *Masterpiece of War Reporting: The Great Moments of World War II*, New York, 1962, 555 p.

ZIEGLER, Janet, *World War II in English 1945-1965*, Stanford, Hoover Institute, 1971, 223 p.

IV. ÉTUDES ET ARTICLES

A. Ouvrages généraux

BADIA, Gilbert, *Histoire de l'Allemagne contemporaine 1917-1962*, Paris, Éditions Sociales, 1964.

BRUHL, Reinhard. *Militärsgeschichte und Kriegspolitik; zur Militärsgeschichtsschreibung des preussisch-deutschen Generalstabes 1816-1945*, Berlin, Militärverlag der Deutschen Demokratischen Republik, 1973, 431 p.

CARTIER, Raymond, *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1966, 2 volumes.

CRAIG, Gordon A., *Germany 1866-1945*, New York, Oxford University Press, 1978, 825 p.

—, *The Politics of the Prussian Army 1640-1945*, New York, Oxford University Press, 1956, 536 p.

GOERLITZ, Walter, *History of the German General Staff 1657-1945*, Boulder, Westview Press, 1985.

KITCHEN, Martin, *A Military History of Germany from the Eighteenth Century to the Present Day*, Bloomington, Indiana University Press, 1975.

MESSERSCHMIDT, Manfred, dir., *Germany and the Second World War*, Oxford, Oxford University Press, 1990, 1991 et 1993, 3 volumes.

MIQUEL, Pierre, *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1986.

POIDEVIN, Raymond, *L'Allemagne et le monde au XXe siècle*, Paris, Masson, 1983.

RYDER, A.J., *Twentieth-Century Germany: From Bismarck to Brandt*, New York, Columbia University Press, 1973, 656 p.

TIPPELSKIRCH, Kurt von, *Geschichte des Zweiten Weltkriegs*, Bonn, Athenaum Verlag, 1951, 731 p.

B. Monographies.

- ARON, Raymond, *Penser la guerre, Clausewitz. tome II. L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976.
- BARNETT, Correlli, *Hitler's Generals*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1989, 49p.
- BARTOV, Omer, *Hitler's Army. Soldiers, Nazis, and War in the Third Reich*, New York, Oxford University Press, 1991, 238 p.
- _____, *The Eastern Front, 1941-1945. German Troops and the Barbarization of Warfare*, Hampshire, Macmillan, 1985.
- BAUER, Eddy, *La Guerre des blindés*, Paris, Payot, 1962, 2 volumes.
- BOOG, Horst et al., *Der Angriff auf die Sowjetunion*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1983, 1376 p.
- BOTTING, Douglas, *In the ruins of the Reich*, Londres, George Allen & Unwin, 1985, 248 p.
- BREITHAUPT, Hans, *Zwischen Front und Widerstand. Ein Beitrag zur Diskussion um den Feldmarschall Erich von Manstein*, Bonn, Bernard & Graefe Verlag, 1994, 150 p.
- BRETT-SMITH, Richard, *Hitler's Generals*, Londres, Osprey, 1976, 306 p.
- CARELL, Paul, *Scorched Earth. The Russian-German War 1943-1944*, Atglen, Schiffer Publishing Ltd, 1994, 556 p.
- _____, *Stalingrad: The Defeat of the German 6th Army*, Atglen, Schiffer Publishing Ltd, 1993, 348 p.
- CARTIER, R., *Hitler et ses généraux*, Paris, Fayard, 1962.
- CECIL, Robert, *La machine de guerre hitlérienne*, Bruxelles, Elsevier-Séquoia, 1976.
- CLARK, Alan, *Barbarossa. The Russian-German Conflict 1941-45*, Londres, Hutchinson, 1965, 522 p.
- COLLINS, James L. et al., *Les généraux d'Hitler et leurs batailles*, Paris, Bordas, 1981, 243 p.
- COOPER, M., *The German Army 1933-1945. Its Political and Military Failure*, New York, Stein & Day, 1978, 598 p.
- _____, *The Phantom War: the Germans Struggle Against Soviet Partisans, 1941-1944*, Londres, Macdonald and Jane, 1978, 216 p.
- COUTAY, A., *Russie d'aujourd'hui. Les secrets d'une victoire*, Paris, Éditions Olivier Lesourd, 1945, 150 p.
- CRAIG, W., *Enemy at the Gates. The Battle for Stalingard*, New York, Ballantine Books, 1973, 426 p.

- CROSS, Robin, *Citadel. The Battle of Kursk*, Londres, Michael O'Mara Book Ltd., 1993, 272 p.
- CYPRIAN, Tadeusz et Jerzy SAWICKI, *Nuremberg in Retrospect. People and Issues of the Trial*, Varsovie, Western Press Agency, 1967, 245 p.
- DALLIN, Alexander, *La Russie sous la botte nazie*, Paris, Fayard, 1970, 499 p.
- DATNER, Szymon et al., *Le génocide nazi 1939-1945*, Pologne, Wydawnictwo-Zachodnie, 1962, 381 p.
- DEZAYAS, Alfred M., *The Wehrmacht Crimes Bureau, 1939-1945*, Lincoln, University of Nebraska, 1989, 364 p.
- DOWNING, David, *The Devil's Virtuosos: German Generals at War, 1940-1945*, Londres, New English Library, 1977, 256 p.
- DUPUY, Trevor et Paul Martell, *Great battles of the Eastern Front: The Soviet-German War 1941-1945*, Minneapolis, Bobbs-Merrill, 1982, 249 p.
- ERICKSON, J., *The Road to Stalingrad. The Road to Berlin*, Londres, Grafton Books, 1983, 2 volumes.
- FÖRSTER, Jürgen., *Stalingrad Ereignis-Wirkung-Symbol Herausgegeben von Jürgen Förster*, Munich, R.Piper, 1992, 501 p.
- GOUTARD, A., *1940. La guerre des occasions perdues*, Paris, Hachette, 1956, 406 p.
- HARRIS, Whitney R., *Tyranny on Trial. The Evidence at Nuremberg*, Dallas, Southern Methodist University Press, 1954, 608 p.
- HIGGINS, Trumbull, *Hitler and Russia: the Third Reich in a Two-Front War, 1937-1943*, New York, Macmillan, 1966, 310 p.
- HIRSCHFELD, Gerhard, éd., *The Policies of Genocide: Jews and Soviet Prisoners of War in Nazi Germany*, Londres, Allen & Unwin, 1986, 172 p.
- HOFFMANN, Peter, *The History of the German Resistance 1933-1945*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1977, 847 p.
- HORNE, Alistair, *To Lose a Battle. France 1940*, Boston, Little, Brown & Company, 1969, 647 p.
- HOYT, Edwin P., *199 Days. The Battle for Stalingrad*, New York, TOR, 1993, 304 p.
- HUMBLE, Richard, *Hitler's Generals*, New York, Doubleday, 1974, 167 p.
- IRVING, David, *Hitler's War 1933-1945*, Londres, 1988, 3 volumes.
- JAKOBSEN, Hans-Adolf et Rowler JURGEN, *Decisive Battles of World War II: The German View*, Purnam, 1965.

- JÖRG, Friedrich, *Das Gesetz des Krieges. Das deutsche Heer in Russland 1941-1945. Der Prozess gegen das Oberkommando der Wehrmacht*, Munich, Piper, 1995, 1085 p.
- KEEGAN, John, *The Face of Battle*, Toronto, Penguin Books, 1978, 364 p.
- KERN, Erich, *La grande ivresse. La campagne de Russie 1941-45*, Zurich, 1948.
- KRAUSNICK, Helmut et Hans Heinrich WILHELM, *Die Truppe des Weltanschauungskrieges-Die Einsatzgruppen der Sicherheitspolizei und des SD 1938-1942*, Stuttgart, 1981.
- LEWIS, S.J., *Forgotten Legions. German Army Infantry Policy 1918-1941*, New York, Praeger, 1985, 189 p.
- LIDDELL HART, Sir Basil Henry, *The Other Side of the Hill; Germany's Generals, their Rise and Fall, with their own Account of Military Events, 1939-1945*, Toronto, Cassel, 1951, 487 p.
- LUCAS, James, *War on the Eastern Front 1941-1945. The German Soldier in Russia*, Londres, Jane's publishing and co., 1979.
- LUNAU, Heinz, *The Germans on Trial*, New York, Storm, 1948, 180 p.
- MANSTEIN, Rudiger von, *Soldat im 20 Jahrhundert: militarisch-politische Nachlese*, Munich, Bernard & Graefe, 1981, 437 p.
- MASSON, Philippe, *Histoire de l'armée allemande*, Paris, Perrin, 1994, 553 p.
- MESSERSCHMIDT, Manfred, *Die Wehrmacht im NS-Staat*, Hambourg, R.v. Decker's Verlag, 1969, 519 p.
- MITCHAM, SW, *Hitler's Field Marshalls and their Battles*, New York, Stein & Day, 1987, 432 p.
- MÜLLER, Klaus-Jürgen, *Das Heer und Hitler-Armee und nationalsozialistisches Regime 1933-1940*, Stuttgart, 1969.
- _____, *Armee, Politik und Gesellschaft in Deutschland 1933-1945*, Manchester, Manchester University Press, 1979, 122 p.
- NICOSIA, Francis R. et Lawrence D. STOKES, *Germans against Nazism. Nonconformity, Opposition and Resistance in the Third Reich. Essays in Honor of Peter Hoffman*, New York, Berg, 1990, 435 p.
- O'NEILL, R.J., *The German Army and the Nazi Party, 1933-1939*, Londres, Cassell, 1966, 286 p.
- PALSOKAR, R-D., *Manstein the Master General*, Poona, 1970, 176 p.
- POSPÉLOV, P., dir., *La Grande Guerre Nationale de l'Union Soviétique. 1941-1945. Aperçu historique*, Moscou, Éditions du Progrès, 1974, 488 p.

- REITLINGER, Gerald, *The Final Solution*, New York, A.S. Barnes & Company, 1960, 622 p.
- _____, *The SS Alibi of a Nation 1922-1945*, Londres, Heinemann, 1956, 502 p.
- RIESS, Curt, *The Self-Betrayed: Glory and Doom of the German Generals*, New York, Putnam's and Son, 1942.
- ROTHBRUST, Florian K., *Guderian's XLIXth Panzer Corps and the Battle of France: Breakthrough in the Ardennes, May 1940*, New York, Praeger, 1990.
- RUSSELL, Lord, *The Scourge of the Swastika. A Short History of the Nazi War Crimes*, Londres, Cassell & Company Ltd, 1954, 259 p.
- SADARANANDA, Dana V., *Beyond Stalingrad: Manstein and the Operations of Army Group Don*, Westport, Praeger, 1990, 165 p.
- SALISBURY, Harrison E., *Les 900 jours. Le siège de Leningrad*, Paris, Éditions Albin Michel, 1970, 653 p.
- SCHELLENS, Jean-Jacques et J. MAYER, dirs., *Les dossiers de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Marabout, 1964, 249 p.
- SCHULTE, Theo J., *The German Army and Nazi Policies in Occupied Russia*, New York, Berg, 1989, 352 p.
- SEATON, A., *The Russo-German War, 1941-1945*, Londres, Arthur Barker Ltd, 1971, 628 p.
- _____, *The German Army 1939-1945*, Londres, 1982.
- SETH, Ronald, *La bataille de Moscou*, Paris, Plon, 1965, 232 p.
- _____, *Stalingrad-Point of no Return. The Story of the Battle, August 1942-February 1943*, Londres, Victor Gollancz Ltd, 1959, 254 p.
- STREIT, Christian, *Keine Kameraden-Die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen 1941-1945*, Stuttgart, Verlag J.H.W. Dietz Nachf., 1978, 448 p.
- TAYLOR, Telford, *Sword and Swastika: Generals and Nazis in the Third Reich*, New York, Simon and Schuster, 1952, 431 p.
- WERTH, Alexander, *Russia at war, 1941-45*, Barrie & Rockliffe, 1964, Pan Books, 1966.
- WHEELER-BENNET, ., *The Nemesis of Power: the German Army in Politics*, New York, 1953.
- WIEDER, Joachim, *Stalingrad ou la responsabilité du soldat*, Paris, Albin Michel, 1983, 331 p.

C. Articles.

- BEAUMONT, Roger A., "Wehrmacht Mystique Revisited" dans *Military Review*, numéro 70 (février 1990), p.64-75.
- BLUM, A., « Pertes démographiques et enjeux de la population dans l'histoire soviétique » dans *Stratégique*, avril 92, p. 202.
- FÖRSTER, Jürgen, « Zur Rolle der Wehrmacht im Krieg gegen die Sowjetunion » dans *Aus Politik und Zeitgeschichte (APZg)*, vol 45, 8 nov. 1980, p. 3-15.
- FREI, Norbert, « Das ganz normalen Grauen » dans *Der Spiegel*, numéro 16/97, p. 64-67.
- GROEHLER, Olaf, "Ziele und Vernunft: Hitler und die Deutschen Militärs" dans *Soviet and Post-Soviet Review*, numéro 18 (1-3 1991), p. 59-77.
- HEIDER, Paul, "Stalingrad-Sinnloses Kämpfen und Sterben einer Armee" dans *Beiträge zur Geschichte der Arbeitbewegung*, numéro 34 (avril 1992), p. 33-48.
- HILLGRUBER, Andreas, « In der Sicht des kritischen Historikers » dans *Nie ausser dienst*, Cologne, Markus Verlagsgesellschaft, 1967, p.65-83.
- JACOBSEN, Hans-Adolf, « Kommissarbefehl und Massenexecution sowjetischer Kriegsgefangener » dans M. BROSZAT et al., *Anatomie des SS-Staates*, Fribourg, Walter-Verlag, 1965, p. 505-535.
- KRAUSNICK, Helmut, « Kommissarbefehl und Gerichtsbarkeitserlass Barbarossa » dans *Neuer Sicht*, VfZg, 25, 1977, p. 682-738.
- LÉTOURNEAU, Paul, « Le maréchal Erich von Manstein : à l'ombre de la Wehrmacht » dans *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 30, numéro 2 (avril-juin 1998), p.127-135.
- MESSERSCHMIDT, Manfred, "Die Wehrmacht in der Endphase. Realität und Perzeption" dans Manfred MESSERSCHMIDT et Ekkehart GUTH, dirs., *Die Zukunft des Reiches; Gegner, Verbündete und Neutrale (1943-1945)*, Verlag E.S. Mittler & Sohn GmbH, Bonn, 1990, p. 195-222.
- _____, *Das Verhältnis von Wehrmacht und NS-Staat und die Frage der Traditionsbildung*, p. 11-17.
- MULLIGAN, Timothy D., « Reckoning the Cost of the People's War: The German Experience in the Central USSR » dans *Russian History*, vol. 9, 1982, no 1, p. 27-48.
- POLTORAK, Arkadii Iosifovich, "Nazi Generals before the Nuremberg Tribunal", *International Affairs*, numéro 9, 1975, p. 88-98.
- SCHNEIDER, Christian, "Denkmal Manstein" dans Hannes HEER et Klaus NAUMANN, dirs., *Vernichtungskrieg Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944*, Hambourg, Hamburger Edition, 1995, p. 402-417.

STREIT, Christian, "Partisans-Résistance-Prisoners of War" dans *Soviet and Post-Soviet Review*, numéro 18 (1-3 1991), p. 259-276.

« Field Marshal Fritz Erich von Manstein. Retreat May Be Masterly, but Victory is in the Opposite Direction » dans *Time. The Weekly Newsmagazine*, 10 janvier 1944, p. 12-15.

WALLACH, Jehuda L., « Feldmarschall Erich von Manstein und die deutsche Judenausrottung in Russland » dans *Jahrbuch des Instituts für Deutsche Geschichte*, Israel, 1975, p. 457-472. Monographies.